SACHA SPERLING

LE FILS DU PÊCHEUR



SACHA
SPERLING

LE FILS
DU PÊCHEUR



DU MÊME AUTEUR

Mes illusions donnent sur la cour, éditions Fayard, 2009 ; Le Livre de poche, 2011.
Les Cœurs en skaï mauve, éditions Fayard, 2011 ; Le Livre de poche, 2013.
J'ai perdu tout ce que j'aimais, éditions Fayard, 2013 ; Le Livre de poche, 2015.
Histoire de petite fille, éditions du Seuil, 2016 ; Le Livre de poche, 2018.

Sacha Sperling

Le Fils du pêcheur

roman



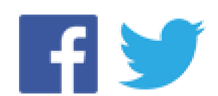
Ouvrage publié sous la direction d'Élisabeth Samama.

ISBN : 978-2-221-25692-3

Éditions Robert Laffont – 92, avenue de France, 75013 Paris
Ce livre électronique a été produit par Graphic Hainaut.

Suivez toute l'actualité des Éditions Robert Laffont sur

www.laffont.fr



Sommaire

Au cours des dix dernières années, j’ai été amoureux deux fois.

Elle s’appelait Mona, il s’appelait Léo. J’ai vécu avec elle à Paris, avec lui en Normandie. Qui a deux maisons perd la raison. Qui a deux femmes perd son âme. Est-ce que, dans mon cas, ça marche aussi ? J’ai été en couple pendant sept ans avec elle, avec lui pendant sept mois. Je les ai aimés pareil. Je veux dire, aussi fort.

Quand j’étais petit, ma mère détestait que je compare son amour pour moi à celui des autres. « Est-ce que tu m’aimes plus que papa ? Plus que ta sœur ? » Elle me répondait : « L’amour, ça ne se compte pas comme ça, Sacha. J’aime les abricots, par exemple. Et toi aussi, je t’aime. Tu crois que c’est pareil ? » Même si je comprenais, même s’il n’y avait rien à opposer à cette logique, je n’étais pas d’accord avec elle.

Oui, l’amour se compare, se mesure, s’arrache, se pèse.

Pendant sept ans, j’ai voulu construire ma vie avec Mona. Une vie simple et jolie que je pensais mériter.

En sept ans, j’ai pris dix kilos.

J’ai voulu arrêter la drogue.

J’ai écrit des scénarios.

Je suis allé dans un centre en Allemagne pour maigrir.

J’ai essayé de faire un enfant.

J’ai vu un homme mourir.

J’ai voulu réaliser un film et je n’ai pas réussi.

Je me suis endetté pour acheter un appartement.

Je suis allé en thalasso à Quiberon, à Biarritz, à Vichy pour maigrir.

Je me suis éloigné de mon père.

J’ai écrit des chansons sous un pseudonyme.

J’ai vu les contours de mon visage disparaître.

J’ai vu la femme que j’aimais se détruire.

J’ai détruit le mec que j’aimais.

En sept ans, il s’est passé… pas mal de choses. La principale étant que j’ai

arrêté d’écrire des livres. Je n’ai plus voulu toucher à ça. J’ai rangé mes stylos dans un tiroir, je n’ai plus acheté de carnet. J’ai fermé boutique. À vingt-cinq ans, j’étais cuit. Non. À vingt-cinq ans, j’étais cramé.

La sincérité en littérature n’a aucune valeur. Être sincère, ça n’aide pas à écrire un bon livre. Mais je ne sais pas faire autrement.

Je note ces phrases dans le vide. Je ne sais pas à qui je m’adresse. Peut-être aux deux êtres que j’aimais le plus et que j’ai brisés.

On m’a tout donné et j’ai tout gâché. Il me reste le souvenir de ces deux amours. Je connais encore le feu de leurs mains. Je sais encore le propre et le sale.

Il me reste l’histoire que je vais vous raconter.

Ici, c'est la brume. Une brume qui change de couleur, tantôt argentée, tantôt bleue.

Je ne sais jamais où s'arrête le ciel. Il me semble que la mer est quelque part à gauche, à une dizaine de kilomètres de la maison et que c'est de là que les nuages arrivent. Je regarde les nuages, et la brume, et je ne parviens plus à les distinguer.

J'ai toujours les mains moites quand je monte dans ma Mini. Elles laissent des marques sur le volant. Un instant, je vois mon visage dans le rétroviseur. J'ai beaucoup grossi. Il n'y a pas de balance dans la maison. Quand j'ai chaud (c'est souvent le cas à cause des médicaments), il y a trois lignes sombres sur mon T-shirt à l'endroit où les bourrelets de mon ventre font des plis. Je n'ose plus enlever mon pull quand je suis dans les magasins.

Je mets le contact. Mes mains tremblent. Il y a une bouteille de vodka à moitié vide dans la boîte à gants. Je sais que je ne tremblerais plus si j'ouvrais la boîte à gants. Je sais aussi qu'il est onze heures du matin.

Je m'appelle Sacha. Je vais avoir trente ans. Je vis à Druval, dans un presbytère du côté de Caen, et je bois une grande gorgée de vodka avant midi pour me donner la force de démarrer la voiture, d'aller au supermarché, pour oublier mes bourrelets, pour oublier la brume qui change de couleur et la peur qui s'insinue partout.

Au début, je ne voyais pas qu'on me remarquait au Super U. Je n'étais jamais resté dans la région plus d'un week-end, plus d'un mois d'été. Je n'avais qu'à éviter les regards curieux. Seulement, après trois mois ici, ce n'est plus possible. Je connais les heures creuses. Je ne viens jamais le samedi ni le lundi. Précautions inutiles.

Ils savent.

Je fais les courses rapidement. Il y a une caissière que j'aime bien. J'ai l'impression qu'elle est contente quand elle me voit. Elle est plus jeune que

les clients du Super U. Elle s’appelle Natacha, mais une ou deux fois, il y avait écrit Camille sur son badge. Il y a deux bouchers. L’un est gentil et l’autre pas. Celui qui est gentil voit la difficulté avec laquelle je passe ma commande. Celui qui est méchant aussi. Ils me sourient tous les deux. Un sourire vous sauve ou vous enterre quand vous n’osez plus entendre le son de votre propre voix chez le boucher. J’oublie systématiquement les sacs à la maison, alors je suis obligé d’en racheter. Il y en a une trentaine sous l’évier de la cuisine. La caissière que j’aime bien me lance chaque fois un regard en m’en tendant un nouveau. Quelquefois, elle m’en offre un.

Sur la route du retour, je regarde les brocantes sinistres, les lotissements, les vendeurs de cidre et de pommes. Une vieille dame aux cheveux courts porte une robe rouge et sale qui lui arrive au-dessus des genoux. Elle se promène avec une bouteille de Coca dans les mains. On en croise beaucoup de ces femmes qui avancent comme des somnambules à travers l’existence, pendant que les hommes travaillent à l’usine, quelque part dans les fermes ou dans les magasins. Ces images qui m’empêchent de demander ma direction aux pompistes, aux passants. Ces images qui me suivent jusque sous la douche où je me lave en me demandant de quels lieux obscurs arrive cette eau qui coule sur mon visage. Druval, où la lumière est entièrement avalée par ce qu’elle touche, comme sur le négatif d’une photo.

Parfois, quand l’enseigne du Super U apparaît au loin, je suis saisi d’une peur tellement forte que je rebrousse chemin et je rentre à la maison.

J'ai quitté Paris.

C'était l'hiver qui suivait la mort de ton père, Mona. C'était après trois années de maladie, de crises, de violence. C'était quand tu t'étais éloignée de moi, quand je m'étais éloigné de toi. J'avais laissé notre appartement de la rue du Commandant-René-Mouchotte et j'étais venu m'installer à Druval.

Je suis arrivé le 12 février. Je m'en souviens parce qu'il a fallu que je règle le téléviseur de la chambre et que, longtemps, la date a clignoté sur l'écran.

Dès la première nuit, je suis allé conduire. J'étais dans mon lit et d'un coup, je m'étais levé. J'avais enfilé un jean, j'avais choisi une paire de chaussures… Et puis j'avais attrapé mes clefs de voiture.

Ça a commencé comme ça, la première nuit.

La route, toujours pareille. La route, la nuit. Je roulais jusqu'à ce que je ne reconnaisse plus le paysage. Descendre le chemin de l'église de Druval. Passer sous le pont pour rejoindre la D675. Prendre la première sortie sur la D400 en direction de l'A13. Suivre l'A13 et la N814 en direction du boulevard Jean-Moulin. Prendre la sortie numéro 6, Vallée des jardins, et quitter la N814…

Je roulais comme un vieux marin navigue sur son bout de mer, maître de ses méandres, habitué à ses courants infidèles. Je roulais pour voir les chiffres défiler sur le compteur. La preuve tangible de mon passage.

Une nuit, près de Caen, je me suis fait contrôler. J'ai soufflé dans le ballon et ils étaient déçus, les flics, que je sois à jeun. L'un d'eux m'a rendu mon permis sans me regarder.

« C'est bon, monsieur, rentrez chez vous. »

Il était en train de s'éloigner quand je me suis entendu répondre :

« Je ne veux pas rentrer chez moi. »

Le type s'est tourné, il a semblé réfléchir quelques secondes, et puis il a dit :

« Rentrez où vous voulez, alors. »

C'était l'hiver qui suivait la mort de ton père. J'avais quitté notre appartement et j'étais venu m'installer à Druval. C'était le 12 février, le 13, le 14 et tous les autres jours.

J'ai parcouru sept mille kilomètres en trois mois.

Parfois, après avoir garé la voiture, de retour à la maison au petit matin, quand je devais dormir (dormir était important si je voulais être au volant la nuit suivante, quelque part, sur la route), la peur s'emparait de moi, m'inondant de sueur, envahissant mon esprit d'images brèves et cruelles.

Le regard bleu d'un homme en train de mourir. Des photos dénudées de Mona. Du maquillage écrasé sur le sol de la cuisine. Mona qui frappe le plancher en hurlant et qui se griffe le visage. Des centaines de Xanax au milieu de petites culottes.

Mais les images disparaissaient aussitôt que je montais dans la voiture.

Je fais des listes.

Ensuite, je déchire les listes et j'en recommence d'autres. Je sais toujours quel jour on est, à un jour près.

Je vais chez Mr. Bricolage. Je m'y rends chaque semaine. Je me sens plus à l'aise là-bas qu'au Super U. Le magasin se trouve au milieu d'une zone industrielle. Les gens passent, disparaissent. Moi avec eux. Au début, j'étais intimidé par les allées de fils électriques, de boulons, de perceuses, par les références compliquées. Et puis j'ai commencé à aimer ça. Cet univers logique et organisé. Pas de visages, pas de questions.

À seize heures, je vais manger des moules à Trouville. Il n'y a personne dans le restaurant, je m'installe en terrasse, sous le chauffage extérieur. J'engloutis la moitié du plat et toutes les frites. Je laisse trente euros sur la table sans demander l'addition et puis je m'en vais sous une pluie battante.

Je voudrais marcher sur la plage, mais il pleut toujours. J'attends dans ma voiture avant de me décider à repartir.

Je roule jusqu'à Lisieux. Je me gare devant un salon de coiffure. À une vingtaine de mètres, sous un Abribus, il y a une bande de jeunes. Que des mecs. Ils sont cinq. Silhouettes, capuches. La pluie s'est arrêtée. L'un d'entre eux se met à me fixer. Je n'ai pas le temps de tourner la tête. Les autres me regardent à leur tour. Je voudrais démarrer la voiture, mais je n'ose pas. J'allume une nouvelle cigarette.

Rien de grave, Sacha.

J'attrape mon téléphone pour appeler Mona. Je tombe sur sa messagerie. Si elle avait répondu, peut-être que la suite aurait été différente. Elle m'aurait raconté sa journée, son travail, l'appartement, mon absence. Si elle avait répondu, j'aurais relevé la tête, et les ados seraient rentrés chez eux, et la pluie tomberait de nouveau, si forte et drue que personne ne pourrait plus voir personne dans les rues de Lisieux. Mais Mona ne m'a pas répondu. Elle a laissé son téléphone sonner et je suis tombé sur sa messagerie et ce

n'était même pas sa voix, même pas son nom, simplement une succession de chiffres dictés par un robot.

Les ados m'observent toujours. L'un d'eux s'approche. Dans la panique, j'écrase ma cigarette à côté du levier de vitesse. Il regarde ma main, la cigarette. Il rigole et puis il tape sur la vitre que je finis par baisser. Le revêtement en similicuir se met à brûler. Une odeur épouvantable envahit la voiture. Le mec a un mouvement de recul. Je considère le mégot au bout de ma main, comme si je le découvrais.

« Oh… », dis-je, sans aucune intonation, et puis je le jette aux pieds du jeune homme qui se remet à rire et avec lui, tous ses copains.

Ils sont là, autour de la voiture, et dans l'habitacle, je ne sens plus rien que cette affreuse odeur de plastique calciné, je ne vois plus que cette meute et les sourires moqueurs. Je me mets à tousser. Le revêtement se consume doucement. Je n'entends plus que les rires. Odeur de caoutchouc cramé. Je pose ma main. Je crie. La douleur est comme un flash, plus électrique que chaud. Je me souviens du jour où mon amie Nina s'était fait piquer par un scorpion, en Grèce. On avait huit ans. Elle criait « Ça brûle ! Ça pince ! ». Elle n'avait pas dit « Ça pique ! ».

J'ouvre la portière si brutalement que le mec tombe par terre. Il dit :

« C'est un malade, ce gars ! »

Les gouttes de pluie coulent sur mon visage. Il y a de la fumée qui sort par la portière ouverte. Un autre garçon s'approche. Je réalise que j'ai laissé les clefs sur le contact. Un instant, j'ai peur qu'il parte avec la Mini. Mais le gamin ne démarre pas la voiture. Il tape à côté de la boîte de vitesse avec la manche de son pull. La patronne du salon de coiffure s'avance vers la vitrine devant laquelle je me suis garé. Elle observe la scène d'un air dédaigneux.

« Pardon… Je pensais qu'il y avait un cendrier, et puis… » Personne ne me répond. « J'ai paniqué. »

Le garçon dont le corps se trouve encore à moitié dans l'habitacle de la Mini a ressorti la tête.

« T'as bousillé le cuir.

— C'est pas du cuir. C'est du skaï… »

Les mots s'échappent de ma bouche sans que je les aie convoqués. Je ne m'adresse plus à personne. Les mecs me dévisagent.

« Excusez-moi, il faut que… »

J’avance vers ma voiture. Je frôle le garçon qui a éteint le feu. J’ai du mal à attraper la clef qui est pourtant dans le démarreur, la vitre est toujours baissée.

« Faut te calmer, toi. T’es beaucoup trop nerveux. »

Je mets le contact. Je démarre. Le bruit du moteur est fort mais il ne parvient pas à couvrir la voix du jeune homme.

« On voulait juste te demander une clope. »

J’ai passé la matinée devant la télévision à allumer et à éteindre des cigarettes, à entendre mon téléphone sonner quelque part dans la chambre sans jamais oser regarder qui appelait.

J’ai pris un Valium, attrapé un livre que je n’ai pas ouvert. J’ai pensé qu’il fallait que je sorte, que c’était important de sortir, que c’était sain. Rester à l’intérieur ne l’était pas. Dans le chaos de mon esprit, je n’aurais su expliquer pourquoi, il y avait encore des choses meilleures que d’autres.

Le mot *oppression* m’obsède en ce moment. Il revient sans cesse sur mon écran mental. Les mots se coincent parfois dans ma tête. C’est comme ça depuis l’enfance. Ils apparaissent et disparaissent sans que je sache pourquoi. Des impressions, pas nettes, presque illisibles, plus assez d’encre dans l’imprimante. Et pourtant, au milieu de cette confusion, j’ai la certitude qu’aller dehors, que marcher dans la nature, se place encore d’un certain côté de la ligne que j’ai tracée dans le sable entre ce qui est bon et ce qui ne l’est plus. Être dehors, c’est la buée qui sort de ma bouche, c’est ma voix qui demande une boîte d’Advil à la pharmacienne. Être dehors, ça n’a rien à voir avec les radiateurs poussés à fond, avec les trousses remplies de cachets roses et blancs, avec les formes inhabituelles superposées les unes sur les autres dans le lavabo.

Mais aujourd’hui, impossible de sortir. Je reste allongé devant l’écran de télévision dont le son est coupé, en allumant des cigarettes que je ne fume pas, en ouvrant des livres que je ne lirai jamais, en laissant les bains refroidir. Au début de notre histoire, Mona et moi passions des heures à regarder des émissions de téléréalité. Je me souviens de cette période, légère et duveteuse. Je vivais encore chez ma mère. C’était bien d’aimer Mona dans ma chambre d’adolescent. C’était facile. Elle faisait des études d’histoire de l’art. Quand elle finissait les cours, elle arrivait chez moi. Elle disait : « Je t’ai acheté un goûter », et puis nous regardions des filles aux visages irréels, aux corps sculptés, qui buvaient du champagne, des diamants au bout des doigts, qui trompaient leur mari, ou bien c’était

l'inverse, et tout ça se terminait par des disputes hystériques et fabuleuses dans des restaurants de Malibu. Elle aimait ces histoires, sans jamais rien questionner de leur authenticité. Au fond, ce n'était pas très important ce qui était vrai, ce qui ne l'était pas. Il nous semblait que la vie allait s'écouler ainsi. Nous finirions par quitter l'appartement de ma mère pour un endroit moins confortable, mais bien à nous. Un endroit dans lequel nous pourrions fumer des joints, faire l'amour. Mona reviendrait toujours de bonne humeur, de la fac ou d'ailleurs. Elle me trouverait toujours en train de finir ma journée d'écriture. Nous irions manger un McDo ou des sushis et nous traînerions en évoquant les filles pailletées sur l'écran. Mona me parlerait de celle qui, selon elle, était la plus jolie, la plus futée, celle qui devait être moche avant d'avoir refait son nez.

Nous avions vingt-deux ans. Le tableau n'était pas tout à fait complet. Nous occultions un tas de détails effrayants. Ça ne pouvait pas être bon signe. Il y avait forcément quelque chose de trop enfantin, de trop gâté dans le plan. C'était ne pas accorder beaucoup d'importance à ce qui était vrai, ou pas.

C'était être amoureux pour la première fois.

Dans le téléviseur, un homme vante les mérites d'un couteau en Inox. Je le vois débiter des petits disques de carottes qui tombent à une vitesse folle dans un saladier noir.

Je pense à Mona, à sa jeunesse. Aux heures passées dans ma chambre, trop enlisés dans l'ennui pour avoir envie de le combattre.

Je suis saisi d'une colère si vive que je suis obligé de retenir ma respiration pour ne pas crier.

Oppression.

Sept ans d'oppression.

« Quando sarò grande vorrei fare il pompiere perché mi piacciono le macchine rosse. »

Tu avais écrit ça sur une feuille, en cours d'italien, le premier jour, quand il fallait expliquer ce qu'on voulait faire plus tard. Est-ce que tu t'en souviens, Mona ?

« Quand je serai grande, je veux être pompier car j'aime les voitures rouges. » Nous étions en seconde. J'avais lu par-dessus ton épaule. Tu avais tendu ta feuille à la prof et je t'avais trouvée marrante d'avoir fait ça,

sans raison, pour personne. Tu avais les cheveux très blonds, les yeux très verts. Nous sommes devenus amis. Tu étais pointue et étrange, tu connaissais la musique, la peinture, les vieux films, les vidéoclips. Tu étais d'origine américaine et j'ai toujours pensé que c'étaient les mots anglais qui te caractérisaient le mieux, dans leurs sens, dans leurs sons : weird, quirky, cute, fluffy, cool, loony, witty. Tous ces mots que tu m'as appris plus tard. Ces syllabes qui rebondissent, qui éclatent dans les airs. Tu étais comme ça, Mona.

Notre histoire d'amour a commencé alors que je terminais mon troisième roman. Tu étais amoureuse d'un type qui me ressemblait et qui était accro à l'héroïne. Tu l'as quitté un soir et puis tu es venue chez moi. Tu n'es plus partie. Le type m'a envoyé un message. « Tu vas la baiser sur du Britney, sale pédé ? » Et nous avions effectivement fait l'amour plusieurs fois en écoutant des chansons de Britney Spears.

Je me souviens d'une nuit, nous rentrions d'une fête où tu t'étais disputée avec une amie. Sur le chemin du retour, tu semblais très énervée, et puis tu t'étais calmée d'un coup. Tu avais dit : « C'est pas grave, j'oublierai… » Dans un sourire, tu avais ajouté : « De toute façon, j'oublie tout, moi. »

Je suis tombé amoureux de toi ce soir-là. Je m'étais dit que tu avais un avis étrange sur les choses et que je voudrais le connaître à chaque fois, sur tout, tout le temps.

Nous avons voyagé, nous avons emménagé ensemble. Nous avons grandi. Et puis ton père est tombé malade, nous n'avons pas réussi à faire d'enfant, je me suis endetté, et c'est comme si l'eau s'était retirée d'un coup d'une cité lacustre, laissant apparaître des pilotis fragiles, des rambardes abîmées ; une ville délabrée, en fait. Cette maladie a rendu ton père maigre, et notre amour aussi. Elle a fait fondre les muscles, le gras. À la fin, il ne restait plus que le squelette. Ton père est tombé malade, et toi aussi, d'une certaine manière. Tu as commencé à mentir tout le temps. Mentir est devenu une manière d'organiser la réalité. Il n'y avait plus rien que ton royaume de malheurs. Plus rien que tes ordonnances roulées en boule, cachées au fond du dressing. Plus rien que des numéros de dealers qui s'appelaient tous Mathilde ou Marie et qui apparaissaient sans cesse sur l'écran de ton téléphone.

Des années après le début de notre histoire, quand ça n'allait plus, j'ai eu carte blanche pour lire un texte à la radio, le soir de la Saint-Valentin. Je

t’avais écrit une déclaration d’amour. Devant le micro, à l’antenne, je tenais mon papier très près de moi. À la fin de ma lecture, l’encre avait bavé. J’étais rentré à la maison à une heure du matin. Tu étais endormie sur le canapé. Tu m’avais laissé un dessin, un de ces petits croquis dont tu avais le secret. Une nana au look pas possible était assise devant un poste de radio. Au-dessus, on pouvait lire : « Je t’aime. »

Tu dormais déjà profondément, d’un sommeil artificiel et pénible. J’avais fermé la porte, rangé le dessin, je m’étais assis à mon bureau et j’avais pensé : C’est dangereux une fille qui a mal, qui attend que vous la sauviez et qui sait que vous ne pourrez pas le faire, et puis j’étais allé me coucher.

Tu as commencé à souffrir. Souffrir est devenu tout ce dont tu étais capable. Quand on souffre tout le temps, au fond, on ne souffre plus. N’est-ce pas, Mona ?

Un soir, ivre sans doute, tu as gravé avec tes clefs le nom d’un autre garçon sur les parois de notre ascenseur.

« Est-ce que vous êtes… séparés ? »

Ma mère tourne un film quelque part en Belgique. Quand j’essaie de l’appeler et qu’elle ne répond pas, la messagerie est en flamand.

« Je ne sais pas.

— Si tu ne sais pas, c’est que vous n’êtes pas séparés.

— On n’est pas ensemble, en tout cas. »

Je lui parle tout en marchant dans le jardin. Je m’arrête devant le magnolia malingre que nous avons planté, Mona et moi, quatre étés plus tôt. Il ne se plaît pas ici, ses feuilles restent jaunâtres comme du tabac séché. En remontant vers le haut du jardin, je remarque les traces de pas d’un animal que je ne parviens pas à identifier. Les traces forment un chemin jusqu’au buis qui sépare le champ de la route. Je suis pris d’un sentiment de malaise.

« Qu’est-ce que tu voudrais, toi ? me demande ma mère alors que mes yeux fixent toujours l’immense buis centenaire.

— Je ne sais pas.

— Décidément, tu ne sais pas grand-chose. »

J’ai l’impression d’avoir vu une silhouette bouger à l’intérieur du bosquet. Doucement, je recule. Je me trouve seul dans ce champ, à quelques mètres de la maison. J’ai soudain conscience de mon souffle, du bruit de mes pas.

Je retourne vers la maison. Il y a d’autres traces semblables, comme des petites morsures sur la pelouse.

« Comment ça se passe le tournage ? »

Ma mère soupire.

« C’est l’enfer, mais ça va. »

Elle marque un temps. Je marche de plus en plus vite. En quelques secondes, je suis dans la maison et je m’enferme à double tour.

« Tu ne vas pas pouvoir te cacher éternellement…

— Je ne me cache pas. »

Je vais fermer l’autre porte.

« De toute façon, tu dois voir ton éditrice. C’est quand le rendez-vous ?

— J’ai annulé.

— Mais enfin, Sacha ! »

Des traces de pas. *Un animal*. Quel genre d’animal ? Est-ce qu’il y en avait plusieurs ? Le vent fait trembler les fenêtres. La nuit est tombée d’un coup. Les arbres sont des taches comme ces formes noires qu’on doit décrire chez les psychiatres.

« Ne t’inquiète pas, maman, elle va venir me voir ici.

— Tu as peur de rentrer à ce point ? »

Je finis par fermer les volets pour ne plus voir les taches plus noires que la nuit.

« Il faut croire. »

Un arbre est tombé sur la route qui longe la maison.

Avant de s'écrouler, l'arbre avait poussé dans notre champ, si bien qu'il m'incombait d'appeler *le bureau des arbres qui tombent,* ou un truc comme ça, afin de régler le problème. En réalité, j'ai appelé ma mère qui a appelé le maire. Désormais, nous sommes une dizaine autour de l'arbre. Des voisins, des… pompiers ? Des gardes champêtres ? Je ne reconnais personne. Un tracteur est coincé et deux familles ne peuvent plus emprunter la route en voiture. C'est ce que me dit d'un ton accusateur un homme barbu alors que je regarde des mecs découper l'arbre à la tronçonneuse. L'incident s'est produit tôt ce matin. Je n'ai entendu ni mon téléphone, ni la sonnerie du portail. Quelqu'un est finalement entré dans le jardin vers onze heures. J'étais encore endormi.

« Je travaille la nuit », ai-je dit par la fenêtre alors que le type ne m'avait posé aucune question.

« Je m'habille, j'en ai pour une seconde ! » ai-je ajouté, en pensant à la phrase « je travaille la nuit », au nombre de fois où je me suis caché derrière elle, arrivant en retard à des rendez-vous, tombant sur la femme de ménage au milieu de l'après-midi, appelant des dealers à six heures du matin, et je me suis demandé à quel moment cette phrase était devenue un rempart, une voie de sortie, un prétexte pour moi-même plus que pour les autres. Je me suis habillé en vitesse et j'ai rejoint les types qui m'attendaient devant la porte.

L'arbre est désormais en morceaux. Je voudrais partir. Personne n'a besoin de moi. Pourtant, je sais que je dois rester. Je ne dispose pas de la superbe nécessaire pour m'extirper de cette situation, pour dire un truc comme : « Bon, j'ai autre chose à faire que de m'occuper d'un arbre tombé ! »

Alors je reste. Je réponds aux questions.

« Est-ce qu'il était fragile, cet arbre ?

— Je ne sais pas.

— Il penchait ?
— Je ne le voyais pas beaucoup. »
Le type me scrute comme si je disais quelque chose de louche, alors je m'empresse d'ajouter une série de mots vaguement accolés les uns aux autres.
« Il se trouvait en bordure du champ. Vraiment tout en haut… Mais l'accès est difficile à cause des ronces… »
Cette réponse semble laisser le type songeur. Il s'éloigne pour rejoindre des voisins venus constater l'incident de plus près.
Au milieu de ce petit groupe, il y a un jeune homme que je n'avais pas remarqué jusque-là. Il porte une chemise qui semble flotter autour de lui, comme un halo blanc. Son jean est large aussi. Son regard est caché par la visière d'une casquette. Je vois ses mèches de cheveux, raides et trop longues, plaquées derrière ses oreilles. Et puis il lève la tête. Cette fois, je peux distinguer ses yeux très noirs, dessinés sous des sourcils qui le sont plus encore.
Il me dévisage.
Franchement. Férocement. Brutalement.
Je sens mes chaussures s'enfoncer dans la boue. J'essaie de faire comme si je ne l'avais pas vu. Je fais mine de m'intéresser aux noisetiers au-dessus de lui, à la porte de la maison derrière, au clocher de l'église… Ce jeune homme. Même à cette distance, je suis frappé par la taille de ses bras. Il a un pansement autour de la main que du sang coagulé a noirci. Il me fixe toujours, l'air intense et absent, et puis d'un coup, il se détourne. Je me sens soudain gêné de regarder quelqu'un qui ne me regarde plus. Une nouvelle branche est tombée sur la route dans un bruit sourd. Quand mes yeux se posent de nouveau sur le garçon, il est penché vers un homme plus petit, son père sans doute. Je ne parviens pas à entendre ce qu'ils se disent. J'ai l'impression d'avoir déjà rencontré cet homme qui me sourit. Il me fait un signe de tête que j'ignore. Et l'autre, à côté… Pourquoi me sourit-il aussi ? Alors que tout mon être est tendu vers lui, sans raison, sans signe annonciateur, il s'en va, accompagné de son père qui me salue à nouveau, de loin.
Je contemple l'arbre mort, la boue sur le sol, l'endroit de la route où il se trouvait.
« Monsieur Sperling, on va emporter le bois. Ça vous va ? »

Le type barbu me dit ça. Je prends quelques secondes avant de lui répondre : « Absolument. »

Mais il ne semble pas satisfait par ma réponse.

« Vous voulez qu’on prenne tout ? »

Je n’avais pas remarqué qu’il mâchait un chewing-gum et que c’était cette mastication qui donnait un rythme particulier à ses phrases.

« Oui, bien sûr…

— Je préfère vous demander… Vous savez, il y en a beaucoup qui veulent garder leur bois pour se chauffer. »

Le presbytère de Druval, où le curé faisait le catéchisme, a fermé en 1958. La maison du curé est restée inhabitée jusqu'en 1962. Finalement, elle fut mise en vente, sur décision du maire, et c'est un certain Monsieur Hirondelle qui en fit l'acquisition. En 1975, sa veuve vendit la propriété, ainsi que les champs attenants, à Jane Birkin et Serge Gainsbourg. Quelques années après la disparition de Serge, Jane vendit à son tour la maison à ma mère.

C'est comme ça que j'ai atterri ici, dans ce coin de Normandie, vallonné, inquiétant – au milieu de kilomètres d'arbres qui n'en forment plus qu'un, immense, fendu uniquement par ces fines routes de campagne, enroulées les unes autour des autres. Ici, le paysage semble se répéter à l'infini. Il est impossible d'apercevoir Druval de loin ; le plus haut bâtiment, l'église, fait cinq mètres de haut, à peine. On débouche sur le village avec un sentiment systématique d'erreur, d'accident. Comme si la bourgade se matérialisait trop vite. Comme s'il manquait un ou deux virages annonciateurs.

Quand on arrive de Paris, quand on quitte l'autoroute, on voit d'abord l'hôtel de la Tornade. Trente euros la nuit, dix euros le menu déjeuner. Souvent, il y a des jeunes qui traînent sur le parking à côté de l'hôtel. Il y a des femmes aussi. Elles boivent des verres sur la terrasse. Elles ont les cheveux teints. Elles continuent à bavarder alors que leurs têtes accompagnent d'un mouvement lent les rares voitures qui filent sur la route. Ensuite, il faut dépasser Annebault, son tabac, son coiffeur, son rond-point. Dès la sortie du village, les arbres se referment sur vous, comme ils savent le faire dans le coin. Avant de tourner à gauche et de quitter la nationale, on évite un cul-de-sac isolé, bordé de vieilles maisons, vestiges d'un projet de développement urbain avorté. Il y a désormais un muret qui empêche l'accès aux maisons abandonnées. Il y avait trop de junkies qui rôdaient sur le chemin. La mairie a considéré qu'il valait mieux condamner la zone. Enfin, on entre dans Druval. Chaque fois que je vois le panneau, chaque fois que je lis les lettres noires encadrées de rouge, je retiens mon

souffle. Depuis l'enfance. Sans doute un jeu qui est devenu une superstition. D'abord, il faut dépasser la « route inutile ». C'est comme ça qu'elle s'appelle, cette route tortueuse à l'entrée du village. La raison est simple ; très peu de temps après sa construction, les habitants de la région se sont rendu compte qu'elle ne servait à rien. Je me souviens de balades à vélo sur la route inutile qu'aucune voiture n'empruntait jamais. Le vent, le goudron chaud, le danger. En continuant sur le chemin de la mairie, on peut voir çà et là quelques maisons sans charme, bâties à la va-vite. Il y a aussi des longères et des granges, plus ou moins à l'abandon, ainsi que des champs entourés de fils barbelés. À une centaine de mètres de l'église, derrière de hauts chênes, on peut deviner « la maison des Danois » avec ses volets bleus (ma mère m'avait raconté que c'était un couple de Danois qui avait acheté cette maison et, bien que l'information se soit révélée complètement fausse, la propriété était restée dans mon esprit « celle des Danois », ce qui lui confère, encore aujourd'hui, une certaine aura). Enfin, on débouche sur l'église attenante au jardin de notre maison. Le tout se trouve réparti dans un mouchoir de poche sur une pente très raide. L'église est entièrement couverte d'ardoises. Son clocher est orné d'un coq et il penche beaucoup. Pour monter jusqu'à la maison, il faut longer le cimetière.

Enfant, j'adorais y jouer. Les fausses fleurs, les photos, les mots gravés dans le marbre. Les pierres tombales, froides et grises, me faisaient penser à d'immenses voitures. Un jour, avec ma meilleure amie, nous avions aperçu un trou dans la clôture qui séparait le cimetière d'une clairière débouchant sur le lavoir du village. Côté cimetière, le passage était caché par deux minuscules tombes assez sombres auxquelles je n'avais jamais prêté attention. Je me souviens du visage grave de mon amie. Je revois ses lèvres pincées au milieu de cette coupe trop courte qu'on inflige aux petites filles avant l'été. Elle avait dit :

« Tu sais ce que c'est ? »

J'avais fait non de la tête.

« Tu ne vois pas qu'elles sont différentes ? »

J'avais regardé à mes pieds.

« Il y a des enfants là-dessous. Des bébés mort-nés. »

Les mots « mort-nés » m'avaient fait frissonner alors que nous avions finalement rejoint la clairière.

C'est dans cet endroit envahi de mauvaises herbes et à l'odeur d'égout

que j'ai fumé ma première cigarette, par un soir d'été moite. C'est encore là que, des années plus tard, j'ai fumé mon premier joint.

Notre maison est protégée par un mur d'enceinte. Le seul accès est un portail automatique couvert de lierre. Il n'y a pas de nom sur l'interphone. La maison est invisible depuis la route. Depuis n'importe quelle route, où que l'on se trouve, à des kilomètres.

Le presbytère.

La maison du curé. Celle dans laquelle il vivait, dans laquelle il faisait classe. Les jours de pluie, on peut encore deviner certaines inscriptions enfantines un peu sinistres sur le zinc qui encadre les fenêtres.

La maison de monsieur et madame Hirondelle, dont les corps sont enterrés côte à côte dans le cimetière.

La maison de Jane et Serge.

Celle de ma mère.

La mienne. Celle où je me trouve, où j'erre. Celle où je cherche à comprendre pourquoi j'ai mal, abandonné dans ce coin de Normandie.

Dans cet endroit où le paysage reste le même.

Où il semble se répéter à l'infini.

Je fume l'herbe que Mona m'a envoyée par UPS.

Je l'ai reçue ce matin avec des papiers à signer. Mona avait caché la drogue dans une boîte de Nesquik. J'ai jeté la boîte dans l'un des quatre sacs-poubelle posés à côté de la porte d'entrée.

Je suis assis à la table de la cuisine. La radio diffuse une chanson que je connais mais je ne me souviens ni du titre, ni de l'interprète. Je tape sur la table, à côté du rythme, tout en fixant les sacs-poubelle. Dehors, la journée se termine.

La benne à ordures est à une cinquantaine de mètres du presbytère. Il faut longer le cimetière, tourner après l'église. En général, je m'arrange pour vider les poubelles quand je prends ma voiture. Ce soir, pour une raison qui m'échappe encore, j'ai décidé d'y aller à pied, sous un crachin normand que je n'avais pas prévu. Je suis à peine sorti que je remarque une silhouette à la fenêtre de la maison d'en face.

C'est le jeune homme de l'autre jour.

C'est impossible. Il ne peut pas se trouver là, à l'étage de cette maison, à quelques mouvements de moi.

Pourtant, plus j'avance, plus je suis sûr de le reconnaître. Un instant, j'aurais préféré m'être trompé. J'aurais préféré croire que c'était le jeune homme et puis être déçu. Une route trempée, un carré lumineux. Rien d'autre.

Ses coudes sont posés sur l'encadrement de la fenêtre. Il est torse nu, il se détourne pour regarder dans un coin de sa chambre si bien que je vois son visage de profil. Il pleut de plus en plus. Je suis incapable de le quitter des yeux au moment où il allume une cigarette. Son nez fin, sa mâchoire nerveuse. Il porte la même casquette que l'autre fois. Je ne parviens toujours pas à distinguer la couleur des mèches qui dépassent de chaque côté. Je dois déployer une énergie phénoménale pour le quitter du regard quand je passe devant sa maison. Je traîne les quatre sacs-poubelle sur le sol sans me rendre compte que l'un d'eux est percé. Tout le long du chemin,

contre la haie qui sépare les tombes de la route, j'ai laissé une traînée de détritus. Des conserves, des boîtes de céréales, une bouteille de vodka. Je me fige. Quelques cannettes de Coca sont emportées par la pente légère que dessine la route. Je reste une minute immobile, hébété et trempé. Et puis, j'entends un rire. Il a avancé son visage hors de la fenêtre. Je shoote dans une bouteille et je continue à avancer. Les sacs éventrés se vident toujours derrière moi. Des mèches mouillées se collent à mon front. Je peine à jeter les sacs dans la benne. Quand je me retourne, il est toujours là. Il y a quelque chose de décidé dans son expression. Il a ce regard noir, sauvage et maîtrisé. Une autre lumière s'est allumée à l'étage du dessous. J'ai un mouvement d'épaule, l'air de dire : « Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? » Il se remet à rire. Il fume toujours sa cigarette. Je remonte le chemin sous une pluie battante. Arrivé devant ma porte, je me retourne, il n'est plus là. Je me sens comme à la fin des vacances, comme un dimanche soir. Je veux garder un peu de cet éclat noir que j'ai vu dans ses pupilles, du tonnerre que j'ai entendu chaque fois qu'il battait des cils.

Juste après être rentré chez moi, après l'avoir vu, le besoin de possession physique a déjà disparu. Il a laissé la place à un désir plus profond, à une curiosité qui n'a pas de limite.

Ce type ressemblait à la foudre.

Je voudrais le connaître. Je voudrais que ma vie soit vide de moi et pleine de lui.

Dans ses yeux, il y avait toutes les opportunités ratées, tous les élans que je n'ai pas eus, les regards que je n'ai pas su rendre.

Sous ses sourcils très noirs, il y avait toutes les chances que je n'ai plus.

Je coupe les roses.

Il y a deux rosiers au pied de la maison. Au fil des années, ils sont devenus si grands qu'ils recouvrent entièrement la façade en ardoise. Deux rosiers rivaux, qui ont engendré toutes ces fleurs, des centaines de sœurs, semblables et uniques. Je dispose d'un tas d'outils pour m'occuper des rosiers ; il y a d'abord une paire de gants en caoutchouc, fripés comme les mains d'un vieillard. Des gants rigides qui empêchent les épines de piquer les mains. Il y a un sécateur rouillé et puis un autre, plus neuf (ma mère leur trouve des qualités propres que je ne sais jamais distinguer). Il y a l'escabeau pour les fleurs qui se laissent facilement cueillir, et puis il y a l'échelle, celle que l'on pose en équilibre sur le bord du toit pour atteindre les fleurs plus hautes. Chaque année, au printemps, ma mère *ouvre* la maison, comme elle dit. Elle met son chapeau, enfile les gants en caoutchouc. Elle sort l'escabeau en bois et l'échelle en métal de son atelier. Je ne saurais dire le nombre de fois où je l'ai observée depuis ma fenêtre, en lévitation au-dessus du jardin, des pétales volant autour d'elle. Je connais tellement ce geste qu'elle a pour remettre ses cheveux en place ; la paume tournée vers l'extérieur, le poignet dépassant du gant au moment où elle écarte les mèches ébouriffées de ses yeux. Quand elle a fini, parfois, elle allume un joint en entassant les fleurs fanées dans une brouette. Odeur de cannabis et de rose. Quand elle a arrêté de fumer, c'est une Corona que je l'ai vue tenir lorsqu'elle chargeait la brouette.

Moi aussi, j'aime couper les roses. J'enfile les gants verts et épais. Je cale l'échelle contre la façade de la maison couleur fumée. Moi aussi, j'aime me sentir en équilibre précaire, au dernier niveau, le poids du corps vers l'avant. En haut de l'échelle, au début, je suis toujours inquiet. Et puis à mesure que je coupe les roses, à mesure que je les vois tomber sur le sol, comme au ralenti, je me sens plus à l'aise. Il faut couper celles qui sont fanées mais surtout – c'est là le plus troublant – il faut couper les plus belles. Celles qui, par leur éclat, cachent les bourgeons, aspirent leur sève,

gardent pour elles seules l'eau et la lumière. Alors, avec le sécateur, je coupe. Je rends justice aux roses discrètes. Je regarde les plus belles tomber sur le sol, comme des petites têtes guillotinées, dans un bruit proche de celui du vent.

Ce matin, en montant en haut de l'échelle, je peux apercevoir le toit de la maison d'en face. Il n'y a personne derrière la fenêtre près de laquelle se trouvait le jeune homme.

Quand j'ai croisé son regard, c'est comme s'il s'était refermé sur moi. J'ai pensé à une forêt, à une jungle, vaste et dangereuse.

J'ai commencé à tailler les rosiers en fin de matinée, le soleil était encore bas dans le ciel et je me suis mis torse nu. Maintenant, je sens mes épaules qui tirent. Je crois que mon dos a brûlé. Je jette un dernier coup d'œil au toit de la maison d'en face avant de descendre de l'échelle.

Je pose les fleurs dans l'évier que j'ai rempli d'eau. Je jette les roses fanées, je garde les plus belles, celles que j'ai jugées, dieu que j'étais, juste et définitif, en haut de mon échelle.

Et puis je monte dans ma chambre. J'attrape un stylo, un vieux carnet qui traînait là et dont j'arrache les premières pages sans même les relire. Je pense au jeune homme. Aux quelques mètres de bitume qui nous séparent. Je ne me souviens pas de la dernière fois que j'ai écrit. Soudain, ce carnet me promet tout. Peut-être qu'il fallait couper une tête pour qu'une autre pousse.

Les mots reviennent.

Ce jeune homme… Cette fenêtre.

J'ai comme un vertige. Il faut que je laisse ce carnet, cette chambre, cette odeur maternelle de roses. Je saute dans ma voiture et je roule vers Deauville.

J'ai fait ma première crise de panique à vingt ans.

Longtemps, cette crise m'est apparue comme un événement isolé. Il n'y avait eu aucun signe avant-coureur. Ni ma douleur chronique à l'estomac, ni mon addiction à l'herbe, ni même la tache noire qu'on avait trouvée sur ma colonne vertébrale (la tache noire n'était pas une tumeur, ce que j'ai appris après une longue série d'examens, dont une scintigraphie), rien ne semblait avoir de lien avec ce soir de janvier où j'avais pété les plombs.

Je ne saurais dire depuis combien de temps cette angoisse rampait en moi.

Celle qui a pris le contrôle de mes muscles, de mes poumons, de mon esprit, lors de ma première crise, lors de toutes celles qui ont suivi. Ramper n'est pas le bon verbe, d'ailleurs, parce que les angoisses ne ressemblent ni à des serpents ni à des escargots. Elles sont plutôt comme des mouches, qui se poseraient çà et là, salissant chaque fois un nouveau territoire. Je ne saurais dire depuis combien de temps cette angoisse vivait en moi. Ce que je sais, en revanche, c'est qu'un soir, je n'ai pas réussi à m'endormir et j'ai pensé que j'allais mourir si je ne m'endormais pas. C'est aussi simple que ça.

Je ne trouvais pas le sommeil. Je m'étais mis à marcher de long en large à travers ma chambre. Je n'arrêtais pas de guetter par la fenêtre le soleil dont je craignais les premiers rayons. Je fixais mon réveil avec un sentiment d'impuissance. Je me suis souvenu de Michael Jackson, de cette dernière injection qu'il avait réclamée afin de se calmer. Soudain, je comprenais son désir de contrôle. Son besoin de savoir qu'il y avait un bouton on/off au fond du cerveau. Un jet privé, une île, un million de dollars… Ce n'était rien à côté de la certitude de pouvoir s'endormir.

Je vivais encore chez ma mère. J'étais allé la réveiller, à sept heures du matin. Elle ne comprenait pas ce qui m'arrivait. Dans sa chambre, je continuais à faire les cent pas. Mon esprit tournait, se braquait, faisait des loopings. Je parlais comme je marchais, en boucle. Je décrivais mon état comme le témoin d'un crime raconte une histoire de moins en moins crédible.

Ma mère avait fini par appeler le médecin. Il m'avait fait une piqûre de Valium, la première d'une longue série. Je m'étais endormi en pensant à Jackson, à sa mort dans sa maison bunker, seul, avec ses derniers copains : Propofol et Témesta. Et puis toutes les autres drogues que l'on avait trouvées dans son corps en quantités moins importantes : Hypnovel, Valium, Lidocaïne, Éphédrine.

Comment pouvais-je me souvenir de tout ça ?

Un bouton on/off.

La piqûre commençait à agir, m'entraînant pour la première fois vers un univers cotonneux et chaud.

J'ai commencé à prendre des benzodiazépines le lendemain.

« Pourquoi tu regardes ma jambe ? »

Je suis assis dans un café place Morny, à Deauville. Un type à côté agite l'extrémité de sa prothèse. Il boit un alcool brun, du calvados ou du whisky, il a les joues rouges.

« Eh ! Je te parle ! »

Je me tourne vers lui.

« Excusez-moi. Je ne vous avais pas entendu… »

Il reprend :

« Ça fait dix ans que j'ai mal. Ça ne passe jamais. Tu comprends, la prothèse frotte, alors… Et ce matin, c'était pire que d'habitude.

— C'est un mauvais jour », dis-je, avalant une gorgée de Coca.

Une file d'attente s'est formée devant la boulangerie de l'autre côté de la place. Ce sont surtout des vieilles dames, rentrant et sortant de la boutique, et pour une raison étrange, ces allées et venues me semblent être l'image même du chaos. La voix de l'homme amputé s'élève de nouveau.

« Au bout d'un moment, quand on a mal comme ça, quand on se traîne, y a plus de bons jours. Y a que des jours en plus. »

Il finit d'un trait son verre, se prend la tête entre les mains.

« Je voudrais que ça s'arrête.

— Vous devriez parler à quelqu'un, dis-je d'un ton léger qui ne colle pas à la phrase, vous ne pouvez pas rester comme ça. »

Un type monte dans un taxi. La voiture ne démarre pas tout de suite et puis quand elle se met à rouler, elle fait trois fois le tour de la place, comme si le passager hésitait sur sa destination, et je me demande si ce jeune type va rejoindre une fille, s'il est excité à cette idée, ou bien s'il a une affaire importante à régler justifiant qu'il s'engouffre dans un taxi au milieu de la place Morny, en plein après-midi.

« Je ne me sentirai jamais mieux. »

De grosses larmes se sont mises à couler le long de ses joues.

« Même toi, tu ne veux pas me parler…

— Mais si, dis-je en lui effleurant le bras. Bien sûr que je veux. »

D'un coup, le type se dresse. Il envoie valdinguer les verres sur la table.

« Me touche pas, espèce de tarlouze ! »

Je rentre chez moi à toute allure, manquant plusieurs fois de me payer le décor. Une fois arrivé, je suis dans un tel état que j'oublie d'éteindre les phares et d'enlever les clefs de contact.

Druval, tache d'encre.

On dirait que la pluie bave sur le clocher de l'église, sur la route, sur l'herbe. On ne distingue plus rien. Je dois aller acheter des cigarettes. J'arrive trempé à ma voiture qui ne démarre pas. Je ne mets pas longtemps à comprendre que la batterie est à plat. Au lieu d'appeler un dépanneur, j'appelle ma mère qui me conseille d'aller demander de l'aide à un voisin.

« Va voir Gilles.

— C'est qui ?

— Mais enfin, tu le connais ! C'est le pêcheur. Il vit en face. Il était venu m'aider pour la fuite dans la piscine. »

Ma mère dit ça alors que je cherche désespérément une cigarette égarée quelque part dans l'habitacle.

« Je ne devais pas être là.

— Il est très sympa.

— Il habite où ?

— Juste en face. »

Je lève la tête. Malgré la pluie battante, je peux voir la maison. Le rectangle éclairé. Le jeune homme. Ça fait une semaine que je cherche des prétextes pour passer sous sa fenêtre.

« C'est la maison avec la porte bleue. Tu ne vois pas ? »

J'ai peur en poussant le portail, en lisant le panneau « Attention chien dangereux ». J'ai peur, et puis mes yeux se posent sur la fenêtre sombre à l'étage, sur cette petite lucarne vide, et d'un coup, la peur est remplacée par une excitation folle. Je traverse le jardin minuscule. Je sonne. J'entends des bruits de pas derrière la porte.

L'homme qui se tient devant moi a les cheveux gris. Il m'adresse un large sourire. Je reconnais le type qui m'a salué l'autre jour, près de l'arbre tombé. Je sens un petit craquement, comme un bruit de grenier, quotidien et angoissant, au fond de mon cœur.

« Comment ça va ? »

Il me serre chaleureusement la main. Je suis tellement déçu que j'oublie de lui répondre. C'est lui qui finit par dire :

« Entre ! Tu ne vas pas rester sous la pluie. »

Les mots sont coincés dans ma gorge. Gilles me sourit, son regard glisse sur moi et je me sens soudain mal à l'aise.

« Ma voiture n'a plus de batterie et je me demandais si vous pouviez m'aider… »

Je vois une ombre passer au fond de la maison. Quelqu'un s'est déplacé, là-bas, dans ce qui semble être la cuisine. Je sens mon sexe se tendre d'un coup. Mes yeux ne peuvent plus quitter le flou derrière Gilles.

« T'en as besoin tout de suite de ta voiture ? Parce que je veux bien t'aider, mais avec cette pluie… »

Il a une drôle d'expression, quelque chose d'entendu que je ne comprends pas et qui me rend complice de je ne sais trop quoi.

« S'il ne pleut plus ce soir, j'enverrai mon fils pour t'aider. Moi, je ne pourrai pas, je serai en mer, qu'il pleuve ou non ! »

À peine rentré chez moi, je me sers un grand verre de vodka que je bois d'un trait, debout, en contemplant la brume sur le champ.

J'enverrai mon fils pour t'aider.

Un instant, je pense à Augustin, mon premier amour. Je l'avais rencontré dans un train. Sa capuche lui cachait la moitié du visage. Lui aussi avait les yeux très noirs.

Nous étions sur ma terrasse, Augustin et moi, recroquevillés sur un transat.

Je ne sais plus pourquoi nous étions venus là. La ville était figée, rien ne bougeait. Depuis une chambre de l'autre côté de la rue, on entendait une chanson. Il faisait nuit. Une de ces nuits glaciales et limpides. Il était torse nu. Je voyais les poils naissants remonter vers son nombril. De la fumée sortait de sa bouche, dessinant des formes spectrales, comme des mirages qui disparaissaient dans le froid. Je tremblais. Il l'avait vu. Il avait frotté mes jambes et puis il m'avait embrassé.

« De toute façon, tu as toujours froid. »

Il fumait une cigarette, mes yeux me brûlaient. Il avait posé ses mains sur

mes paupières au moment où la chanson s'était arrêtée. Dans un souffle, il avait dit :

« Ne prétends pas que nous ne faisons rien. »

Dans l'immensité silencieuse de la ville, nous avions entendu un cri. Augustin avait retiré ses mains et pourtant, j'avais gardé les yeux fermés. Je n'entendais plus que le bruit de ses lèvres. Je m'étais tourné vers la chambre d'en face. Il n'y avait personne. L'immeuble entier semblait vide. D'où venait la musique ? Augustin me tendait sa cigarette. Je l'avais fait tomber sur ma jambe. J'avais senti la brûlure. Pas tellement au début et puis crescendo. Encore un cri. Je serrais ma cuisse. Augustin s'était allongé entre mes jambes, la tête sur mon torse. Sans rien dire, il était descendu le long de mon ventre pour finalement lécher la plaie. La chanson avait repris. Doucement. Il avait baissé mon caleçon.

Ne prétends pas que nous ne faisons rien.

Il avait allumé une autre cigarette, de la fumée sortait à nouveau de sa bouche. Peut-être était-ce le froid ? Il fallait écouter la musique. Ses mains s'étaient posées sur mes cuisses. Sur mes hanches. Sur mon ventre. Je frissonnais, raide et endormi. Sa langue avait léché longtemps. J'avais enfin regardé son visage. Il s'était levé, il avait lâché sa Marlboro sur le sol. J'étais en train de le sucer. Je m'accrochais à son dos comme s'il pouvait m'empêcher de… Je ne sais pas de quel précipice son dos me sauvait. La chanson agonisait. À nouveau nous n'entendions plus rien. Il avait joui sur mon épaule. Moi, sur ma jambe.

J'avais quatorze ans et j'étais amoureux d'Augustin. Augustin, lui, n'était pas amoureux de moi.

J'ai écrit ces lignes le lendemain de notre première nuit.

Quelques années plus tard, j'ai raconté dans un livre cette scène telle qu'elle avait eu lieu, telle qu'elle s'était imprimée dans ma mémoire, seconde indélébile après seconde indélébile.

Le livre est paru il y a dix ans. Je n'ai jamais revu Augustin.

Quand j’ai ouvert la porte, il m’a tendu la main très vite, comme s’il avait peur que je lui fasse la bise. Il m’a dit qu’il s’appelait Léo, j’ai répondu que je m’appelais Sacha. Il le savait déjà. Il est resté silencieux un long moment. Il a regardé le salon derrière moi ; la table, les lampes allumées, la cheminée, et puis il m’a regardé moi, un léger sourire aux lèvres. Enfin, il s’est détourné, rompant le silence :

« Tu n’as plus de batterie, Sacha ? »

Maintenant, il se tient au-dessus du moteur. Son jean est bas sur ses hanches. Je vois les pinces crocodiles qui relient sa voiture à la mienne. Mon cœur bat fort quand il revient s’asseoir au volant à côté de moi. Il a laissé la portière ouverte. Sa jambe traîne négligemment hors de l’habitacle. Il allume une cigarette sans me quitter des yeux.

Il tourne la clef. Le moteur repart dans un grand bruit de poubelles renversées.

Il regarde droit devant lui, sort de la voiture. Son jean dévoile toujours le bas de son dos. Quelque chose me bouleverse dans la manière qu’il a de toucher le capot, de disparaître dans la lumière des phares, avec ses pupilles trop sombres qui se posent sur moi et qui me rappellent d’autres regards. Soudain, suivre ce type me semble être la seule urgence, qu’importe à quelles silhouettes oubliées sa démarche me renvoie. Je dois le laisser s’approcher sans rien dire, fixer la cendre trop longue au bout de sa cigarette, la voir tomber sur le sol quand il m’ordonne d’un geste de baisser ma vitre, sentir les gouttes de pluie étrangement tièdes dans le creux de mon cou, respirer les derniers effluves de fumée quand il passe sa tête dans la voiture, quand il se penche vers moi, quand ses lèvres finissent par toucher les miennes. Je vois son visage et puis le ciel au-dessus, alors qu’il s’éloigne. Sans rien dire, il va retirer les pinces et les fils. Sous le miroir du pare-soleil, je le vois revenir vers moi. De nouveau, il s’installe à la place du conducteur.

« Il faut rouler pour que la batterie se recharge. »

Il ne sourit pas. Il ne me regarde pas non plus. Il me demande une cigarette que je lui tends. Je remarque une cicatrice le long de son bras, un fil blanc qui s'étire de son poignet jusqu'à son coude. Je la touche du bout des doigts. Il n'a aucune réaction, comme s'il s'agissait d'un geste habituel.

« C'est quoi ?

— Rien d'intéressant. »

Il tient le volant d'une main. Il a l'habitude de ces routes étroites, de ces virages en épingle. À chaque carrefour, les phares éclairent un christ en croix, une vierge apparue, un miracle célébré dans la pierre, entouré de géraniums. Léo conduit vite et j'ai la certitude que ce n'est pas pour m'impressionner. Il demande :

« Pourquoi t'es ici ?

— Pour me reposer.

— De quoi ? »

J'éclate de rire. Il me demande ce que je fais dans la vie.

« Pas grand-chose.

— Tu ne travailles pas ?

— On peut dire ça. »

Sur les routes de campagne, tortueuses, incertaines, il fonce. Je touche à nouveau sa cicatrice. Je réalise que je retiens mon souffle chaque fois que mes doigts se posent sur sa peau, comme je le fais quand je lis « Druval » sur le panneau à l'entrée du village. Il n'a pas allumé le chauffage. Je porte un pull que j'ai volé avec Mona chez Harrods, un été, défoncés.

« Je t'ai dit, ils s'en foutent… Et puis si tu bipes aux portiques. Eh ben, tu bipes… Je veux dire, qu'est-ce qu'ils vont faire ? Il ne peut rien nous arriver de si grave. »

C'était lors d'une semaine à Londres, l'été avant la mort de son père.

Mona, où es-tu maintenant ? Dans notre lit ? Dans un autre lit ?

Léo n'a pas parlé depuis un long moment.

« T'es pas bavard. »

Je dis ça et aussitôt, je regrette. Je regarde ce chemin que je ne reconnais pas tant la pluie est drue et d'un coup, c'est moi qui l'embrasse. Je sais que je l'empêche de voir la route. Il ne me repousse pas.

« Je veux rentrer. »

Il répond, alors que ma bouche effleure toujours sa joue.
« C’est ça qu’on va faire. »

… *Au cinquante-six, sept, huit, peu importe*
De la rue X, si vous frappez à la porte
D’abord un coup, puis trois autres, on vous laisse entrer.
Seul et parfois même accompagné.

Plus tard, dans la chambre de ma mère, dans le lit de *Melody Nelson*…

« T’as déjà fait ça ? me demande-t-il.

— Oui.

— T’as mal ?

— Un peu. »

Il ne sait pas quoi répondre.

« C’est pas grave d’avoir mal.

— T’es sûr ? »

Je pose mon pied sur le sien. J’aime que ses mains soient moites. Il se redresse. Il est immense.

Léo, sais-tu à quel point je te vois ? Comme une évidence au milieu des brumes stratifiées de mon esprit. Il me demande à nouveau si j’ai déjà fait ça, perdu dans son plaisir, oubliant qu’il vient de me poser la question. Il attrape le bas de mon dos…

Des couloirs sans fin se succèdent,
Décorés de bronzes baroques, d’anges dorés.
D’Aphrodites et de Salomés.

Je tiens son visage entre mes mains et soudain, j’ai une vision terrible : je vois la fin de cette histoire. Je m’imagine dans un rectangle blanc, au milieu de centaines de rectangles blancs. Léo est loin de moi. D’un coup, j’ai la certitude qu’un jour, j’aurai besoin d’entendre sa voix. Qu’un jour, je donnerai tout pour l’entendre. En un instant, je comprends que je risquerais ma vie pour écouter les caprices de son souffle.

Il a fini. Il retombe de l’autre côté du lit. Je crois qu’il s’endort.

Il ne pleuvait plus ce soir-là, mais l’air était resté humide. Léo était éclairé par la lumière des phares. Son jean descendait bas sur ses hanches. Je viens me rallonger à côté de lui.

Tandis que là-haut
Un miroir nous réfléchit

Lentement, j'enlace Melody.

Léo n’est pas parti le lendemain.

Il n’a pas traversé la route qui sépare nos deux maisons. Il n’a pas remis son jean. Léo marche pieds nus dans la maison. Pendant la semaine qui suit, nous sommes au lit. Si nous ne sommes pas au lit, nous sommes dans la cuisine, si nous ne sommes pas dans la cuisine, nous sommes au Burger King, et si nous ne sommes pas au Burger King, nous sommes retournés au lit.

Léo a vingt ans. Il termine un BEP mécanique à Caen. Sinon, il répare des motos qu’il revend sur Internet. Il en garde certaines pour faire des runs, quelquefois, le week-end. Le reste du temps, il va pêcher avec son père pour se faire de l’argent. Il me parle de sa vie par petites touches, à coups de phrases brèves, de grognements, de soupirs et de silences. Moi aussi, j’essaie de lui raconter. Parfois, je parviens à me confier et je suis surpris, presque gêné, d’entendre les phrases sortir de ma bouche. Il m’écoute toujours avec une curiosité qui n’attend aucune réponse particulière, même pas la vérité.

Comment lui expliquer ? La succession de mauvaises décisions, les accidents, l’écriture… Pourtant, je n’ai pas envie de mentir. Je voudrais tout lui montrer, chaque méandre, chaque recoin. Comment raconter la douleur, les renoncements ? Comment lui dire que j’ai perdu tout ce que j’aimais ?

Un soir, il m’emmène sur les planches de Deauville. Nous marchons sans parler le long des cabines. Les noms des acteurs défilent à notre gauche. Je me souviens de ma mère m’expliquant qui était chacun d’entre eux.

« Je venais au festival de Deauville quand j’étais petit.

— Ah ouais ? »

Il ne semble pas intéressé. Cette fois, je n’ai pas envie de lui expliquer… C’est de là que je viens. C’est dans cet univers que je suis né. *Le cinéma*. Mon père, ma mère, mon frère et puis tout le monde autour. On invente des histoires. On les écrit, on les raconte, on les filme, ou bien on les oublie au fond d’un tiroir. Chacun son petit morceau de vérité, chacun son urgence.

Nous avons appris à danser les uns autour des autres, à composer. Comme dans un jardin à l'anglaise, le désordre n'est qu'une impression.

« Tu venais avec ta mère ? »

Je pensais qu'il n'allait plus rien dire.

« Avec mon père et mon frère aussi.

— Tu as un frère ?

— Et une sœur.

— Et ils font tous des films ?

— Oui. »

Il marque un temps, fronce les sourcils.

« Alors pourquoi tu ne fais pas des films, toi ? »

Moi, je détestais le cinéma.

Pas les films. Le cinéma. Cette industrie, ce métier qui semblait tout prendre autour de moi. Avoir deux parents réalisateurs, c'était une curiosité pour les autres. Ça créait une certaine attente. Le cinéma… Cette créature qui dévore l'âme des metteurs en scène, qui fait ressembler leurs vies à des scénarios et inversement. Cette bête qui vous donne le monde avant de vous le reprendre d'un coup, je l'avais en horreur. J'ai vécu dans des appartements dont la décoration changeait selon les films, au milieu de meubles que mes parents rapportaient des plateaux. Les vacances se passaient sur les tournages, les tournages se passaient sans moi. Je restais avec des nounous, des nannies, des filles au pair, dans des chambres d'hôtel. C'était une enfance solitaire. C'est pour ça que j'ai commencé à écrire. Moi aussi, je voulais raconter mon histoire. Écrire dans le silence de n'importe quelle chambre. Je me rappelle comme j'espionnais mes parents sous les tonnelles des maisons qu'ils louaient l'été. Ils avaient l'air heureux, à discuter avec leurs scénaristes, entre rires et engueulades. Les ordinateurs de l'époque étaient énormes, reliés à des fils que je voyais courir le long de la pelouse jusqu'à la maison. Je me souviens de ma mère et de ces grands tableaux Velleda. Je me rappelle la manière appliquée avec laquelle elle effaçait du bout des doigts le nom d'une scène pour le remplacer par un autre. Tout ça semblait joyeux, collectif, très loin de la vie solitaire que je m'étais choisie. C'est pour ça que je me suis mis à écrire des scénarios. Pour être moins seul.

Un jour, une boîte de production m'a approché et pour la première fois,

j'ai accepté de parler des « Petites voleuses ».

J'avais écrit le scénario avec un ami qui était devenu comme un frère. Mon coauteur, mon copilote. J'aime l'expression « meilleur ami », j'aime ce qu'elle emporte d'enfantin et de juste. C'est une idée simple. Le meilleur de mes amis. Je l'ai rencontré à dix-huit ans. Je me suis accroché à lui. Il m'a sauvé la vie, de toutes les manières possibles. C'est ensemble que nous avons commencé à écrire l'histoire de cinq jeunes Roumaines, amenées de force à Paris et contraintes à voler. Nous voulions raconter leur vie de septembre à septembre, le temps d'une année scolaire. Ces filles qui quittent des villes-taudis, des villes-cendres. Là où elles naissent, là où elles retourneront. Comme leurs mères et leurs sœurs, elles passeront leur adolescence à voler dans le métro, à partager leur chambre avec d'autres filles, enfermées tous les soirs, libérées tous les matins.

J'ai cru à cette aventure parce que, pour la première fois, j'avais le sentiment de raconter quelque chose d'important. Et puis tout est allé de travers. Personne n'a voulu de ce film violent en langue roumaine. Il a fallu deux ans avant que je n'y croie plus. J'étais triste. Pour le film, pour moi, pour mon meilleur ami que j'avais entraîné dans ce projet, pour toutes les filles et les types qu'on avait rencontrés. Surtout, j'avais honte vis-à-vis de ma famille. Ne pas réussir à monter un film, c'est grave, là d'où je viens… Je me souviens, quelque temps après le début des mauvaises nouvelles, quand ça sentait déjà le roussi, j'avais finalement osé donner le script à mon frère. J'étais intimidé par son regard, sa carrière de réalisateur, ses avis toujours honnêtes.

Il m'avait rappelé une semaine plus tard. J'étais en vacances en Corse avec toi, Mona. Il m'avait dit qu'il n'aimait pas le scénario. Je me souviens du golfe d'Ajaccio, scintillant devant moi et de cette douleur immense que j'avais soudain ressentie au creux de l'estomac.

« Tu passes à côté du sujet. Et il est bien le sujet ! »

Nous étions descendus boire une bouteille de rosé. Tu avais peur de ma réaction, alors je la jouais cool. Je la jouais « ma famille est dans le cinéma, j'ai tellement l'habitude ». Une fois la bouteille vidée, tu avais vu que je pleurais derrière mes lunettes noires. Je sentais le piège se refermer sur moi. Ce film, cette idée… Je savais que ça ne marcherait pas. Je le savais clairement, sans avoir de réelle explication. Mais j'avais décidé d'en vouloir à mon frère. Après tout, c'était un bon scénario. Riche, efficace…

Mais ses mots résonnaient dans ma tête tandis que j'avançais le long de la toute petite plage au pied de l'hôtel. « À côté de mon sujet. »

J'étais ivre en rentrant dans la chambre. Moment légèrement pathétique et quotidien. J'insultais tout le monde. Mon frère était un nul et moi, j'étais un génie. Il le savait. Il était jaloux. Ils étaient tous jaloux ! Ils verraient tous ! Évidemment, tu étais d'accord avec moi. Sur toute la ligne. Le lendemain à l'aéroport, l'avion pour Paris avait deux heures de retard et moi, j'avais la diarrhée. J'appelais ma mère toutes les dix minutes. Elle essayait de me rassurer. Elle me disait qu'elle croyait au film, qu'elle croyait en moi. J'avais décidé de croire en elle. J'avais avalé un Imodium et j'avais « oublié » de rappeler mon frère pendant trois mois.

Le film ne s'est pas fait.

Les producteurs n'ont pas trouvé de distributeur. C'est comme ça qu'on appelle les gens qui sortent les films au cinéma : des distributeurs, le même mot que pour les machines qui font tomber les Kinder Bueno et les Bounty quand vous mettez une pièce à l'intérieur. Eh bien, les « Petites voleuses » n'est jamais tombé dans le bac au bas de la machine.

Certains films n'existent jamais.

J'aurais préféré que ce soit ceux de mes parents, ceux de mon enfance, ceux qui m'ont tellement pris, qui ne se fassent pas. Mais la vie est drôle et méchante.

Léo porte un peignoir jaune que ma mère a volé dans un hôtel, il y a longtemps. Je suis allongé sur le lit. Il se tient debout devant moi. Je crois qu'il me sourit, mais je n'en suis pas sûr. Il ouvre la fenêtre. Je sens l'air froid s'engouffrer d'un coup. Sans le regarder, je dis :

« J'aimerais que tu restes. »

Le temps n'existe plus. Les aiguilles des horloges ont cessé de tourner, immobilisées par mes paroles. Assis sur le lit, Léo aura toujours vingt ans.

« Je crois que je ne peux pas être sans toi. » Je baisse les yeux. « Je n'en suis plus capable. » Il me regarde comme s'il essayait désespérément de se souvenir de quelque chose, et puis au bout d'un moment, il s'approche de moi. Il attrape mon menton d'un geste autoritaire. Quand il m'embrasse, la lumière s'insinue, et les ombres dessinent des formes sombres mais éclatantes, comme l'ébène. Quand je passe ma langue sur ses lèvres, je sens une menace douloureuse. La force de ce garçon parle de tristesse, de chagrin et de résignation. Je sais que nos solitudes ne se ressemblent pas.

Sa main trace une courbe depuis mes épaules jusqu'au bas de mes reins. Il parle doucement, comme s'il allait me révéler un secret.

« Je ne vais aller nulle part. »

Léo me demande ce que je prends comme médicaments avant de dormir.

Je ne savais pas qu'il avait remarqué. J'ai pourtant essayé d'être discret. Ça fait un mois que je dors avec lui. Chaque nuit, je vais chercher ma trousse Prada dans mon sac à dos Gucci, à l'intérieur de laquelle se trouve un pilulier en argent (tous ces remparts luxueux que j'ai construits entre la douleur et moi). J'attrape un Valium et un Stilnox. Je laisse le Valium fondre sous ma langue et j'avale le Stilnox sans eau.

Il ne connaît pas ça, Léo. Il a sûrement fait des insomnies, comme tout le monde. Seulement lui, il attend que le sommeil vienne ou pas. Il n'a pas besoin d'un bouton on/off. Il ne paye pas deux cents euros par semaine pour avoir des cachets.

« Tu prends ça pour quoi ?

— Pour dormir. »

Ça le fait rire.

« Je vais t'épuiser. T'auras plus besoin. »

Je voudrais tellement que ce soit vrai. Épuisé, protégé, endormi. Comme je voudrais qu'il en soit capable. Me réparer. Comme les motos qu'il revend aux gamins riches de Rouen. Je voudrais qu'il change mon moteur, mes jantes. Qu'il me débarrasse de mon angoisse comme on débride un moteur… Mais je viens d'un endroit où les blessures sont des médailles qui brillent plus fort que le reste, un monde où la douleur est toujours tapie dans l'ombre des trousses trop chères et des petites boîtes précieuses.

Je me souviens du jour où ma psy me l'a dit.

En fait, elle ne l'a pas dit parce que, concrètement, c'est moi qui ai prononcé la phrase. Elle a juste acquiescé. Elle a dit que c'était bien que « je dise les mots » et j'ai pensé qu'il n'y avait pas de mots meilleurs à dire que d'autres, que « dire les mots » ne servait à rien. « Dire les mots » ne rendait rien plus lourd ou plus léger. « Ça ne va pas très bien », était « c'est difficile », était « je pleure sous la douche », était « je fais une dépression ».

Tout ça voulait dire la même chose. Tout ça ne changeait jamais de forme ou de poids en sortant de ma bouche. Mais ce jour-là, ma psy semblait heureuse. De moi, ou d'elle, ou du temps déjà écoulé, ou bien des mille autres choses qui pouvaient la rendre heureuse et dont j'ignorais tout. J'avais souri poliment, par habitude. C'est à ce moment-là qu'elle m'avait expliqué.

« Monsieur Sperling, nous devrions envisager un traitement de fond.

— C'est-à-dire ?

— Il faudrait commencer à prendre des médicaments.

— Je prends déjà des médicaments.

— Justement. Il faudrait tout arrêter. Les benzodiazépines, les somnifères… L'herbe aussi. Et puis l'alcool. Il faudrait que vous ne preniez plus qu'une seule substance. Vous êtes… »

Elle avait cherché ses mots. J'avais regardé la bouteille de Tropicana remplie d'eau posée à ses pieds. Toujours la même vieille bouteille en verre. Chaque semaine. Deux fois par semaine. Et puis, elle avait repris :

« Il faut vous rééquilibrer chimiquement. Ce n'est pas normal, ces hauts et ces bas. Il faut que vous compreniez que tous ces outils (elle mettait toujours une certaine intonation quand elle disait le mot « outils »), ne fonctionnent plus pour vous. On appelle ça de l'automédication. C'est ce que vous faites depuis dix ans. Et ça ne marche pas… »

Dix ans. Mon premier livre. Un gamin. Quelle joie, quel tourbillon. Vingt ans.

« Avec tout ce qui vous arrive en ce moment, il faudrait que vous puissiez compter sur "une sorte de coussin". C'est ce que font les médicaments. Ils mettent un coussin entre vous et ce qui vous fait du mal.

— Je n'ai pas envie de prendre un nouveau truc.

— Une nouvelle addiction ?

— Oui.

— Il faut nommer les choses.

— Oui.

— Il s'agit d'une sorte de coussin. Rien de plus. Pensez-y. »

Elle m'avait tendu une ordonnance. J'avais posé cent euros sur la table. On avait appris à ne pas se regarder, à ce moment-là.

Léo fume, nerveux, concentré.

Comme le soir où je l'ai vu à sa fenêtre. Sa nervosité n'a rien à voir avec la mienne. Pas de mains qui tremblent, pas d'eczéma entre les doigts. Il se lève vite, il s'habille, se déshabille. Parfois, j'ai l'impression qu'il rebondit partout, qu'il tourne sur lui-même. Il sait donner un sens à ses journées. Il ne peut pas s'empêcher de taper des rythmes sur les tables.

Allongé sur le lit, il joue à la PlayStation. Je lui demande s'il est né ici.

« Non.

— Où, alors ?

— Dans le Nord, à côté de Dunkerque.

— Ça s'appelle comment ?

— Pourquoi tu veux savoir ?

— C'est quoi ton signe astrologique ?

— Poisson.

— Et ton ascendant ?

— Je ne sais pas…

— Tu sais à quelle heure tu es né ?

— C'est important, l'heure à laquelle on naît ?

— Oui. »

Je cherche sur mon ordinateur. Il est Poisson ascendant Capricorne.

« C'est quoi Capricorne ?

— Ce sont des gens travailleurs, sensibles, solitaires aussi… »

Il éclate de rire.

« Je veux dire, c'est quoi comme animal ?

— Un bouc avec une queue de poisson. »

Il rigole encore plus en se rallongeant. Je pose ma tête sur son ventre.

« T'es arrivé ici à quel âge ?

— À dix ans.

— C'est bizarre qu'on ne se soit jamais croisés.

— Je t'avais croisé, moi… »

Plus tard, il regarde des vidéos de moi sur YouTube.

Ça le fait beaucoup rire de nouveau.

« Je ne savais pas que t'étais connu.

— Je ne suis pas connu.

— Tu as un Wikipédia ! »

Cette fois, c'est moi qui rigole.

Après le dîner, il ouvre mon ordinateur. Aussitôt, une vidéo démarre. Je vois mon visage en plein écran. La souris est bloquée. Je suis obligé de m'écouter parler. J'ai mal.

Je suis l'ombre de quelqu'un. Une ombre bien nette sur le trottoir. Une ombre, définie par ce qui l'entoure. Plus de lumière, plus de contours. Je n'ai plus rien à voir avec le jeune homme qui parle sur l'écran et chaque mot qu'il prononce m'écorche. Parce que c'est la voix d'un mort. C'est une étoile dont les lumières me parviennent des années après son extinction. Soudain, je souffre de ce décalage horaire. Léo ferme l'ordinateur, s'allonge à côté de moi. Il ne comprend pas. Il sait qu'il ne doit pas chercher à comprendre. Quelques minutes plus tard, je suis plus calme.

Mes doigts glissent sur son torse. Il attend que mon mouvement ait un sens. Il n'en a pas. Alors, je m'arrête. Je vais chercher un pull dans le placard. Je sais qu'il me regarde. Il ne dit rien. J'ai toujours froid dans cette chambre. Par la fenêtre, je vois le mur de sa maison.

Pourquoi je me fais ça ?

Et puis j'entends sa voix derrière moi.

« Tu as écrit quel genre de livres ?

— Des romans. »

Je me vois dans les battants du miroir en triptyque accroché à l'autre bout de la pièce.

« Je pourrai en lire un ? »

« Il t’arnaque. »

Léo me dit ça entre deux séries de pompes. Il est sur le sol de la chambre.

« Combien tu m’as dit déjà ? »

Je suis assis à mon bureau. Je fais semblant de lire un livre.

« Je ne sais pas. Je lui donne ce qu’il me demande. Mais la dernière fois, ça m’a semblé beaucoup.

— C’est quoi beaucoup ?

— Je ne sais pas. Trop. »

Il se lève et se dirige vers la salle de bains, s’asperge le visage d’eau.

« Tondre la pelouse et couper trois branches… Je pourrais le faire moi, dit-il en s’asseyant sur le lit.

— Il s’occupe de la piscine aussi, j’objecte, sans conviction.

— Quoi, il jette deux galets de chlore ?

— Il la ferme pour l’hiver, il la prépare pour l’été. »

Il rigole en répétant « Il la prépare pour l’été… »

Dans l’après-midi, nous décidons d’aller au cinéma. Léo est fâché parce qu’il voulait passer voir une moto au Havre. Au milieu du film, il sort pour téléphoner et ne revient pas. Je trouve un Xanax au fond de la poche de mon manteau. Je finis par m’endormir. La salle est vide quand je suis réveillé par la voix de Léo qui m’appelle. Je regarde ses cheveux qu’éclaire la lumière verte du panneau EXIT.

Léo ne m’a pas laissé le choix. Il veut voir la moto au Havre chez Samy, l’ami d’un ami.

« On ne reste pas longtemps. Comme ça, je peux te présenter…

— À qui ?

— À des copains… »

Il marque un temps.

« C’est fou quand même à quel point… », il cherche la fin de sa phrase. « C’est fou à quel point tu as peur des gens. »

« Pourquoi tu ne dis pas la vérité ?

— Parce que ça ne m'intéresse plus tellement. »

Tu avais craqué quatre allumettes avant de réussir à allumer ta cigarette, Mona. C'était un jour d'automne, avant que ton père meure, avant la fausse couche. On vivait rue du Commandant-René-Mouchotte depuis deux ans. Dans le reflet de la vitre, je pouvais voir ta poitrine se soulever quand tu tirais sur la cigarette. Tu avais déjà perdu beaucoup de poids. Tu ne mangeais plus que des bonbons. Je me souviens de ton petit corps, endormi entre les draps couverts de Skittles et de Dragibus. Les bons jours, je voyais des hamburgers au bout de tes bras blancs, ton vernis écaillé s'enfonçant dans le pain brioché. Je me rappelle des bouteilles de champagne cachées derrière le rideau, d'un sommeil malsain, plein de rêves que même les médicaments ne chassaient pas. Tu n'as pas maigri, Mona, tu t'es effacée, doucement, sans que personne ne le remarque. À cette époque, j'entendais plusieurs fois par jour la clef tourner dans la serrure de la salle de bains, et tout de suite après, le frottement de la balance tirée sur le parquet à côté de la baignoire. Je me rappelle ne pas avoir associé tout de suite le bruit de clef à celui de la balance. Le soir où j'ai compris, le soir où la connexion s'est faite – ma copine s'enferme pour se peser une dizaine de fois par jour – je me suis mis à pleurer.

Le lendemain, j'ai fait poser de la moquette dans la salle de bains.

Quand nous arrivons au Havre, je perçois une légère nervosité chez Léo. Il marche devant moi, alors je respire la fumée de sa cigarette. Il jette son mégot par terre que j'écrase du bout du pied. Il finit par lâcher :

« Je ne leur ai pas dit… Je ne leur ai pas parlé de toi. »

Je sens qu'il essaie de mettre le moins d'intonation possible, le moins d'indices, dans cette phrase.

« C'est juste qu'ils ne sont pas… »

Je le coupe.

« Moi non plus, je n'ai parlé de toi à personne. »

Je ne suis jamais venu au Havre. J'imaginais des tours, Le Corbusier, Perret, des carrés et du blanc partout. Au lieu de ça, je découvre des petites maisons attenantes à de petits jardins attenants à de petits garages. Dans la lumière rose de mai, je découvre un coin qui ressemble à la banlieue de Los Angeles.

« Tu peux leur dire si tu veux, dit-il en shootant dans un caillou.
— Je ne vais rien leur dire à tes copains. »
Il a envoyé le caillou trop loin. Il n'essaie plus de shooter dedans.
« Je parlais de tes amis à toi. »

Samy ouvre le battant du garage. Il tape dans la main de Léo et serre la mienne. Il y a deux autres mecs avec lui. Ils ressemblent à Léo. Je pense aux heures de route et de sport. Aux heures d'ennui qui leur ont donné ces regards fuyants et ces corps superbes. Le garage est aménagé en salon. Il y a deux fauteuils, une table sur laquelle s'alignent des bouteilles. Dans un coin, je remarque une dizaine de ballons dégonflés accrochés à une guirlande qui gît sur le sol. J'imagine une fête d'anniversaire, certainement organisée pour un enfant et je suis pris par une émotion que je préfère chasser.

Mes yeux se déplacent vers les deux scooters et les trois moteurs en réparation au fond du garage. Je ne réalise pas tout de suite que le silence s'est installé.

« Il s'appelle Sacha. C'est un pote. » Les autres me matent sans rien dire. Léo précise comme pour justifier le malaise. « Il vient de Paris. »

Je n'ai pas réussi à montrer un intérêt suffisant pour la nouvelle trouvaille de Samy, une Yamaha rarissime, je n'avais pas la patience, pas la bonne attitude, je ne savais jamais où regarder quand ils disaient des mots comme « injection », « cylindre », ou « vilebrequin », alors, sans bruit, j'ai reculé, j'ai attrapé une bière et je suis allé m'installer dans un fauteuil.

Léo a l'air si concentré quand il parle de moteurs. Il y a quelque chose d'élémentaire, dans la mécanique, de très rudimentaire et de très compliqué à la fois. La *bougie* s'allume et alors il y a *l'étincelle*, et alors *les roues tournent*, et alors il est *heureux*. Si la bougie ne s'allume pas, c'est une autre histoire. Ça lui plaît de savoir qu'il n'y a que deux options, la marche et l'arrêt. Il n'aime pas tellement faire des choix, Léo.

Soudain, le souvenir d'une après-midi avec lui me traverse l'esprit.

Odeur d'huile. De moteur et de friture. Ce jour-là, nous étions au lit. Tout d'un coup, on avait entendu des bruits au rez-de-chaussée. C'était la femme de ménage. Léo avait eu tellement peur qu'on nous surprenne qu'il avait

posé sa main contre ma bouche. Il avait appuyé fort et longtemps. Ses yeux passaient de la porte à sa main posée sur mes lèvres.

Cette angoisse dans son regard, parfois.

Il n'avait pas arrêté de me baiser. Je voyais la peur se mêler à l'excitation. Au fond, n'avait-il pas envie qu'on nous entende ?

« Tu ne veux pas venir voir, Sacha ? »

Il a remarqué que je m'étais éloigné.

« Non je dois écrire un mail important. »

Cette fois, c'est un des copains de Samy qui me répond :

« Pour ton travail ?

— Un truc comme ça. »

Chaque matin, je m'extirpe d'un sommeil sans rêves, et, pendant une minute, quand le temps n'est encore qu'un océan de possibles, j'ai la certitude que je ne pourrai pas parer au désastre, que la journée apportera son lot de malheurs et de renoncements, mais qu'il faudra la vivre malgré tout.

Léo dort à côté de moi, le bras au-dessus de la tête. Léo qui sent la châtaigne et qui sait réparer les interrupteurs avec de l'aluminium, couper du bois, attraper les souris. Léo qui ne me parle pas de ce qu'il ressent, qui croit que son désir est la réponse à toutes mes questions. Léo qui n'aime pas vraiment les garçons, mais qui aime encore moins les filles. Léo qui peut s'endormir, à demi écrasé sous moi. Quand il ronfle, je ne sais plus quoi faire. La solitude, l'écriture, les heures qui s'allongent.

Ce matin, Léo est là. Il est beau. Son visage se découpe sur le blanc de la taie d'oreiller. Son torse dépasse de la couette qui lui couvre simplement le haut des jambes. Il a bronzé ces derniers jours. Je regarde son ventre qui semble toujours tendu, les deux chemins qui se dessinent depuis ses hanches jusqu'à ses cuisses.

J'approche ma main, je passe mes doigts sur ses côtes… Je les retire aussitôt, comme si je venais de commettre un geste grave qui laisse dans mon esprit des taches brunes, opaques.

Il ne faut pas le toucher comme ça.

Quand on fait l'amour, Léo s'abandonne complètement.

Moi, je plane, un peu au-dessus de mon corps. Je sais les soupirs qu'il faut. Comme sur la route, comme lorsque j'écris. Je devine des formes. Je sais ses mains immenses, le rythme saccadé de son bassin. Souvent, après, il veut aller conduire. Il conduit depuis qu'il a douze ans.

« Ici, tu ne peux rien faire tant que tu ne conduis pas. Alors, tu apprends vite. »

C'est ce qu'il m'avait dit, le premier soir, dans la voiture.

Soudain, je me souviens de Paris, de la beauté presque douloureuse du ciel

quand on traverse un pont et que le soleil se couche, de mes amis, partout dans cette ville que j'essaie d'oublier. Ils me disent que je leur manque, mais ce n'est pas vrai. Ils m'envoient des messages. Ils demandent de mes nouvelles. Je réponds, parfois. Juste assez pour n'inquiéter personne. J'appelle Mona tous les dix jours. À la seconde où je raccroche, je suis incapable de me souvenir de ce que nous nous sommes dit. Quelquefois, je me demande même si la conversation a eu lieu.

Léo a trouvé un dealer qui me vend de l'herbe correcte. C'est lui qui s'en occupe. Il prend ma carte, il va jusqu'à Caen. Pareil pour mes prescriptions. Il dit qu'il a une copine préparatrice en pharmacie alors il peut m'avoir ce que je veux. Il fait en sorte que je ne manque de rien. Léo sait régler la température du chauffage. Il fait toujours bon à la maison. Parfois, il y a même un feu dans la cheminée.

Je sors peu. Je passe l'aspirateur. J'aime le bruit des miettes quand elles crépitent en remontant dans le tuyau. J'aime regarder la moquette impeccable, lisse. Le soir, c'est Léo qui cuisine. Parfois, je viens l'aider. Je me colle contre son dos. Il attrape une tasse qu'il plonge dans la casserole afin de récupérer l'eau de cuisson. Il s'en servira ensuite quand il incorporera la sauce aux pâtes. Il augmente le feu de la plaque sur laquelle cuisent les tomates. Je n'ai parlé de lui à personne. Je ne l'ai jamais décrit ailleurs que dans ce carnet. Quand on me demande ce que je fais de mes journées, je réponds que j'écris. Je ne réponds jamais que je me colle contre Léo quand il fait cuire des pâtes.

Tu mangeais un esquimau à la fraise, Mona.

II y avait des voitures garées partout autour de toi, en dessous d'arbres jaunis, écrasés de chaleur. Tu avais avalé la fin de l'esquimau et de petites perles rouges étaient venues salir ton débardeur. Tu ne savais pas quoi faire avec le bâtonnet en bois, alors tu t'étais contentée de le laisser tomber sur le sol et de l'écraser en frottant le goudron du bout de ta semelle, comme s'il s'agissait d'une cigarette, comme si c'était plus convenable de jeter un mégot qu'un bâton d'esquimau. À quelques mètres, un type chauve arrosait sa pelouse. Il faisait de grands mouvements avec le tuyau afin que l'eau retombe en fines gouttes sur ses fleurs fatiguées. Il te reluquait avec désir. Une femme promenait un affreux chien minuscule. Elle avait salué d'un mouvement de tête l'homme chauve qui avait semblé gêné, puis elle t'avait lancé un regard mauvais.

J'étais assis dans la voiture. Je voyais tout ça derrière une paire de verres fumés dont tu disais qu'elle me faisait un nez « encore plus long que d'habitude ». Je te voyais à quelques mètres, ton corps, ta drôle de tête, ton short qui remontait trop haut sur tes cuisses, ton débardeur taché de gouttelettes rouges.

Nous avions vingt-trois ans. Tu m'avais accompagné pour une signature dans une librairie de Marseille. C'était notre premier week-end ensemble, loin de Paris. Depuis quelques semaines, on se disait « je t'aime » avant de raccrocher. Dans cette rue en pente, tu ne regardais pas dans ma direction mais tu savais que je ne te lâchais pas des yeux. Je ne te lâchais jamais des yeux. Tu avais voulu te dégourdir les jambes. Nous avions quitté Marseille avant seize heures. Pendant la signature, tu étais restée en retrait, amusée par ces gens qui disaient être émus de me rencontrer. J'avais eu peur qu'il n'y ait personne. J'avais mis une pression folle à mon éditrice ainsi qu'à la librairie qui organisait l'événement. Je voulais te plaire, Mona. J'avais réservé une chambre dans un petit hôtel sur les hauteurs de Nice. C'est là que nous allions quand tu as voulu t'arrêter au milieu d'une zone

pavillonnaire. C'est là que tu as décidé de manger un esquimau. Le ciel était orange. Pas rose, ni rouge, ni bleu. Devant le garage de la maison adjacente à celle du chauve, des jeunes jouaient au basket. Un panier était accroché au mur du garage. La balle rebondissait sur le sol dans un bruit irrégulier et doux. Les trois mecs te jetaient des coups d'œil. Je les voyais détailler ta poitrine, tes jambes. Petite, tu avais fait du patinage artistique. Tu me racontais toujours que tu avais participé à plusieurs concours sans jamais en gagner aucun. On pouvait encore remarquer certaines attitudes quand tu marchais. Sans y penser, parfois, tu balançais tes bras dans les airs et tu les faisais retomber doucement, traçant d'imperceptibles figures. C'est ça que je te voyais faire, au milieu de cette route sur laquelle aucune voiture n'était encore passée. L'hôtel se trouvait à plus d'une heure de route. Quand tu étais remontée dans la voiture, tu avais encore faim. Nous nous étions arrêtés dans un drive-in. Il faisait nuit, mais la température n'avait pas baissé. Le vent entrait par les vitres ouvertes. Tu avais toujours des taches rouges sur ton débardeur. Certaines s'étaient insinuées dans ton décolleté. J'avais eu envie de lécher tes seins, ta bouche, tout le reste. Je ne pouvais pas attendre d'arriver à l'hôtel. Sur le parking, nous avions fait l'amour. Le parfum de l'eau de toilette dont tu t'étais aspergée plus tôt dans la journée n'était plus qu'une note de fond. Tu sentais le sexe, la sauce barbecue et la pomme de terre cuite et c'était l'odeur la plus excitante que j'avais jamais respirée. Il faisait une chaleur impossible dans la voiture et nous nous étions allongés sur le capot.

Dehors, le vent était retombé. On pouvait sentir qu'un orage allait éclater, que c'était imminent. Dans le calme illusoire qui précède la tempête, tout semblait à sa place : le néon du fast-food pareil à une tache de lumière, le bruit de l'autoroute, la lune comme une horloge sans aiguilles. Des vagues de chaleur remontaient le long du parking et se brisaient contre les rares voitures, sur le métal chauffé par une journée entière passée au soleil, sur les secrets enfermés dans les coffres.

J’ai poussé un cri. Léo a bondi du lit, entièrement nu.

J’ai d’abord cru que j’avais marché sur un clou. J’ai imaginé avec horreur la pointe en métal enfoncée dans mon pied. Mais ce n’était pas un clou, et quand j’ai allumé la lampe, j’ai vu le frelon qui remuait sur le sol. Ses petites ailes vibraient encore frénétiquement. J’ai pincé ma peau à l’endroit de la piqûre.

« J’ai marché sur un truc, je crie, le truc, là ! »

Léo ramasse le frelon et le jette par la fenêtre. Je me tords de douleur.

« Ça va passer.

— Non !

— Tu veux de la glace ?

— Non !

— Il faudrait mettre la cendre d’une clope.

— Appelle les pompiers !

— Les pompiers ? »

Je parviens à attraper mon téléphone en sautant à cloche-pied. J’appelle ma mère. Elle est toujours en Belgique. C’est elle qui finit par appeler les pompiers. J’ai mis le haut-parleur, ma mère aussi. Léo regarde la scène, ahuri.

« Non, monsieur, moi je suis à Namur, mais lui, il est en Normandie.

— Il a quel âge ?

— Trente ans… Mais il a mal !

— Oui j’ai mal ! je pleure dans le combiné, espérant que le pompier m’entende de l’autre côté du haut-parleur.

— Madame, on ne se déplace pas pour une piqûre de guêpe.

— C’est un frelon ! je crie.

— Il dit que c’est un frelon !

— Il n’y a plus de frelons à cette époque de l’année…

— Je vous jure que c’est un frelon !

— Il jure !

— J’ai entendu. S’il veut vraiment se rendre à l’hôpital, il faut qu’il y aille par ses propres moyens. »

Léo conduit à 150 kilomètres-heure, alors il est content de m’accompagner aux urgences. Je tiens une bouteille de vodka que je colle contre mon pied. Quand je tends ma carte d’identité à la secrétaire, je lui demande s’il y a du monde. Elle ne lève pas les yeux vers moi. Elle note mon histoire mais ne semble pas en croire un mot. Un petit Parisien qui débarque au CHU de Lisieux, *un étranger*, au milieu de la nuit, avec un drôle de pull et les cheveux décolorés. Je lui donne une adresse à Paris mais j’affirme m’être blessé à Druval. Je lui raconte que je suis de passage dans la région. Je ne sais pas pourquoi, mon histoire me semble soudain de moins en moins vraisemblable. J’en suis conscient tout en la débitant. Soutenir son regard me devient très difficile.

« On va s’occuper de vous. »

Il y a trois jeunes types dans la salle. Ils nous dévisagent. L’un d’eux tient une compresse imbibée de sang autour de son avant-bras. Moi, je pleurniche toujours en me tenant le pied.

« Léo, est-ce que tu peux aller me chercher de l’eau ? »

Je sens qu’il a honte. Il se lève, va chercher un gobelet qu’il remplit d’eau. Il fait beaucoup d’efforts pour ne pas regarder les mecs en face. Il revient s’asseoir en me tendant le gobelet. Je lui propose de m’attendre dehors. Sans un mot, il quitte la salle.

Personne ne dit rien pendant un long moment. Je considère la pile de vieux magazines sur la table basse qui est l’image même du désespoir. Et puis soudain, l’un des mecs s’adresse à ses copains en chuchotant à peine :

« Ils sont ensemble les deux, là. C’est sûr, il lui a coincé une bouteille de Perrier dans le cul. »

Et les autres, y compris le type qui saigne, éclatent de rire.

Ils rient vraiment. Je vois des larmes couler au coin de leurs yeux. Ils ne peuvent plus s’arrêter. C’est un rire simple, pas vraiment moqueur. Un vrai fou rire dans la salle d’attente du CHU de Lisieux, à cinq heures du matin et pour une raison qui m’échappe, je me mets à rire moi aussi, sans ironie, sans provocation. Je ris du même rire qu’eux. Nous finissons par rire ensemble et dans un dernier éclat, je dis :

« Je me suis fait piquer par un frelon. »

Le médecin n’est pas très sympathique au début et puis, quand il lit mon nom, il devient soudain très chaleureux. Il me dit que ses parents sont nés à Oran et que mon père est leur idole. Il me dit que l’histoire de mon père, c’est son histoire. Que j’ai de la chance de connaître un homme comme ça. Le mot *connaître* clignote sur mon écran mental. Il me récite des répliques du *Grand Pardon* alors qu’il fait semblant d’ausculter mon pied. Il finit par me prescrire du Tramadol et puis du Valium et du Stilnox, parce que je lui en demande et qu’il ne peut plus rien me refuser. Il écrit l’adresse de sa mère sur un papier.

« Si jamais vous pouviez demander à votre père d’envoyer un petit mot, ça lui ferait tellement plaisir. »

Je le quitte avec un grand sourire. Je jette le papier dans la poubelle devant la pharmacie de garde.

N’essaie pas de fuir ta douleur.

Elle est partout. Dans la terre sous tes pieds, dans le ciel au-dessus. Où que tu ailles, tu l’emportes avec toi. Où que tu ailles, tu marches dans les rues de ta ville, tu touches les mêmes cicatrices, au coin des mêmes boulevards. Tu en connais chaque détour, chaque forme. Et pourtant, tu continues à avancer.

Était-ce ce que nous avions essayé de faire, lors de tous ces voyages, Mona ? Pensions-nous pouvoir nous éloigner de la douleur ? Ou bien, faisions-nous semblant ?

« *Tout ce que je veux, c’est être défoncée sur la plage.* »

Alors, je t’avais emmenée sur une île dont j’ai oublié le nom. Nous avions acheté des serviettes aux couleurs criardes. Je te regardais me regarder. Je pouvais lire dans tes yeux :

« Être ici, c’est dur. Être avec toi, c’est encore plus dur. »

Ta mère t’appelait tous les jours pour te dire que ton père vomissait en s’étouffant, qu’il tombait du lit et qu’elle n’était pas assez forte pour le relever. Et moi, je t’avais emmenée à l’autre bout du monde. Je me souviens qu’un jour, tu t’étais mise à danser devant la mer. Tu avais enfilé ma chemise, elle était beaucoup trop grande pour toi. Tu dansais et il n’y avait pas de musique. Combien de cachets, combien de bières, Mona ?

« Tout ce que je veux, c’est être défoncée sur la plage. »

Tu avais les cheveux roses, ou bleus, ou blonds. Quelle que soit leur couleur, ils étaient abîmés. Ce jour-là, tu fumais des cigarettes que tu laissais se consumer sur le sable mouillé. Il y avait un tas de mégots à côté de toi.

Nous avions regardé le soleil et nous étions restés allongés longtemps après qu'il ait disparu. Il faisait nuit sur la plage. Tu parlais d'une voix tellement basse, presque éteinte et j'avais du mal à entendre autre chose que le bruit des vagues toutes proches.

« Je ne vais pas tenir si tout ça est… »

Tu avais mis du temps à finir ta phrase, et puis dans un souffle, tu avais dit :

« Je ne vais pas tenir si tout ça est la réalité. »

Je voyais ta main tâtonner à côté de ta serviette. Je savais que tu cherchais ton paquet de cigarettes mais le vent l'avait emporté trop loin de toi.

« Tu veux qu'on rentre, Mona ?

— Où ça ?

— À l'hôtel, à Paris… où tu veux.

— Ça m'est égal. »

J'aurais voulu te prendre dans mes bras. J'aurais voulu te demander pourquoi tu avais à ce point envie de continuer seule. J'aurais voulu te dire que sans toi, j'avais déjà essayé, et que c'était affreux. Que c'était comme une salle de cinéma qui resterait allumée pendant le film.

Tu avais continué à chercher dans le sable autour de toi et je ne t'avais rien dit. J'avais vu le paquet de Lucky Strike voler jusqu'à la mer et quand je m'étais levé, il faisait froid sur la plage et tu ne cherchais plus rien.

L'église Saint-Désir de Lisieux se dresse comme une aberration, une vision de cauchemar. Elle devait être jolie, cette église, avant les bombardements. Elle devait être normale, provinciale et grandiose. Lisieux a été presque entièrement rasée pendant la Seconde Guerre mondiale. Il a fallu reconstruire vite autour de ce qu'il restait ; quelques maisons à colombages dont les charpentes se dressent encore bravement, comme il se doit dans les villes normandes. Des bâtiments modernes et carrés ont été érigés autour de ces maisons, pareils à des dents trop blanches au milieu d'une mâchoire gâtée. On éprouve un sentiment d'urgence quand on

traverse la ville, comme si les architectes avaient paniqué au moment de poser sur plan le dessin des maisons, comme s'ils n'avaient su donner un sens au tas de débris et de malheurs avec lesquels ils devaient composer. Il était certainement plus simple d'aligner les maisons que de trouver un sens à cette ville blessée. C'est pourquoi Lisieux donne une impression de faux, de souvenirs mal oubliés. L'église de Saint-Désir se compose d'une coque en béton armé, ornée de deux immenses verrières. La couleur du clocher est impossible à décrire, comme les robes de Peau d'âne ; couleur de lune, couleur du temps… Le clocher de l'église de Saint-Désir est couleur tristesse. De loin, il fait penser à une lame plantée dans un corps.

Je suis complètement défoncé au Tramadol, dans la voiture, sur le parking d'un restaurant encore fermé. Léo m'engueule parce qu'il ne fallait pas prendre autant de cachets et moi, ça me fait rire.

« J'ai plus mal au pied ! Il est parti le frelon ! »

Il y a un bar ouvert toute la nuit à Lisieux. Léo vient souvent.

« Pourquoi t'as eu honte tout à l'heure ?

— T'étais bizarre.

— J'avais mal.

— T'étais habillé n'importe comment. »

Il marque un temps.

« T'es toujours habillé n'importe comment. »

Léo boit un whisky. Ça le détend. On va fumer un joint dehors. Je pose deux cachets de Tramadol sur ma langue. Je l'embrasse.

« Comme ça, c'est pas moi qui les prends. »

Il accepte mon baiser.

Quand nous quittons le bar, il est défoncé lui aussi.

Le soleil se lève derrière les nuages, projetant une lumière grise sur l'église, sur le parvis, sur les marches qui semblent ne jamais s'arrêter, sur le visage de Léo dont les yeux se perdent vers le ciel à cause des opiacés.

Je veux allumer un cierge. Je ne trouve pas de pièce dans ma poche. Léo s'est assis sous la nef et je n'ai pas le courage d'aller lui demander de l'argent, alors j'attrape un cierge et je ne sais pas où le planter. Je suis ivre et défoncé et je voudrais que le moment où j'allumerai ce cierge ait un sens, que ce soit un moment important et comme je ne sais pas exactement ce que je fais, je décide de voir ça comme *une grande bougie d'anniversaire*.

Il y a des phrases écrites au- dessus de chaque autel. Je les lis et aucune ne me plaît. Ni « Heureux les pauvres en esprit » ni « Heureux les artisans de paix ». Je finis par opter pour « Heureux les affligés », de Marie Madeleine. Son visage est doux. Ses cheveux sont longs comme des tentacules. Je murmure : « Je voudrais être heureux et rendre heureux les autres et je suis désolé de penser ça dans cet ordre. »

J'allume le cierge avec le Zippo que je trouve dans la veste de Léo. Je ne savais même pas que je la portais. J'attrape un nouveau cierge, celui de quelqu'un d'autre qui s'est éteint à côté, une prière qui n'a pas su consumer la mèche jusqu'au bout. Je le rallume.

Je dis tout bas : « Je veux un enfant avec Mona. »

Et je plante le cierge avec violence sur un pic en métal.

Quand je rejoins Léo, il divague en regardant les vitraux. Il veut reprendre un cachet.

« Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi, Sacha. »

Il dit qu'il veut qu'on parte, qu'on s'en aille tous les deux.

« Je suis déjà parti.

— Je veux dire ailleurs, loin.

— Je suis déjà loin.

— T'es à deux heures de Paris.

— C'est ce que je dis… »

Défoncé, il regarde le prix des billets d'avion sur son téléphone. Lisbonne, Tokyo… Il me dit qu'il y a des affaires. Je contemple son profil dans la froide lumière du matin.

« Les endroits où tu es allé avec elle, on pourrait y aller ensemble. »

Elle.

Mona.

Il ne parle jamais d'*elle* et moi non plus.

Je l'embrasse, je l'entraîne vers le bois à côté du parking. Les cloches de l'église résonnent. Le bruit est assourdissant. La vibration couvre tous les autres sons, tous nos soupirs et tous nos cris alors que nous baisons contre un arbre.

Quand nous remontons dans la voiture je dis à Léo que je veux aller chez Intermarché.

Dans les allées du magasin, je me traîne. Je n'arrête pas d'oublier la raison

de ma douleur au pied. Je crois que Léo m'attend dans la voiture, mais je n'en suis pas sûr. J'arrive au rayon des jouets : « Adorable Priscilla », « Mon bébé fait pipi », « Mon bébé est malade ». J'en attrape plusieurs, les pose dans le Caddie. Une douleur me traverse les oreilles. Une vibration, pareille à celle ressentie près de la cathédrale, comme une cloche qui éclate dans mon tympan. Tous ces bébés souriants dans des boîtes en plastique. Du coin de l'œil, je remarque un vigile qui m'observe.

« Il ne faut pas faire trop de désordre, monsieur. »

Il me dévisage. Je porte une chaussette à un pied et une Nike à l'autre. J'ai gardé mon pyjama. Il y a de la morve sur mon sweatshirt. Mes cheveux sales collent à mon front. Le type est rejoint par un autre vigile.

« Vous cherchez un produit en particulier ? »

Je ne réponds rien. Mes yeux retournent se poser sur les poupons.

Bébé mort dans la cuvette.

« Vous ne pouvez pas traîner dans le supermarché toute la journée sans faire d'achat. »

Je n'arrive pas à quitter tous ces petits visages en plastique, toutes ces minuscules bouches parfaitement ourlées.

Je me souviens d'un après-midi chez Fred Segal à Los Angeles, avec Mona. Elle n'avait rien mangé depuis des jours. Nous étions tellement pleins de coke que son nez s'était mis à pisser le sang au milieu de la boutique sur Melrose. Elle était partie en courant sur le parking et j'avais dû régler un pull et une chemise ensanglantés. Nous essayions encore d'avoir un enfant à ce moment-là.

« Il pue l'alcool… »

C'est ce que le premier vigile dit au deuxième.

« Je voudrais acheter des poupées. »

Je dis ça une première fois. Ils ne me répondent pas.

« Je vais toutes les prendre. »

Je commence à attraper les boîtes roses, une à une. Je les fais tomber dans le caddie, une vingtaine.

« Je ne vais pas les offrir. Je vais les garder pour moi. »

Je dis ça d'une voix calme alors que j'empile les boîtes les unes au-dessus des autres.

Ils voudraient intervenir, avoir une raison de le faire, mais ils n'en ont pas. Alors ils me laissent tituber jusqu'à la caissière qui n'ose pas croiser mon

regard injecté de sang. Je paie. Quand je retourne dans la voiture, Léo s’est endormi.

À Stockholm, au mois d'août, il faisait beau.

Nous avions réservé cinq nuits dans un hôtel. Nous sommes restés trois semaines. Pendant ce voyage, nous n'étions jamais fâchés. Nous marchions dans les rues, étonnés de comprendre si vite cette ville qui nous était jusqu'alors inconnue. À Stockholm, tu disais des phrases comme : « Ça doit être bien de vivre ici », et ton index peint en rose désignait des immeubles charmants aux fenêtres minuscules. J'étais heureux. Il y avait quelque chose que tu trouvais beau. Qui te faisait lever le bras, qui te faisait sourire. Je caressais ta joue. C'était au début de la maladie de ton père. Tu n'avais pas encore sombré dans les médicaments, dans la dépression, dans l'absence totale d'espoir.

À Stockholm, les femmes que nous croisions avaient des enfants. Beaucoup d'enfants. C'est toi qui me l'avais fait remarquer un soir, alors que nous avions quitté l'hôtel pour louer un appartement dans le quartier de Vasastan. Tu avais dit :

« Ça nous irait bien, un enfant. »

J'étais en train de boire une affreuse vodka parfumée à la pomme échouée dans le congélateur du Airbnb. Tu te tenais au-dessus du plan de travail de la cuisine. Armée d'une bouteille de vin, tu tentais d'aplatir une boule de pâte à pizza sous vide. Chaque fois que tu soulevais la bouteille, la pâte restait collée dessus. Tu avais finalement réussi à l'étaler et, avec adresse, tu l'avais placée sur la plaque du four. Tes gestes souples, précis, m'avaient évoqué ceux d'une mère qui prend soin de son enfant.

Le lendemain, tu avais arrêté la pilule.

Tu m'avais traîné dans une station balnéaire à une cinquantaine de kilomètres de Stockholm. Tes cheveux étaient de la même couleur que les champs autour. Nous avions réservé une chambre dans un hôtel. Nous avions aimé Saltsjöbaden, cette ville élégante, entourée de lacs aux eaux claires et de villas en bois blanc. Je ne sais plus pourquoi nous nous étions disputés, pour la première fois depuis le début du voyage, au milieu de la

grande salle de restaurant de l'hôtel. Nous avions hurlé devant des clients et des serveurs gênés. Tu étais finalement retournée dans la chambre en faisant rouler tes hanches devant la salle entière qui feignait de ne pas te voir. J'avais fini mon hareng au fenouil seul, détestant tous les types qui t'avaient regardé passer. Nous avions fait l'amour plusieurs fois ce soir-là. Le lendemain, je m'étais réveillé, persuadé que tu étais enceinte.

À Stockholm, sur la terrasse du musée Fotografiska, tu portais une robe noire très courte, ornée de petits pois blancs. La vue était spectaculaire. On pouvait voir l'eau s'étendre depuis Skeppsholmen jusqu'aux musées plantés partout sur Djurgården. Pour la première fois, j'avais remarqué à quel point tes jambes étaient devenues minces. Tu ressemblais à un dessin de Miyazaki.

Tu as eu tes règles en rentrant à Paris.

À Stockholm, tes mollets étaient trop maigres, mais tu souriais encore de temps en temps…

À Paris, quelques semaines plus tard, tu n'as plus eu tes règles du tout.

Parfois, le matin, je décide de faire un tour.

Cette expression fait rire Léo.

« Tu fais le tour de ton jardin ! »

Il a raison. Mais c'est déjà beaucoup. C'est de l'air dans mes poumons, c'est de la boue sur mes chaussures. C'est la preuve de quelque chose. Il faut que je prenne mon temps si je veux que la promenade dure. Un chemin en briques descend jusqu'à la piscine. C'est le point d'orgue de ma balade. Quand je marche le long du petit chemin, j'aperçois les bouleaux que ma mère a plantés à la mort de son père. Trois arbres, « russes comme lui ! ».

Il y a quelques jours, le jardinier est venu pour installer la bâche d'été. Léo ne l'a pas quitté des yeux. Décidément, ils ne s'aiment pas tous les deux. J'étais assis à quelques mètres. Le jardinier a dit :

« Il faudra bientôt changer la bâche. Elle a des trous. Je l'ai rafistolée mais elle ne tiendra pas longtemps. »

Léo a répondu d'un air mauvais :

« Elle peut tenir encore. »

J'écoutais cet échange comme on surprend une conversation intime à une table voisine au restaurant. Le jardinier avait dit :

« C'est à monsieur Sperling de décider, non ? »

Léo attendait que je tranche, que je le soutienne. J'avais regardé la bâche bleu clair et puis les deux hommes, chacun d'un côté de la piscine. J'avais dit :

« J'aimerais bien une bâche qui se remonte électriquement. »

Ce matin, en marchant en direction de la piscine, je remarque les premières fleurs sur les pommiers. Un instant, j'ai le sentiment que cette journée ne promet rien d'exceptionnel ni de spectaculaire. Simplement une absence relative de chaos. Arrivé en haut du chemin, je prends une grande inspiration. Mes yeux ne descendent pas tout de suite vers la forme affreuse

à l’autre bout de la piscine… Je ne sens pas tout de suite l’odeur de pourriture et d’eau croupie… Et puis soudain, je vois, je sens.

Il y a une forme sous la bâche.

Une forme d’un mètre cinquante environ.

L’image d’un enfant, le teint bleu, les lèvres éclatées par le froid, me traverse l’esprit.

Un enfant mort.

Je pense à Mona. À l’enfant mort de Mona et moi. Au sang. Était-ce le sien ? Celui du bébé ?

Quand Léo me retrouve plus tard, je n’ai pas bougé.

« Qu’est-ce qui se passe ? »

Je ne réponds pas. Léo a remarqué la forme sous la bâche. Il se précipite.

« Putain, ça pue ! »

Je me suis habitué à cette odeur de tampon usagé et de terre. Léo me regarde. Il attend une réaction, il comprend que je n’en aurai pas.

Il est agacé. Dans ses yeux, je peux successivement lire : tu es complètement défoncé / tu m’avais promis que tu ne prendrais rien aujourd’hui / pourquoi suis-je dans cette situation ? Mais il ne dit rien. Il se dirige vers la manivelle qui sert à remonter la bâche. L’eau de la piscine apparaît, mètre après mètre. Le plastique glisse sur la forme qui semble rouler en dessous. Je tourne la tête vers les pommiers.

« Merde ! »

Léo essaie de rapprocher la forme du bord de la piscine à l’aide de la grande épuisette.

« Viens m’aider ! »

Il y avait du sang partout sur le sol. Il y avait Mona qui pleurait et qui demandait pardon.

Quand, plus tard, le jardinier arrive avec son tracteur et sa remorque, je suis toujours assis au même endroit. Il y a beaucoup de feuilles dans l’eau. Elles tournent comme des milliers de papillons noirs. Les deux hommes s’agitent au loin. Ils disent que la bête qui s’est noyée est trop gonflée pour qu’on puisse déterminer si c’est une biche ou un faon.

Le lendemain, Léo m’engueule quand je lui dis que je voudrais l’enterrer.

« On n’enterre pas les animaux.

— On fait comme on peut pour être bien.

— Ça te fait du bien de l’enterrer ? »

Il est allé creuser un trou en me disant que, si j’y tenais vraiment, je n’aurais qu’à traîner moi-même *la bête*.

Je n’ai pas réussi. Elle était trop lourde et l’odeur m’empêchait de penser à une solution pour la déplacer. Je suis finalement allé cueillir des fleurs que j’ai disposées autour du linge dans lequel on l’avait enroulée. Il y avait juste un morceau sombre du museau qui dépassait, dont la peau ressemblait à la laine d’une peluche, abîmée et détrempée. Je suis resté longtemps, agenouillé dans l’herbe humide, pleurant je ne sais vraiment quoi, m’excusant d’un crime que je n’avais pas commis, priant je ne sais qui, sans regarder le ciel.

Dans l’histoire que je me racontais, au cœur de la nuit, il y avait une femme, un homme et un enfant, et aucun d’eux n’avait ni passé ni futur.

Tu étais souriante, Mona, les cheveux noués en une queue-de-cheval haute. Moi aussi, je souriais, parce que tout était vraiment formidable, parce que j’aurais eu tort de ne pas sourire. Il y avait un enfant, quelque part dans une chambre baignée de lumière. L’appartement ne ressemblait à aucun de ceux dans lesquels j’avais vécu, pourtant, chaque soir, je savais où se trouvait le linge, les assiettes et même les produits d’entretien. J’aurais pu décrire avec un raffinement de détails les marques sur le parquet, les rainures sur le plafond, l’odeur de fleurs légèrement fanées. C’était une histoire dans laquelle personne n’était tombé malade, dans laquelle personne n’avait perdu de bébé, personne ne buvait, ne donnait de coups. C’était l’histoire telle qu’elle aurait dû se dérouler. J’allais écrire des livres, des films. Des histoires bouleversantes qui feraient mouche. Dans le rêve, tout était accessible, mieux, tout était facile. Tout était mérité. Dans le rêve, tu attendais un deuxième enfant et tu voulais choisir le bon moment pour me le dire, mais j’avais déjà compris. L’appartement de l’histoire recomposée était assez grand pour accueillir tous les enfants que nous aurions. Nous avions l’âge de notre rencontre. Les placards n’étaient pas remplis de boîtes de médicaments vides. Les toilettes ne sentaient pas le vomi masqué par 36 de Diptyque. Dans le rêve, tu n’avais pas de bleus sur les bras parce que je ne te serrais jamais trop fort, Mona. Dans le rêve, tu ne volais pas dans les magasins, complètement défoncée au Valium. Dans le rêve, nous avions évité tous les accidents, tous les péages. Comme il était

beau, ce rêve, quand je m'endormais dans la chambre poubelle, dans l'appartement malheur.

« Je t'aime, Mona. »

Au cœur de la nuit, il y avait toujours trois personnages. Une femme, un homme et un enfant.

L’été revient, doux et morbide.

Bientôt, il ne restera rien des nuances de vert tendre, de la pelouse moelleuse, des bourgeons. Il n’y aura plus que la lumière dorée et les tomettes froides sous nos pieds. Rien d’autre que le sentiment étrange de ne pas vraiment être là. Ça fait trois mois que Léo vit avec moi. La femme de ménage me lance des regards soupçonneux, maintenant. Parfois, Léo part quelques heures. Je ne sais pas s’il va retrouver des amis, s’il va en cours, s’il retourne dans la maison d’en face.

Il est resté aujourd’hui. Au bord de la piscine, j’écris avec un feutre noir sur des feuilles volantes. À travers mes lunettes, je vois Léo allumer le barbecue. Un instant, il disparaît dans la fumée.

Quand il revient, il me tend un verre de rosé rempli de glaçons. Je touche la cicatrice sur son bras.

« T’étais en train d’écrire ? »

Le vent a éparpillé mes feuilles partout autour de moi. Certaines pages flottent à la surface de la piscine. Il les regarde se déplacer. Il dit :

« Tu ne veux pas essayer de les récupérer ? C’était peut-être bien…

— Je ne pense pas.

— Ça parlait de quoi ?

— De l’été, de toi.

— Qu’est-ce que tu as bien pu écrire sur moi ? »

Je passe ma langue sur sa veine qui grossit quand il est excité. Il me tient pour que je n’avale pas tout de suite. Et puis il vient s’asseoir à côté de moi sur le transat. Le soleil a glissé sous les arbres. Il ne me regarde plus. Il ne me regarde jamais après. Dans ces moments, je sais que s’il pouvait s’en aller, il le ferait, je sens qu’il me déteste un peu. Ça ne dure jamais longtemps. Je dis :

« Il n’est pas trop tard pour… »

J’ai du mal à terminer ma phrase. Il boit une gorgée du verre de rosé qu’il m’a apporté.

« Pour partir si tu veux partir… »

Il se lève, pose le verre vide sur le sol et plonge dans la piscine. Il récupère une à une les pages envolées. Il vient les poser sur la margelle. Il s'est accroupi sur le deck, l'eau coule le long de ses jambes. Il ne relève pas la tête.

Il s'applique, il les aplatit avec les paumes de ses mains.

« Tu n'avais pas besoin de faire ça. »

Le soleil ne brille plus. Ses gestes sont liquides. Tout semble fait de bois humide. Il contemple les pages les unes à côté des autres.

« Je voulais vérifier que tu parlais de moi. »

Plus tard, nous allons faire un tour à moto. Nous nous arrêtons sur une aire d'autoroute.

Maintenant, on entend l'écho des voitures.

Je regarde les réverbères, puis la route, puis Léo.

La nuit est claire et froide. Sur le chemin, il m'a dit qu'on verrait peut-être des étoiles filantes. Nous avons emporté du vin en oubliant l'ouvre-bouteille. Léo est allé casser le goulot sur le goudron. Chaque fois que j'avale une gorgée, je manque de me couper les lèvres.

« Qu'est-ce que tu dis à tes parents quand tu ne rentres pas ?

— Rien.

— Ils pensent que tu es où ?

— Ils s'en foutent. »

Si je pouvais le dessiner ce soir, j'essayerais de saisir son regard fuyant, ses mains trop rouges, cette cicatrice blanche sur laquelle ses poils ne poussent pas.

Un trente-cinq tonnes vient se garer sur le parking. Ses phares projettent une lumière crue. Le camion s'est arrêté. Personne n'en sort.

On n'a plus qu'à attendre. On est simplement là, dans un de ces décors à la Léo. Ces coins qu'il sait choisir, qui ne semblent fixés à rien. Zones de passage. Non-lieux. Autant de théâtres qui paraissent n'avoir aucun lien avec le reste du monde. Ces endroits qui donnent le sentiment qu'il est facile de flotter. Que c'est même le seul choix sensé.

La fenêtre du camion s'est ouverte. Il s'en échappe une fumée argentée qui monte vers le ciel. Le routier est invisible à l'intérieur de sa cabine.

« T'imagines la vie du mec ? Quand il s'arrête, comme ça, au milieu de la

nuit. Tout seul. »

Le camionneur jette un mégot par la fenêtre.

Léo aime la route parce qu'elle existe au-delà d'elle-même dans son esprit. Elle est un état. Elle est la réponse et la question à la fois. Il a passé des week-ends dans des zones industrielles, dans des zones pavillonnaires. Il faisait du skate avant de faire de la moto. Il allait chez des copains. Les copains habitaient toujours trop loin. Dans les rues du Havre, de Caen, de Lisieux. Il me raconte les heures à traîner devant des magasins fermés au milieu de la nuit. Il me raconte le vide, l'attente de l'impossible accident, de la miraculeuse collision. Quand il n'y a plus rien que les sirènes de police et le bruit du vent. Il me parle des usines de carburant, des dimanches en famille. Son enfance dans le Nord. Son adolescence dans le coin. Il me raconte l'ennui. Et puis un jour, il a découvert la moto. Un jour, il y a eu la route. Il me parle de tout ça en articulant à peine. Cette existence, comme les fondations enfouies sous une maison. Je sais qu'il est né à côté de Dunkerque, que sa famille est arrivée en Normandie quand il avait dix ans. Je sais qu'il a deux frères. Et puis…

J'essaie de me souvenir, mais ça ne vient pas.

Parce qu'il ne m'a rien raconté.

Un instant, j'ai peur. Et s'il n'y avait rien de mon destin dans son regard ? S'il n'y avait plus d'anges autour de nous ? Plus rien que le bocage sinistre, plus rien que l'écho des voitures sur l'autoroute.

Il continue d'observer le camion, la bouche entrouverte.

Il est comme la route, entre le point de départ et la destination.

Vitre toujours baissée, le camion redémarre. À nouveau, la lumière aveuglante des phares.

Léo lève le visage vers le ciel, à la recherche des étoiles filantes qu'on ne peut distinguer à cause des nuages.

« Je ne m'engueule jamais avec elle. »

Je disais souvent ça, Mona. Plein d'insolence et de certitudes. Quand nous avions tout. Nous étions deux nageurs synchronisés, timing parfait, rires, exactement au même moment. Nous étions jeunes. Chaque année nous a rendus plus lourds. À la fin, on se traînait. L'un avec l'autre, ou bien l'un à côté de l'autre. Ce n'est pas très différent. Nous n'en finissions plus de nous traîner. Nous glissions sur nos rancœurs, obèses de nos combats. Nous étions dans la même équipe, avant. La fin d'un couple, c'est une armée qui se divise. Et on ne sait plus de quel côté se trouve le traître, ni qui a changé de camp. On croit qu'on regarde tous les deux vers le soleil. Et puis, tout à coup… plus de soleil. Juste le noir. « Je peux marcher sur la plage avec toi. » J'ai écrit ça dans un livre en pensant à toi, Mona. C'était ma vision de l'amour. Le plus terrible, c'est le souvenir de l'arrogance. L'arrogance du début. On finit par en être jaloux. Comme s'il s'agissait d'un autre couple. Qui étaient ces deux personnes qui se disaient de belles choses ? Nous nous embrassions avant de nous quitter. Ces baisers voulaient dire : tu es le meilleur, tu es la seule. Où sont passées nos étreintes qui ne venaient rien célébrer ? Et ces soirs électriques, quand je roulais trop vite et que tu disais que tu t'en foutais parce que tu n'avais pas peur de mourir, si c'était à côté de moi.

Léo vit dans un de ces pavillons construits à la fin des années quatre-vingt dont le crépi s'effrite, comme de la neige carbonique, sur l'herbe des jardins alentour.

Ses parents m'ont invité à dîner. J'ai imaginé que Léo avait dû repousser le plus possible cette échéance et qu'il considérait avoir atteint la limite avant que sa réticence ne paraisse suspecte. C'est pour ça qu'à vingt heures, je me retrouve, une bouteille de vin à la main, devant sa maison, à quelques mètres de la mienne. En avançant à travers le jardin, je remarque une planche posée sur un tronc d'arbre coupé avec des chaises en plastique autour. Au moment où mes doigts pressent la sonnette, la porte s'ouvre sur Léo, tout sourire. Il a dû me voir arriver depuis la fenêtre de sa chambre. Il ne fait aucun mouvement vers moi. Je reste interdit alors que le carillon – une succession de trois petites notes – continue à résonner dans le fond de la maison. Ses yeux descendent vers la bouteille de vin que je tiens contre ma cuisse. Il l'attrape et la planque dehors, à côté de la porte.

« On garde ça pour plus tard. »

Je n'ai pas le temps de réagir, j'entends la voix rauque de Gilles :

« Il est arrivé ? »

Léo me sourit toujours. Il me tient la porte.

Je me fraye un chemin dans le désordre du salon, entre un canapé en cuir noir et un panier de linge qui déborde de draps roulés en boule. Il y a une table basse sur laquelle je remarque deux cendriers vides mais sales. Je sens que Léo me presse, alors que nous passons devant une salle de bains dont il referme vite la porte. Nous longeons un couloir aux murs ornés de photos dans des cadres poussiéreux : deux petits garçons bruns en adoration devant un bébé, Gilles plus jeune enlaçant avec indolence la taille de sa femme. Une autre photo de toute la famille sur un bateau avec, en fond, un bout de mer turquoise. Là encore, Léo me presse. Finalement, nous débouchons sur une cuisine. Par la fenêtre, on voit un champ derrière lequel on peut distinguer, au loin, l'autre versant du vallon. L'endroit est très propre,

incroyablement propre, même. Sonia, la mère de Léo, se tient dans un coin. Elle nous regarde, sans dire un mot, en serrant un torchon entre ses mains.

« Bonsoir, dis-je d'une voix trop chantante. »

Elle me sourit, je sens qu'il lui faut dépenser une énergie folle pour lâcher son torchon et venir d'une manière solennelle, presque obséquieuse, me tendre la main. J'ai l'impression qu'elle voudrait dire quelque chose, qu'elle sait que le rythme de la conversation dépend de sa réponse, mais qu'elle a du mal. D'une voix blanche, elle dit :

« J'ai fait un rôti de porc. »

Léo se glisse derrière elle. Il lui saisit les épaules avec tendresse, comme on toucherait un bibelot en verre. Cette étreinte a pour effet de détendre Sonia. Sa respiration devient moins saccadée.

« C'est super un rôti, maman. »

Elle pose la main sur celle de son fils. Et puis, ils se détachent. Léo part chercher une bière dans le frigo.

« Personne ne me prévient de rien dans cette baraque ! »

Gilles fait irruption dans la cuisine. Il me serre la main avec vigueur.

« Ça va ? Tu t'es pas perdu en chemin ? »

J'essaie de rire.

« Elle a fait un rôti, elle t'a dit ? »

Sonia s'est de nouveau reculée au fond de sa cuisine.

« J'adore ça ! dis-je en essayant de rendre un peu de son enthousiasme à Gilles.

— Eh ben c'est super ! On a hésité à mettre la table dehors… À la télé, ils disent qu'il va faire beau, sur le téléphone, ils disent qu'il va pleuvoir. Alors dans le doute…

— Vous avez bien fait. »

Gilles continue à me sourire. Je regarde le tatouage sur son bras gauche. On dirait une sirène qui tient une croix entre ses mains.

« On boirait pas un verre ? Qu'est-ce que vous en pensez les deux là-bas ? »

Sourire automatique de Sonia. Aucun sourire de Léo.

Nous sommes installés autour de la table dont la nappe est impeccablement repassée. Un téléviseur est allumé, quelque part à l'étage. Sans dire un mot, Sonia se lève et s'éclipse. Le téléviseur cesse de faire du

bruit. Elle revient à table en s’excusant. Je la regarde se rasseoir, avec ses yeux qui semblent ne vouloir se poser sur rien. Gilles porte un polo aux manches trop courtes. Il a la peau bronzée. Il a été beau garçon, comme en témoignent les photos délavées du couloir. À cinquante ans, il est toujours beau. Il est costaud, les cheveux argentés… Surtout, il n’arrête jamais de sourire. Même quand il mange. À table, il raconte son métier, son bateau. Il parle de la pêche à la lumière.

« Qu’est-ce que c’est ? je demande avec un réel intérêt.

— C’est tout con. Ça existe depuis la nuit des temps… Les poissons, ils sont attirés par la lumière. Pareil que les insectes. Tu vois comme les moustiques viennent se cramer sur les ampoules ? Eh ben, c’est con pareil, les poissons. Tu ne savais pas ? Les gens ne savent pas ce genre de trucs. »

Gilles m’explique que la pêche à la lumière est interdite en France.

« Mais je peux te dire qu’ailleurs, ils ne se posent pas de questions. Au Japon, en Angleterre… ils ne se gênent pas ! Ils y vont avec des bateaux gigantesques, avec des réflecteurs, des filets tournants… C’est un carnage. Alors, je ne vais pas me gêner, moi. Ils ont qu’à venir m’arrêter.

Par la fenêtre, il est désormais impossible de voir l’autre côté du vallon.

— J’utilise une lampe à acétylène. Léo m’a aidé à la réparer y a deux semaines. Il ne t’a pas raconté ? »

Je fais non de la tête. Les yeux de Gilles se déplacent du visage de Léo au mien. Il avale un énorme morceau de rôti.

« Mais vous parlez de quoi, alors ? »

Plus tard, Gilles veut me montrer la lampe qu’il garde dans son garage. Alors que Léo et sa mère débarrassent la table, je le suis à travers le jardin. Je devine à peine le mur d’enceinte de ma maison à travers la brume.

« C’est pas souvent qu’on te voit rester si longtemps.

— C’est la première fois.

— T’es venu écrire ?

— Oui.

— C’est bien, ça. Moi je ne lis pas tellement, mais j’aurais adoré écrire. »

Il soulève la porte à battant du garage. Il désigne une table en bois et dessus le projecteur qui ressemble à ceux utilisés sur les plateaux de cinéma.

« C’est avec ça que je vais les chercher… »

Les trois motos de Léo sont garées dans un coin.

« C'est un bon pêcheur, Léo. Tout petit déjà, il venait avec moi… Pas comme les deux autres.

Il sort un paquet de cigarettes de la poche arrière de son jean. Il m'en propose une que je refuse d'abord, avant de me raviser. Quand il me la tend, je remarque qu'elle est complètement aplatie par les heures passées sous ses fesses. J'ai à peine le temps de la porter à ma bouche qu'il tend déjà la flamme d'un briquet sous mon menton.

— Qu'est-ce qu'ils font les deux autres ? » je demande.

Il allume sa cigarette, plantée au milieu de son sourire.

« Ils ont choisi des mauvaises vies. »

Il se penche au-dessus du projecteur. Est-ce que ce type sourit quand il dort ?

« Vous ne leur parlez plus ? »

Je vois son visage se relever vers moi.

« Ils se sont cassés. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je n'allais pas les retenir. Mais Léo, c'est différent. C'est un marin. Les deux autres, c'étaient des merdes.

— Faut pas dire ça, je réponds, d'une voix légère.

— Sauf que c'est vrai. »

Il a fini par brancher sa machine. Il se redresse. Il est à quelques centimètres de moi.

« Pourquoi il est tout le temps fourré chez toi ? »

Pour la première fois, je vois son sourire s'affaisser.

« On s'entend bien. »

Son regard passe sur moi lentement. Il descend sur mes jambes, mes hanches, il remonte sur ma veste. Il le fait durer une éternité, son regard. Et puis soudain, il allume le projecteur. Je suis étonné de m'entendre pousser un cri, tant la lumière m'éblouit. On dirait qu'elle est solide, brûlante. Je suffoque dans cet éclat irréel. Je pense aux profondeurs marines, à la lueur extraordinaire de cette lampe, à une mer rouge sang remplie de petits poissons dont les lèvres clapotent dans le vide. Et puis l'obscurité revient dans le garage autour de nous. Le visage de Gilles m'apparaît brouillé. J'arrive juste à deviner qu'il a remis son masque de clown jovial.

« Tu sais que certains poissons sécrètent une toxine en mourant ? »

Les filaments de la lampe sont encore incandescents.

« C’est un système de défense à retardement. Une punition pour le prédateur, si on veut. »

Gilles tape sur sa cigarette. Les cendres tombent doucement à côté de ses chaussures.

« Les chercheurs disent que c’est la terreur qu’ils éprouvent en mourant qui les rend toxiques. » Il me fixe. « C’est pour ça que c’est plus facile avec la lumière. Ça détend les poissons. Ils meurent la bouche ouverte… Ils sont relax. Ils ne se sont rendu compte de rien. »

Il jette son mégot sur le sol immaculé. J’imagine sa femme, un balai à la main, qui chaque jour fait disparaître les traces de Gilles.

« Ils ont interdit la pêche à la lumière parce qu’ils disent que c’est pas du jeu de les attraper comme ça, que c’est trop facile… »

Il se détourne. Ses mouvements semblent soudain plus rapides, plus vifs. Il continue à me parler sans me regarder.

« Tu sais, ça lui plaît à Léo, l’argent, la ville, les gens qu’on voit à la télé… Ça l’impressionne tout ça. Faudrait pas lui raconter trop d’histoires.

— Je ne lui raconte rien.

— Faudrait pas lui faire croire des choses. »

La porte de la maison s’est ouverte. Léo apparaît dans le garage. Il nous dévisage. Nous restons tous les trois silencieux quelques secondes, et puis Léo dit :

« Viens, Sacha, je veux te montrer un truc dans ma chambre. »

Gilles n’a pas détaché ses yeux des miens. Il passe le revers de sa main sur son pantalon gris.

« Faites ce que vous voulez. Je vais me coucher, moi. Je me réveille dans trois heures. »

Il y a des posters de motos sur les murs. Depuis sa fenêtre, je vois le toit de ma maison. Il s’est assis sur le lit, les bras légèrement en arrière.

« Il t’a parlé de quoi ? »

Je regarde le bureau sur lequel s’entassent des dizaines de petites pièces de moteur. Il y a des croquis scotchés au-dessus.

« De poissons… »

Ma réponse le fait rire.

« Viens… »

Derrière le mur, on entend Gilles qui monte l’escalier, qui ferme la porte

de sa chambre. Léo m’embrasse. Il arrache presque mon T-shirt.

Ce soir, il me fait mal. Je suis sur le bord de son lit. Il a baissé son pantalon sur ses chevilles. J’entends le téléviseur dans la chambre voisine. Ce soir, il veut que je fasse du bruit, alors j’en fais. Il veut déranger la nuit, son père, le reste du monde. Je sens son sexe se raidir, se retirer, encore dur, plus tendu de colère que de désir.

Les poissons crèvent heureux, la bouche en cœur, dans la lumière artificielle des lampes.

Je me lève. Je me rhabille.

« Je veux rentrer… »

Nous quittons la maison en crépi couleur crème. Au moment où Léo ferme la porte, je réalise que la bouteille de vin que nous avions laissée avant le dîner a disparu.

« On s'est bien amusés à Rome… »

Ton père tremblait déjà, Mona. Il avait du mal à articuler. La maladie n'avait pas encore de nom. La maladie était un « problème », une « situation » étrangement éloignée, en dépit des symptômes de plus en plus violents. Nous allions dans l'appartement où tu avais grandi.

Ce soir-là, nous étions tous rassemblés, ta sœur, son amoureux, ton père et ta mère, autour de la grande table. Nous avions mangé de la viande avec des pommes de terre. Je n'ai aucun souvenir précis de ce dîner, jusqu'au moment où ta mère s'était levée discrètement pour déplier une petite chaise en plastique dissimulée derrière un rideau. Elle s'était assise à côté de ton père. Lentement, avec un soin immense, elle avait commencé à le nourrir. Nous avions tous réussi à regarder ailleurs, à continuer nos conversations… Tous, sauf toi, Mona. Tu n'avais pas détaché tes yeux de ton père, silencieuse et brisée, ta fourchette immobile, arrêtée quelque part dans l'espace entre l'assiette et ta bouche. Tu semblais tellement jeune, tellement fragile, ce soir-là. Nous venions de rentrer de Rome. C'est pour ça qu'à la fin du dîner, ton père, dans un souffle – que dis-je, dans un millier de souffles, pénibles, saccadés – nous avait demandé si nous avions aimé notre voyage. Tu n'avais toujours pas détourné ton regard du sien. Sous la table, je t'avais pris la main. J'avais vu que tes lèvres saignaient tellement tu les avais mordues.

Plus tard, chaque fois que je penserais à cette soirée, à la question de ton père – et c'est arrivé beaucoup depuis ; assis dans des avions, attablé au restaurant, marchant dans la rue –, chaque fois, je penserais à la manière dont tu avais repris ta respiration, à ma main sous la table qui serrait la tienne, comme si elle avait pu lui dicter une réponse qui aurait raconté les églises, les restaurants secrets, les draps blancs et frais dans une chambre d'hôtel, la chaleur qui faisait vibrer l'air, nos corps allongés, côte à côte, ma main tendue vers ton visage, comme pour m'assurer que nous étions vraiment là, que nous vivions un moment fort et beau qui était sur le point

de s’arrêter et qui nous rendait silencieux chaque fois, je penserais à la difficulté que tu avais eue à répondre, comme si à cet instant, au milieu de cette soirée, tu avais vraiment compris que ton père allait mourir.

J’avais failli parler à ta place. Je savais que je ne devais pas le faire.

Combien de questions pourrait-il encore te poser ?

Quand je réfléchirais à ce moment, je me souviendrais d’un sentiment de douleur teintée d’une nostalgie ni entièrement authentique, ni entièrement imaginée. Comme si cette soirée avait existé hors du temps et que j’allais pouvoir la revivre un jour, revoir le regard bleu de cet homme encore capable de comprendre, la douceur qui précède la tempête, la tristesse diffuse, suspendue à jamais entre automne et hiver ; ta sœur lançant des œillades à son jeune fiancé, ta mère allant et venant dans la cuisine, ma main qui, d’un geste fluide, remplissait un nouveau verre de vin… Au fond, Mona, tu étais la première à avoir compris, et le trouble que j’ai senti chez toi ce soir-là n’était rien d’autre que le point de basculement, la dernière balise de détresse. Tu avais fini par boire une gorgée d’eau. Tu tremblais légèrement. Tu avais esquissé un vague sourire, et tu avais répondu à ton père tout ce que tu étais capable de lui répondre ce soir-là :

« On s’est bien amusés à Rome… »

« J’ai froid.
— Elle n’est pas froide !
— Je sais… C’est moi qui ai froid. »
Avant de replonger dans la piscine. Il dit :
« Tu as tout le temps froid… »
Il a disparu sous la surface de l’eau.
Tu as tout le temps froid.
On me l’a déjà dit, Léo. Un garçon, le premier, il y a des années, des dizaines d’années, m’a fait exactement le même reproche. Dans mon herbier nécessaire et cruel, j’ai coincé ce souvenir entre deux pages.
Augustin.
Léo, il est d’immenses galaxies que tu ne connais pas. Des lunes mortes, des orbites cimetières, des satellites errants. Ces univers glacés ressemblent à mon passé. Une histoire lavée, blanchie, débarrassée de toute nostalgie, libérée de tout chagrin et de toute joie. Léo, je n’arrive pas à t’expliquer. Je voudrais que tu comprennes.
Il est sorti de l’eau. Il n’a pas pris de serviette pour se sécher. La première fois qu’il est venu ici, je me souviens de son regard qui semblait ne vouloir se poser sur rien. Je me rappelle comme il s’était assis sur le canapé, en prenant le moins de place possible. Et ce matin, il éclabousse le deck, il fait du bruit. J’imagine son père et sa mère, à une centaine de mètres de là.
« Le petit Sperling a sauté dans l’eau… Il n’en finit plus de se la couler douce ! »
Une image de la mère de Léo, penchée au-dessus de l’évier de la cuisine, me traverse l’esprit.
Elle pose son torchon.
Respiration profonde.
Le soleil chauffe le métal sous les fenêtres.
Elle touche le métal qui lui brûle les doigts.
Elle entend le bruit d’un corps qui plonge dans l’eau.

Elle sait.

Léo, je voudrais que tu comprennes. Je ne peux répondre à aucune de tes questions. Je suis sur messagerie et le nombre d'appels manqués est vertigineux.

Il me fait signe d'approcher, alors j'approche. Sa bouche a un goût de chlore. Je mâche un chewing-gum. Il glisse sa main dans l'espace entre mon jean et ma peau, là où l'os fait saillir la toile. Il donne des petits coups de langue sur mon ventre alors qu'il baisse mon maillot de bain. J'attrape ses cheveux mais il se dégage. Il fait non de la tête. Et puis, il commence. Je sens mon sexe au fond de sa gorge. Le chewing-gum reste collé à ma molaire. Il ne me regarde pas. Et puis il vient s'asseoir sur moi. C'est lui qui me fait entrer en lui.

« Tu n'es pas obligé… », dis-je, avant qu'il ne pose sa main sur ma bouche.

Je le sens se refermer sur moi. Son bassin monte et descend. Je touche ses fesses, il mord ma joue trop fort, comme pour me rendre un peu de sa douleur. Il me veut en lui. C'est la première fois. Il pousse des grognements. Je sens les poils en bas de son dos. Je n'ose pas lui attraper la taille, alors je lèche son visage, son oreille, son nez. Il dit qu'il ne veut pas que je finisse en lui mais je sais que ce n'est pas vrai. Je le sens se contracter. Il détourne les yeux, il se relève. Il plonge dans la piscine. Tandis qu'il fait des longueurs, je reste silencieux. Il me fixe. Ses yeux juste au-dessus de la surface.

Nous nous observons comme deux animaux étranges, chacun persuadé que l'exotique, c'est l'autre.

Nous avions pris des billets pour New York.

J'avais grossi et toi, Mona, tu avais maigri. Tu avais réservé un Airbnb sur la 54e rue et comme tu ne savais plus très bien ce que tu faisais, l'appartement était affreux. Nous étions directement allés au St. Regis, qui se trouvait à une centaine de mètres.

Une semaine à New York avec toi.

La première chambre au St. Regis était trop sombre, alors nous sommes allés au Peninsula. La chambre était encore plus sombre, alors nous sommes allés au Mark. J'avais reconnu Paul Simon, au bar. J'avais été surpris par sa taille quand il s'était levé pour aller aux toilettes. De retour dans la chambre, je t'avais fait écouter « April come she will », et j'avais décidé de ne pas passer une nuit de plus au Mark. Nous avions traversé la rue pour aller au Carlyle. Tu commandais des pizzas chez Serafina, chez Cipriani, chez The Odeon, chez Saint-Ambroise. Tu n'en mangeais aucune. Margaritas intactes sous le regard indifférent des serveurs qui les remportaient en cuisine. J'ai fini par t'emmener dans un restaurant chinois pour que tu arrêtes de m'énerver à ne pas bouffer tes pizzas.

Un producteur m'avait proposé pas mal d'argent pour un travail de réécriture sur un scénario, une comédie qui me donnait de l'urticaire mais qui justifiait cette escapade américaine. Je me souviens d'une conversation dans Central Park, au téléphone avec le producteur. J'étais à peine réveillé.

« Il faut garder ce qui, euh… ce qui est bon. Je veux dire, tout ce qu'on aime déjà. Simplement resserrer autour des deux personnages… Le couple, c'est ça que les gens vont… c'est ça qu'ils vont aller voir. Et puis, le colocataire homo… Comment dire, ça peut être vraiment super. Il y a tout un angle qu'on pourrait… dégager… autour du colocataire gay. »

Le producteur avait peur que je n'avance pas assez vite et l'acteur célèbre qui souhaitait lire les améliorations était en vacances dans le sud de la France pour quinze jours, avant de partir tourner à Prague, et c'était très

important, crucial même, qu'il puisse avoir la nouvelle version avant son départ.

« J'ai des idées vraiment… sympas. Tu vas aimer.

— Sympas ? » avait-il répété.

Je regardais les gratte-ciel autour du parc et j'avais eu soudain envie d'envoyer balader le producteur, de lui dire de reprendre son argent et d'effacer mon numéro, de lui expliquer que j'avais mille autres choses plus importantes à faire, que je ne me sentais pas d'humeur à être drôle, mais avant que je n'aie eu le temps de répondre quoi que ce soit, je l'avais entendu se racler la gorge, et reprendre d'un ton faussement détaché :

« Tu es à New York pour combien de temps ?

— Quelques jours…

— Tu ne serais pas mieux à Paris pour écrire ?

— Non, j'avais ramassé une pomme de pin que j'avais jetée loin devant moi, j'écris mal à Paris…

— Si tu le dis… »

Long silence.

« Envoie-moi les pages quand tu peux, Sacha. Tout ce que tu as. »

De retour au Carlyle, j'avais décidé de prendre deux billets pour Miami sans consulter la météo. Je voulais réserver au Setai. Tu disais que c'était trop cher.

« Comment ça, trop cher ? avais-je répondu, excédé, en regardant mon reflet dans le marbre gris de la douche.

— C'est juste trop cher, Sacha, je ne sais pas quoi te dire. »

Nous avions finalement réservé au Shore Club. J'avais écrit dans l'avion, mais une fois arrivé sur la terrasse de la chambre, je n'arrivais plus à relire mes notes, et je scrutais la mer, le ciel, les nuages, et je pensais au mot « chaotique » que j'avais écrit une dizaine de fois sur mon carnet, et quand j'ai voulu te proposer de sortir, tu t'étais déjà endormie.

Quand je longe la D275, je peux apercevoir des vautours qui volent en cercle, très haut dans le ciel.

Que comprennent-ils de cet enchevêtrement de champs, de routes, de chemins, qu'ils survolent ? *Le bocage*. C'est comme ça qu'on appelle la campagne en Normandie. Je connais les routes autour de la maison. Parfois, je les imagine – point de vue de vautour – comme les lignes d'une immense main tendue vers la mer. Quand je suis dans ma voiture, j'ai parfois l'impression d'être un point remontant une ligne de chance.

Cet après-midi, je suis en route pour Trouville. Je dois retrouver mon éditrice. J'ai dit à Léo que je devais voir un ami de passage et que je rentrerais à la maison tard dans la nuit. Il ne m'a pas posé de questions et j'ai regretté qu'il ne le fasse pas. J'ai eu le sentiment désagréable d'avoir menti pour rien.

Je suis allé chercher mon éditrice à la gare. Nous avons marché jusqu'à l'hôtel Flaubert.

Nous sommes assis à la terrasse d'un bar en face de la plage. Je lui propose une cigarette. Elle répond qu'elle a arrêté. Nous ne parlons pas pendant quelques secondes, et puis je dis :

« Ça fait dix ans. »

Elle lève les yeux au ciel.

« Mais arrêtez avec ça… Vous me le dites chaque fois. Depuis des années… »

Je bois une longue gorgée de whisky.

« Sauf que cette fois, c'est vrai. Cette fois, ça fait vraiment dix ans. »

Un homme est sorti du bar. Il tient une dizaine de jeux à gratter dans les mains. Il s'installe à côté de nous.

Il y a dix ans, j'ai rencontré Isabelle. C'était au mois de novembre, lors de ma première année à l'université. J'avais écrit un livre dans mes classeurs de lycée. J'en avais lu certains passages à mes amis. J'organisais de grandes

séances surréalistes que je menais de façon très autoritaire. Je lisais à voix haute et tous devaient me donner leur avis. Et puis un jour, je suis allé frapper à la porte d'Isabelle. J'étais incroyablement impressionné. Je ne me souviens pas du rendez-vous. Simplement de son bureau en angle, de la bibliothèque derrière elle, de tous les noms de « vrais écrivains » qui clignotaient devant mes yeux, de leurs visages sur les bandeaux, comme des icônes religieuses.

« Et alors ? Ça fait dix ans, ça fera vingt ans un jour…

— J'ai vérifié sur Internet. On appelle ça les noces d'étain. C'est drôle. Éteint, comme moi. »

Elle me dévisage avec ce regard que je connais si bien, rieur et perçant. Ce regard qui sait me deviner même quand je mens. Surtout quand je mens. Ces yeux qui ont connu le petit Sacha de dix-huit ans, plus ambitieux qu'intimidé.

« Ça ne va pas fort, hein ? »

Le type à côté a fini de gratter tous ses jeux. Il les déchire un à un en petits morceaux. La chance n'était pas avec lui aujourd'hui.

« Non, Isabelle, ça ne va pas fort. »

Quelques mois avant ma fuite en Normandie, mon éditrice m'avait convaincu de rencontrer Richard, un producteur de cinéma.

Nous avions dîné tous les trois. J'étais déjà dans un état pitoyable mais il voulait acheter les droits de mon premier roman. Nous avions mangé du poisson et bu du très bon vin. La conversation avait été légère et agréable. J'avais réussi, comme d'habitude, à éviter toutes les allusions quant à la véritable raison de notre rencontre. « Un film… peut-être… Je ne sais pas… C'est si personnel… Mais l'idée me séduit de plus en plus… On verra… Il faut réfléchir… »

La vérité, c'est que j'appréciais ce désir, cet intérêt que l'on ressent si peu lorsque l'on est auteur. Ce type semblait voir quelque chose que je ne voyais pas moi-même. J'aimais ces dîners parce que j'en connaissais toujours l'issue et que je ne payais jamais. À la sortie, mon éditrice, qui fumait encore à l'époque, m'avait raccompagné chez moi en taxi. Elle semblait fâchée. J'avais dit :

« Je trouve que ça s'est plutôt bien passé… Il avait l'air ravi, non ? »

Elle considérait le carrefour de l'Odéon à travers la vitre. J'avais pensé

au nombre de fois où nous nous étions assis dans des voitures, côte à côte, avant des rendez-vous, des émissions, ou bien, après.

« Ça s'est très bien passé. Il était ravi et vous étiez formidable…, avait-elle répondu, d'un ton las.

— Alors pourquoi vous me faites la tête ?

— Je ne fais pas la tête. Je suis fatiguée…

— Ça tombe bien, nous rentrons. »

Elle avait marqué un temps.

« Fatiguée par vos danses, Sacha. »

Elle ne me regardait pas.

« Ces danses que vous faites, que nous faisons, depuis des années. Ces producteurs que vous séduisez…

— Je ne les séduis pas !

— Vous leur plaisez, vous en jouez, et puis…

— Et puis, quoi ?

— Et puis vous disparaissez. »

Elle scrutait toujours les restaurants en train de fermer à l'extérieur de la voiture. Combien de fois, combien de banquettes en cuir, nerveux à l'aller, soulagés au retour… Malgré les blessures, de mon côté, du sien, nous étions toujours là, ensemble, d'un taxi à l'autre, et j'avais pensé que c'était rare, quelqu'un qui croit en vous à ce point. J'avais eu envie de lui dire que je l'aimais, mais je n'avais pas osé. Elle s'était finalement tournée vers moi.

« Sacha, vous n'avez plus un rond. Vous le savez et je le sais. »

Nous étions arrivés au pied de mon immeuble et je n'appréciais pas le tour que prenait la conversation. Bien sûr que j'avais laissé passer des chances, bien sûr qu'il aurait fallu dire « oui » plus souvent. Je savais que j'étais un auteur frustrant, timide, incapable de m'engager sur autre chose que mes petits romans. Mais je savais aussi qu'Isabelle ne m'en voulait pas. Elle ne m'en voulait jamais.

« Nous en reparlerons… »

J'avais ouvert la portière de la voiture.

« S'il vous plaît, Sacha. Vous allez avoir trente ans, une famille… Je vous promets que la bonne idée, c'est d'y réfléchir. »

Elle m'avait souri, elle m'avait pris la main un bref instant. Et puis le taxi était reparti dans la nuit.

Quelques heures plus tard, sur la plage de Trouville, Isabelle me parle de Paris, de la vie que j'ai laissée, du producteur.

« Vous devriez accepter sa proposition, mon cher Sacha.

— Pourquoi ?

— Je crois que vous n'avez pas de sujet et que c'est la première fois que ça vous arrive.

Il se met à pleuvoir. Isabelle veut jouer à la roulette et moi, je veux continuer à boire du whisky. Nous avons des intérêts convergents. À la table du casino, je fais n'importe quoi pour la faire rire. Je l'adore, mon éditrice. Elle sympathise avec tout le monde, elle est à l'aise partout. Elle sait sourire avec la bouche, le nez, les yeux, les mains.

— Mais arrêtez de faire tapis à chaque fois !

— Je vous l'ai dit, je n'aime pas jouer.

— Vous préférez tout perdre d'un coup, c'est ça ?

— Ça va plus vite et le résultat est le même. »

Léo n'est plus là quand je me réveille.

Parfois, il me laisse du café dans un thermos. Il suit des cours à Caen et puis il doit aider son père sur le bateau. Il a les clefs de la maison. Je ne me souviens pas de les lui avoir données. Il a dû prendre un jeu dans le panier près de la porte… Le soir, quand il rentre, il est épuisé. Il me demande ce que j'ai fait. Invariablement, je répète : « j'ai rangé », « je suis allé faire des courses… » Depuis quelque temps, il me demande avec une drôle de voix mal assurée si « j'ai écrit ». Parfois, je réponds que oui, mais comme sa réponse est toujours « t'as écrit quoi ? », la plupart de temps, je préfère répondre non. Dans ce cas, sa réponse est « pourquoi ? » et c'est plus facile.

Il est dix-sept heures et je voudrais dormir encore. M'enrouler dans la couette. Oublier la maison, la nature, la vie autour. Mais je veux lui faire plaisir. Alors je tape : « Recettes normandes » sur mon téléphone et sans aucune raison, je décide d'opter pour « le lapin au cidre à la mode de Honfleur ». C'est là que va me conduire ma journée, à la poursuite de ce lapin. Tout s'aligne en un instant. Cinq heures de l'après-midi, c'est l'heure des courses. C'est *normal*. On choisit un plat, on revient à la maison. Rien de fou, rien qui ne soit hors de contrôle.

Ce plat facile à réaliser vous permettra de cuisiner autrement la chair fine et délicate du lapin.

Je relis la phrase plusieurs fois, affolé par la liste des ingrédients. Soudain, la tâche me paraît insurmontable. Je pourrais retourner dans la chambre. Je pourrais décider que ça n'a aucune importance, que je suis l'arbre au milieu de la forêt qui existe seulement si on le découvre. Si on ne me voit pas dormir, c'est que je ne dors pas.

Léo saura.

Léo sait quand j'ai dormi. Même quand je mets le réveil avant son retour. *Il sait*. Comme je *savais* pour Mona. Même quand elle déployait toute son énergie pour me montrer qu'elle en avait encore. Je voyais des marques d'oreiller sur sa peau, son maquillage pénible, ses yeux vitreux. Je savais

reconnaître ces jours de renoncement total. Léo sait les reconnaître, lui aussi. Alors, je lis :

1 lapin coupé en morceaux
300 g de lardons fumés
300 g de champignons de Paris
15 cl de cidre brut
10 cl de crème fraîche
2 carottes
3 échalotes
20 g de beurre
1 bouquet garni

Je décide de ne pas aller au Super U de Dozulé. Trop risqué. J'opte pour le centre Leclerc de Moult, sur la route de Cabourg. « Lapin au cidre à la mode de Honfleur », je répète sans cesse à voix basse, alors que j'avance sur l'autoroute. Malgré tous mes efforts, à peine arrivé dans le supermarché, je sais que j'ai l'air d'un dingue, d'un funambule inquiet. Je continue à répéter la recette en boucle et chaque fois, je vérifie la liste des ingrédients sur mon téléphone.

« Bonjour, je voudrais un lapin coupé en morceaux. »

Je suis surpris par mon ton assuré. On dirait que j'en ai demandé beaucoup dans ma vie, des lapins coupés en morceaux.

« C'est pour combien de personnes ?

— Je ne sais pas.

— Vous n'avez pas une idée ?

— Je… »

Le boucher me dévisage.

« Pour quatre. Nous serons quatre, ce soir. Je prépare un lapin au cidre. »

Le type est jeune. Il me sourit.

« Je vais vous en mettre un costaud alors.

— Super ! je réponds, avec un enthousiasme disproportionné. Je vais aller acheter le reste…

— Prenez votre temps. »

Quand je reviens et qu'il me tend le paquet, l'idée d'un lapin costaud coupé en morceaux à l'intérieur me donne un haut-le-cœur violent. Je paye et quitte le magasin. Je finis par vomir à côté de ma voiture sur le parking.

J'avais commandé à dîner.

J'avais aussi commandé une bouteille de vin rouge pas très bonne, mais c'était tout ce qu'ils proposaient au restaurant libanais. J'étais dans l'appartement de la rue du Commandant-René-Mouchotte, il était vingt et une heures.

Le téléphone a sonné. C'étaient les pompiers. On t'avait retrouvée inconsciente, Mona, au pied de notre immeuble. J'avais pu te rejoindre dans l'ambulance. Les pompiers m'avaient confié ton sac. J'avais récupéré une plaquette de Xanax vide dans ta trousse de maquillage et je l'avais cachée dans ma poche. Alors que nous roulions vers l'hôpital, tu étais allongée sur une civière et j'essayais de te faire rire, de t'expliquer comme la situation était comique d'une certaine manière. Tu avais les yeux ouverts, tu semblais presque lucide mais tu ne répondais rien. Et puis ils t'avaient emmenée entre deux portes automatiques et je m'étais énervé.

« Elle est consciente ! Je vais la ramener à la maison.

— Non, monsieur, elle va rester ici.

— Elle va bien ! J'ai commandé libanais. C'est ridicule !

— Elle a fait une tentative de suicide. »

Sa phrase avait fusé dans l'air comme un blasphème. Comment avait-il osé dire ça ?

« Il va falloir que vous passiez voir le psy, monsieur.

— Je veux partir d'ici avec elle.

— Ça n'est pas possible. »

Le psy était un type de mon âge. Il portait une blouse, un jean et des adidas Superstar. Il m'avait demandé si je savais ce que tu avais fait dans la journée, qui tu avais vu, si nous avions des projets, si je te frappais, si nous vivions ensemble, si tu avais l'habitude de mélanger les médicaments et l'alcool, si je te trompais, si tu étais suivie par un psy, si tu travaillais, si je m'entendais bien avec tes parents, si tu avais des amis, si tu consommais

de la drogue de manière régulière, si tu étais heureuse. Chaque question me renvoyait à une douleur particulière. Chacune accusait notre histoire.

« Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

— J'écris.

— C'est-à-dire ? »

J'avais eu envie de le frapper.

« J'écris… toutes sortes de choses. »

Il m'avait regardé d'un air méfiant.

« D'accord…, avait-il fini par lâcher.

— Elle a craqué. Son père est gravement malade, elle est triste. Il faut qu'elle rentre chez nous.

— On verra demain.

— Je veux dire, ce soir. Il faut qu'elle rentre ce soir. »

Il avait griffonné quelques mots sur une feuille de papier, et puis il avait relevé les yeux et j'avais vu du mépris dans son regard. Pire ; le type semblait vaguement désolé pour moi. Il avait dit :

« Demain, nous verrons si elle est en état de rentrer chez elle.

— Elle ne va pas rester ici, sur un brancard !

— Pas ici, non.

— Où, alors ?

— En psychiatrie, monsieur. »

J'ai donné à Léo l'argent dont il avait besoin pour *préparer* sa moto.

« Vendredi, il y a un run à côté de Rouen.

— C'est quoi un run ?

— Une course, un contre un. »

Il m'a promis de gagner.

Il a passé des heures à travailler sur sa Honda. Je le regardais verser un liquide mauve dans la machine. J'étais fasciné par cette couleur si douce, si féminine. Je savais que je ne devais pas m'approcher. Le soir, il a mangé un bol de céréales avant d'aller prendre une douche. Je l'ai entendu m'appeler depuis la salle de bains. Quand je suis arrivé, il était debout dans la baignoire. Il voulait que je lui frotte le dos et que j'insiste bien sur les coudes et la nuque. Quand j'ai descendu ma main en bas de son ventre, il m'a arrêté.

« Pas maintenant. »

J'ai enfilé un premier pull qui ne m'allait pas, puis un deuxième, puis un troisième. Le lit était couvert de pulls quand Léo est revenu, les cheveux mouillés, plaqués en arrière. Il sentait très fort le déodorant bon marché, quelque chose qui évoquerait vaguement la mer, l'idée de la mer plutôt. Il a dit « On va y aller dans cinq minutes », et je ne sais pas pourquoi, je lui ai répondu « Tu es très beau ». Il s'est contenté de détourner les yeux, comme s'il n'avait pas entendu.

Ce soir, je vais le voir *courir*. C'est comme ça qu'on dit. Il me raconte qu'il a gagné son premier run à seize ans, mais que ce soir, ça va être dur. Je ne l'ai jamais vu aussi nerveux. J'entends le bruit du moteur trafiqué quand il démarre.

« Tu es sûr que tu veux que je t'accompagne ?

— Oui. »

Il me sourit. Je vois l'endroit où sa dent est cassée, offrande déjà sacrifiée sur l'autel du dieu moto.

« Tu vas me porter chance. »

Nous arrivons dans un champ entouré de peupliers. Il y a des voitures et des motos garées partout autour d’un barbecue dont la fumée monte très haut vers le ciel.

« On va attendre que la nuit tombe. »

Léo marche de dos, les jambes légèrement écartées. Il ne marche pas comme ça d’habitude. Plus loin, des enfants jouent au foot. Ils ont des coupes de cheveux dingues ; décolorés, méchés, crêtés, verts ou platine. Ils ont utilisé quatre tas de manteaux pour faire les buts. Dès qu’une voiture se gare, un type sort d’un côté, une fille de l’autre. Parfois, la fille porte un enfant dans les bras. Sans rien dire, ils partent chacun dans une direction opposée. Les femmes restent près des enfants. Elles ne les surveillent pas vraiment. Elles sont très jeunes. Elles bavardent, les yeux rivés sur leurs téléphones. Les hommes sont jeunes eux aussi. Léo me présente comme un « pote de Paris ». Il n’explique rien d’autre.

Maintenant, les mecs avancent ensemble. Chaque fois qu’ils s’arrêtent devant une moto, un des types s’écarte du groupe, s’accroupit près des roues, passe sa main sur la selle, démarre le moteur. Les autres sont concentrés sur la démonstration. Et puis ils avancent vers une autre moto. La nuit tombe alors que je marche en retrait du groupe. À chaque étape, Léo me lance un regard. Quand c’est à son tour de présenter sa machine, il a l’air fier. Je n’entends pas ce qu’il dit. Je vois les veines sur son bras quand il invite les autres à admirer sa machine.

« Avec ça, je vais vous niquer. »

J’ai envie de mordre ses veines.

Plus tard, les femmes et les enfants nous ont rejoints. Un type fait griller des saucisses et des steaks. Je vois des mecs taper des lignes de coke sur le capot de leur voiture. Je dis à Léo que je voudrais qu’il m’en trouve. Il revient avec un petit sachet à moitié vide dans lequel je trempe ma clef d’un geste expert. Je ne me souviens pas de la dernière fois que j’en ai pris. Il y a un an ? Plus ? Avant le père de Mona, avant que la fête ne se termine… Léo se tient devant moi. Je bois une gorgée de bière. Il dit :

« Tu t’amuses ?

— Oui.

— T’as pas l’air.

— Je m’amuse, pourtant. »

Il me touche la joue d'un geste furtif. Je sens qu'il veut m'embrasser. Je suis soulagé qu'il ne le fasse pas.
« Ça va bientôt commencer. »

Les motos se suivent le long de la D13. C'est un drôle de cortège.
« On est arrivés. »
Il freine fort. Mon cœur se soulève.
« Tu vas t'installer là-bas. »
Il désigne un champ plongé dans les ténèbres qui borde l'autoroute. Quand nous descendons de la moto, Léo s'éloigne sans dire un mot. J'ai toujours le sachet de coke dans ma poche. Je m'assois sur la rambarde qui sépare la nuit de la route. Une fille vient vers moi. Elle porte un blouson en jean par-dessus un pull trop court. Tout de suite, je sais pourquoi elle s'approche. Je sais, parce que je connais cette manière d'avancer, avide et embarrassée, et je devine que la seule raison pour laquelle elle m'aborde, c'est qu'elle a vu, entendu, senti que j'avais de la coke. C'est ça qu'elle veut. Soudain, un tas d'images me reviennent en tête – des photos décolorées, comme plongées dans de l'eau de Javel, des villes la nuit, des boîtes, des mouvements brusques ou calculés, des rencontres qui n'étaient jamais fortuites. Elle n'a même pas le temps de se présenter que déjà, je lui tends le sachet. Ça la fait rire. Elle s'appelle Kathy. C'est le septième run de son mec.
« Et toi ?
— Je suis avec mon frère », je réponds.
Elle passe le doigt sur ses gencives. Elle ne me pose plus de questions sur mon frère ou sur autre chose. Elle m'explique qu'il y a quatre kilomètres jusqu'à la prochaine sortie.
« Après il y a un rond-point, une nationale, et puis ils vont revenir ici, par l'autoroute. »
Elle est marrante, Kathy. Elle est vite défoncée, alors elle se confie. Elle voulait se casser de Caen. Elle ne veut pas tomber enceinte tout de suite. Elle travaille chez Créa, dans la zone industrielle de Mondeville. Elle se refait une trace sur son iPhone.
« C'est con, parce que si j'avais eu des enfants, j'aurais pu leur ramener des trucs de chez Créa. »
Je ne sais pas quoi répondre, alors je me contente de lui tendre une

cigarette.

« T’es du coin ?

— Non, je viens de Paris. »

Elle n’allume pas la cigarette. Elle la laisse pendre au bout de sa main.

« C’est bien, Paris ? »

Une nouvelle fois, je ne sais pas quoi répondre. À quelques mètres, tout le monde s’agite.

« Ça commence… »

Kathy dit ça d’un air las avant de relever la tête.

« Tu viens ? »

Je marche derrière elle. Les talons de ses bottes s’enfoncent dans la boue.

« Ils vont démarrer doucement, et puis celui qui décide de commencer la course klaxonnera trois fois… Après, ils disparaîtront très vite par là-bas. »

Elle tend le bras vers l’autoroute déserte.

Je vois les deux premières motos partir. J’entends les coups de klaxon. Trente secondes plus tard, deux autres pilotes démarrent à leur tour, klaxonnent eux aussi, disparaissent de la même façon… Et ainsi de suite. Ça n’en finit plus. Le bruit des moteurs couvre la musique, le silence, les conversations. Le bruit des moteurs couvre tout. On dirait des saphirs sur la route. Des éclats de grenade, orange et pourpres. Il y a toute sorte de pierres précieuses qui avancent à une vitesse phénoménale. Les ombres me frôlent. Les ombres ont des voix graves, elles parlent de pistons, de jantes et de Shifter. Attiré par la route, je touche la rambarde en métal. Je la sens vibrer sous mes doigts. Kathy m’attrape par l’épaule.

« Pas si près ! »

À côté de la barrière, à deux heures du matin, les enfants jouent toujours dans la poussière. De leurs voix éraillées et claires, ils chantent les tubes à la mode qui passent à la radio. Ils portent toujours leurs maillots de foot du PSG. L’un d’eux arbore fièrement celui du FC Caen. C’est le seul. Il est beau, un peu à part, il marche nonchalamment jusqu’à l’autoroute et puis il s’adresse à quelqu’un dans une voiture.

Mes yeux ne peuvent plus se détacher du circuit improvisé. Quatre voies vers nulle part, brillamment éclairées. L’autoroute. Ces grandes connexions vibrantes entre : « ici » et « tout le reste ». Les lumières jaunes filent au milieu de rien. C’est ça qu’ils aiment. Devenir des ombres rapides. Être vivants, le temps d’un virage. Et je vous jure que c’est joyeux. Je vous jure

qu'ils ont trouvé quelque chose de dangereux qui ressemble à de l'espoir. Ils filent, ils roulent. Ils tiennent en équilibre, penchés en arrière, le crâne frôlant l'asphalte. Ils regardent avec fierté la fumée de leurs pneus qui dérapent, les traces de caoutchouc sur le goudron. Tous ces stigmates qu'ils laissent sur la route. Eux aussi écrivent une histoire.

Je ne sais pas combien de temps les lumières ont tourné devant moi, je ne sais pas à quel moment le ciel est devenu plus clair.

Léo revient. Il a les cheveux trempés de sueur. Pour la première fois depuis des années, je vois le jour se lever sans angoisse, sans penser que je ne suis pas au bon endroit. La musique est assourdissante.

« J'ai gagné deux fois. »

Léo est assis. Il me regarde d’un air presque menaçant. Il m’ordonne, sourcils froncés, de me mettre à genoux. Je m’exécute. Je lui embrasse le front, le nez, le menton, le torse et puis le reste. D’un geste malhabile, je détache sa ceinture. Je la fais glisser à travers les passants de son jean. Elle s’enroule entre mes mains, comme un serpent se fraie un chemin au milieu d’un marécage. Il la saisit par la boucle, passe la sangle en cuir autour de ma nuque. Il me force à revenir vers lui. Mes mains attrapent ses chevilles à l’endroit où son ourlet est défait. Après, il y a un long tunnel de vide, un temps durant lequel je ne suis plus dans cette chambre. Et puis je reviens à moi lentement, avec une vague conscience que son sexe est toujours sur ma langue. Je passe mes doigts dans ses cheveux, caresse ses épaules.

Doucement, furtivement, je le tire vers moi. Pas un souffle ne sort de mes lèvres toujours rivées à lui. Il finit par laisser tomber tout son poids dans ma bouche.

Il s’approche de mon visage. Il m’empoigne par le col. Il me force à me lever devant lui. Dans le noir, il défait ma braguette, passe sa main à l’intérieur. La ceinture tombe sur le sol. Le serpent a déversé son venin, il peut mourir ou faire sa mue maintenant, immobile, sur la moquette rouge.

« Retiens-toi », dit-il d’une voix basse en me caressant, puis : « Déshabille-toi. »

Il se lève de la chaise, va vers le lit.

« Viens t’allonger. »

Il pousse en moi, comme un morceau de fer brûlant. Il se coule contre mon corps. Je ne bouge pas, parfaitement immobile. Puis une douleur soyeuse me remplit tout entier. Je saisis sa main pour qu’il m’entraîne encore plus loin. Quand il a fini, il se redresse, nu comme une idole et puis il retombe d’un coup sur le lit.

Nous nous embrassons, ivres, assommés, tremblants, comme si nous venions de nous battre.

Avant certains rendez-vous, je prends des notes

Pas seulement pour le travail. Avant des dîners, des verres, des voyages. Des mots que j'écris sur des feuilles volantes, des phrases que je répète à voix haute. Je prépare des histoires pour ne pas avoir à raconter la mienne. La vraie, en tout cas. Je me souviens d'un journaliste qui, entre deux coupures pub, s'était moqué parce qu'il avait aperçu les fiches dépasser de ma poche. Il y avait d'autres auteurs, plus vieux, plus illustres, autour de la table. Le journaliste avait lâché : « Monsieur Sperling est venu avec ses antisèches » et puis il avait cité un professeur qu'il avait eu au collège et qui lui disait : « Quand on a son cerveau dans sa poche, c'est qu'il n'est pas là où il faut. » Personne n'avait ri. C'était pire. Tous s'étaient regardés, entendus, désolés. Je n'avais pas su répondre.

Le jour où j'ai dû aller te chercher à l'hôpital, Mona, je me suis préparé pendant des heures. Il y avait tout un tas de mensonges écrits sur un papier froissé dans ma poche. Il y avait mes lèvres qui bougeaient en silence, répétant les phrases douces et rassurantes que j'avais imaginées. Ça faisait une semaine qu'on t'avait enfermée là et que j'étais rentré seul vers notre appartement. Chaque fois qu'on se parlait au téléphone, chaque fois que je m'énervais contre ces fous qui t'avaient envoyée chez les fous, tu me répondais qu'ils avaient peut-être raison, qu'après tout, tu étais peut-être au bon endroit, alitée et seule, comme ton père.

Tu as fini par vouloir t'en aller. Nous avons dû passer devant un psychiatre avant de pouvoir sortir. Cette fois, c'était une femme d'une cinquantaine d'années qui nous passait au crible. Je détestais la manière qu'elle avait de te fixer quand c'était moi qui répondais, comme s'il était évident que j'imposais ma narration et qu'elle lisait sur ton visage toute la souffrance que tu avais à m'écouter mentir. Moi, je voulais montrer à cette femme notre complicité, lui faire comprendre que nous étions amis depuis longtemps, que nous étions capables de rire, de nous entendre, que nous avions inventé notre propre langage et qu'il fallait vite nous renvoyer sur

notre planète, loin de l'hôpital, de la réalité et des autres. Sur mes papiers, j'avais écrit que je t'aimais, que la période était difficile, mais que tout allait s'arranger parce que…

« … Nous sommes forts quand nous sommes ensemble. Ça fait des années, docteur. Et je vous jure qu'on rigole beaucoup. Ça ne se voit pas aujourd'hui, mais on s'amuse énormément ! »

Monsieur Sperling est venu avec ses antisèches.

Le visage de cette femme était resté fermé. Et toi, tu ne riais pas, Mona. Quand elle a finalement signé ton attestation de sortie, quand nous avons traversé le hall de l'hôpital, je te poussais doucement vers la porte et tu obéissais à la pression légère exercée dans ton dos. Tu avais mis du temps à monter dans le taxi. Assise et raide, tu regardais les nuages au-dessus de ta tête et je sentais une tristesse immense t'étreindre, un sentiment irrémédiable de solitude.

« Ça va aller, Mona. Tu verras… »

Tu ne m'avais pas répondu. Tu ne t'étais pas tournée vers moi. J'avais laissé tomber mes fiches dans le caniveau.

Quand on a son cerveau dans sa poche, c'est qu'il n'est pas là où il faut.

Toute la journée, le ciel est resté blafard, strié de bandes de lumière pâle tirant sur le beige.

Je n'ai pas vu le soleil disparaître derrière les nuages. En fin d'après-midi, une pluie chaude a commencé à tomber, doucement d'abord, puis avec une violence incroyable, balayant la piscine de part en part. D'un coup, le vent s'est levé, il a pris de l'ampleur, comme si le monde ne pouvait plus contenir ses mystères. Les parasols se sont envolés en tous sens ; l'un est allé s'enfoncer dans l'eau quand l'autre a atterri dans un arbre. J'étais allongé sur un transat. Léo s'est levé d'un bond. Il a empilé les matelas, rangé les chaises longues sous l'auvent. Il a remis la bâche, déplacé les pieds des parasols. On aurait dit un marin s'agitant sur le pont d'un navire. Mais de quel naufrage se fatiguait-il à nous sauver ? La pluie tombait sur ses épaules brunies. Son jogging mouillé laissait voir la forme de son sexe. Je suis allé m'abriter, j'ai fait mine de plier des serviettes. En réalité, je n'ai pas arrêté de le regarder. Ça faisait longtemps que je n'avais pas laissé un garçon me toucher. Depuis le début de mon histoire avec Mona. Depuis sept ans. J'étais tombé amoureux d'elle et j'avais cessé de trouver de l'intérêt au corps des autres. Et puis les choses sont devenues compliquées avec Mona, et puis je suis venu en Normandie, et puis…

Léo me rejoint sous l'auvent. Il se sèche les cheveux avec une serviette.

Je ne veux plus jamais être ailleurs que près de lui. Je ne veux pas rentrer. Ni pour Mona, ni pour personne. Ce mec devant moi, aussi transparent que l'eau de la piscine, brisé comme moi, heurté pareil. Tout pareil. Je voudrais lui raconter que je sais ramasser les morceaux. Que je sais les assembler, leur donner un sens. Il me dit de ne pas m'inquiéter. Il me dit qu'il n'ira nulle part alors que je ne lui ai posé aucune question. Je me mets à pleurer. Il me regarde jusqu'à ce que mes sanglots deviennent plus sourds, plus automatiques. Et puis je lève la tête, je traverse les frontières invisibles d'une peur très ancienne et je me mets à sourire. Léo sourit lui aussi. D'un mouvement, il se débarrasse d'un insecte noir qui monte le long de son

bras. Des mèches de cheveux lui cachent les yeux. Il les dégage en balançant la tête en arrière. L'air est empli d'un parfum lourd, mélange de terre, de mousse et de chlore.

Léo.

S'il veut que je ne raconte rien de notre histoire, alors je ne raconterai rien. S'il veut que je n'aie plus de voix, je ne parlerai plus. Si c'est ce qu'il veut, je ne dirai rien de cette maison, de nos corps. S'il a honte, je ne parlerai pas de notre rencontre. Elle n'aura jamais eu lieu.

Le soir est tombé, chargé d'une nostalgie étouffante et vague.

Il secoue mes épaules. Il le fait avec une douceur extrême qui me bouleverse.

« Pourquoi tu pleures comme ça ? »

Mes mots sont hésitants, angoissés, ils se détachent les uns des autres avec violence, aigus comme le bruit de la soie qu'on déchire quand finalement, je lui dis :

« Parce que je t'aime. »

Il porte un bleu de travail dont le col est déchiré.

Il se tient sur le seuil de la chambre. Il a du sang sur les bras. Il avance sans rien dire, imprégnant immédiatement la pièce d'une odeur de sel, de mazout et de sueur. Il passe la main dans ses cheveux qui restent dressés au-dessus de sa tête. Ses lèvres sont violettes.

« J'ai eu peur. »

Il me raconte que cette nuit, un mec l'a poussé dans la Manche à coups de bâton depuis un autre bateau. Il me dit que ça lui est déjà arrivé de tomber à l'eau quand il était petit.

« C'est comme si tu n'étais plus dans ton corps. »

Je lui fais un café. Il reste interdit devant la tasse fumante. C'est son père qui lui a demandé de venir. C'est son père qui a plongé pour le sauver. Il me raconte qu'au large des côtes, une bataille fait rage.

« La guerre de la coquille Saint-Jacques », dit-il, l'air grave.

Cette phrase aurait pu me faire rire. Ça aurait pu être le genre d'article que je prends en photo et que j'envoie à Mona.

« Les Anglais, ils ont le droit de pêcher les coquilles. Y a pas de quota pour eux. Alors, ils viennent jusqu'à chez nous… Et nous, on les repousse. »

Je retire le haut de sa combinaison.

« Je n'ai pas envie de parler de ça. Je m'en fous des coquilles, des Anglais… Tout ça, c'est mon père. »

Dans la nuit, Léo a tabassé l'océan avec désespoir. Il a sorti son corps des vagues. Son père l'a remonté sur son bateau au nom débile et l'a jeté sur le pont dont la peinture s'écaille. Il ne l'a pas réchauffé. Il lui a dit de s'écarter. Il lui a dit *que lui et les autres* allaient continuer. *Les autres*, Léo m'en a parlé. Les copains de son père. Il est resté à les regarder pousser des Anglais à la mer. Il a fixé la lune qui diffusait une lueur laiteuse et dont les rayons ressemblaient aux perches et aux bâtons qui frappaient l'air dans le noir, à la recherche d'un autre à noyer. Quand il est retourné se battre, la

lune avait disparu. La lumière était terne, brouillée, comme si des doigts avaient laissé des traces grasses partout sur les vagues.

« Il y avait un run au Havre, hier soir. J'aurais pu y aller. »

Léo aurait pu être n'importe où hier soir. Mais il était au milieu de la mer, à se battre pour son père, pour sa vie, pour des coquilles Saint-Jacques. Il aurait voulu être ailleurs. Sur la route, il ne peut pas tomber dans l'eau. Il ne peut pas étouffer. S'il se rate en moto, c'est la terre, le bitume. C'est la fin. Il préfère se briser les os, il préfère que sa peau s'arrache plutôt que de manquer d'air.

Ça a commencé au skatepark avant la moto. Ça lui plaisait, les bosses, les flips, les côtes cassées. Les familles qu'on s'invente en buvant des cannettes de bière autour d'un feu. C'était ça que les mecs faisaient après les cours à Lisieux. Et Léo s'est révélé doué. Je me souviens qu'un soir, il avait dit :

« Quand tu fais du skate, l'important, ce n'est pas ton niveau… L'important, c'est à quel point tu t'en fous de te faire mal. »

J'avais pensé qu'écrire, c'était pareil.

La moto est arrivée plus tard dans sa vie. Il voulait prouver qu'il n'avait pas peur. Parce que quand il n'a pas peur, il ne triche pas. Je l'ai vu de mes propres yeux, le soir du run, quand il roulait sur une roue, quand il prenait des bosses. Je regardais en face son désir de mort, sa peur de l'homosexualité, à 100 kilomètres-heure. Il ne trichait plus. La moto, c'est la fuite dans la vitesse et dans la mort. C'est le sexe brutal et oublié. C'est la trace noire, la brûlure, usante et dangereuse. La moto, c'est le cheval. C'est les couilles écrasées au-dessus de la bête. Il aime les sauts, Léo. C'est ça qu'il préfère : quand il est à deux doigts de voler et que son corps prend le dessus. Son choix est fait, la conséquence de ce choix n'est plus qu'un miroitement au-dessous de lui. Et voici qu'il vole, qu'il se précipite à la rencontre de son propre reflet.

Quand il saute, c'est pour se retrouver. Pour se rencontrer.

Il est toujours assis sur la chaise.

« Je ne veux plus y retourner. Je ne veux plus voir mon père. »

Il n'a pas peur de mourir, Léo. Il a peur de vivre. Pour lui, au fond, la mort n'est qu'une réponse simple à une question compliquée. Il a commencé la moto sur circuit à quinze ans. Quand il m'en parle, il prend une voix particulière. Il dit des mots comme : *trajectoire*, *point de patinage*, *reprise*. Il parle de figures aux noms exotiques : *Candy Bar, 360°, Rodéo, Back Flip,*

Lazy Boy, que je note sans raison dans mon carnet. Il a dû arrêter la compétition quand il s'est blessé en tentant d'exécuter un *Fender Kiss*. Cette figure qui consiste à tirer vers soi le guidon tout en avançant le corps et la tête au-dessus du garde-boue. Il faut ensuite venir embrasser le levier de frein pour que la figure soit réussie. À dix mètres du sol, Léo n'a pas plié ses jambes à temps. Il n'a pas su remettre la moto à plat. Cette figure s'appelle aussi *Kiss of Death.*

« J'ai eu les deux bras cassés, une jambe, des côtes… Je n'ai pas pu bouger pendant trois mois. J'ai bouffé avec des sondes, avec des pailles. J'ai marché avec des béquilles pendant deux ans. »

Il m'avait raconté ça en rigolant, un jour sur la plage, comme s'il s'agissait d'une mésaventure de vacances. La fois où Justine s'est fait piquer par une méduse, le jour où Martine a fait une allergie aux fruits de mer. Un détail léger, une anecdote.

« Après ça, j'ai plus été obligé d'aller pêcher avec mon père.

— Ça valait le coup de se faire mal ?

— Tu ne sais pas ce que c'est d'arriver au lycée avec des fringues qui puent le poisson. »

Cette fois, l'histoire n'avait plus rien de léger.

« T'as beau te laver… tu finis toujours par sentir l'odeur de ta maison. C'est comme ça. Pour tout le monde. Et chez moi, ça sentait le poisson, Sacha. »

J'avais attrapé une poignée de sable que j'avais serrée très fort.

Je me rappelle ça en le regardant tenir la tasse de café qu'il n'a pas bu. Nous sommes tous les deux silencieux. Des gouttes de sang coulent le long de son bras. Je vais chercher deux Valium que je glisse dans sa bouche.

« C'est quoi ?

— C'est rien, c'est pour dormir. »

Kiss of Death.

Sa bouche a le goût salé de la mer, le goût sucré du médicament. *Détraqués*. Nous sommes tous les deux perdus. Entre deux verbes, entre deux phrases et deux silences. Entre deux douleurs. Endormis. Nous sommes. Désaxés.

La première fois que je t'ai emmenée à Druval, nous avions vingt-trois ans, Mona.

Je venais d'acheter ma Mini. Je venais de tomber amoureux de toi. Nous étions arrivés en fin d'après-midi. Je ne t'avais même pas fait visiter la maison. Nous avions fait l'amour dans ma chambre d'enfant. Ensuite, nous étions allés dîner au restaurant à Blonville. Le soleil était encore haut dans le ciel, il brûlait mon assiette à travers les stores en plastique rose pâle. La nourriture paraissait avoir été cuisinée la veille.

Sur la plage, les maisons en front de mer semblaient abandonnées. Le long de la côte, le chagrin avait quelque chose d'inéluctable et cette parcelle de sable redevenait ce qu'elle avait toujours été, une étendue triste et sauvage. Partout, plantés dans les jardins, il y avait des panneaux « À vendre ». Impossible d'imaginer qui aurait voulu acheter pareilles demeures. Cette ville avait probablement toujours échoué à devenir une vraie station balnéaire. Même à la belle époque, même quand le casino était encore ouvert et qu'il y avait des boîtes de nuit, on devait deviner un sentiment d'inquiétude, d'angoisse. Sous cette lumière menaçante si caractéristique de la Normandie, j'imaginais les gens, assis sous les vérandas, attendant un événement. C'était une ville qui donnait envie de fermer les yeux. Tu avais commandé un banana split, le ciel s'était obscurci. Il y avait du tonnerre mais pas encore de pluie. Tu avais dit :

« Ici, la météo façonne l'idée qu'on se fait de soi-même et des choses. Comme partout, j'imagine. »

Des adolescents pédalaient sur la plage, bougeant à peine dans l'air stagnant. À un coin de rue, il y avait un centre pour délinquants juvéniles avec des affiches collées sur la façade. Un poster avec deux mains, une noire et une blanche, qui se serraient dans un geste fraternel. J'avais pensé que, dans le coin, les jeunes représentaient une étrange minorité qu'il était préférable de voir grandir vite et de mettre tôt au travail.

Je t'avais dit que je voulais voir la maison de David Hockney, à côté de

Beuvron. Nous y étions allés en pleine nuit parce que j'avais peur de croiser le peintre. Il y avait de grosses grenouilles partout dans l'herbe, des gouttes de pluie, des roses trémières. La maison était petite et intime, isolée aussi, en retrait de la route. Nous l'avions observée à travers un portail en fer forgé noir. Il faisait une chaleur ahurissante, tellement intense que j'avais peur de défaillir. Je me trouvais près d'un génie, ça n'avait rien à voir avec la température. Au retour, c'était déjà le petit matin. Nous étions passés devant un jeune garçon en pyjama qui jouait au foot avec son frère. La balle allait et venait, suspendue dans la lumière nacrée de l'aube.

J'ai tout découvert avec toi, Mona. Le monde, le sexe, être deux. J'ai appris à avancer sur une multitude de chemins fragiles comme des passerelles dans le vide. Aimer une fille. La protéger. La surprendre. Ne pas la perdre. Quelle ambition…

Certains couples se dessèchent. Ils perdent leur substance. L'amour et le rire s'évaporent, comme l'eau d'une piscine. On regarde le bassin se vider. On a pied de plus en plus vite, alors on marche, on ne nage plus. On peut même s'y habituer.

D'autres couples, au contraire, grossissent. Ils gonflent, ils explosent.

Nous faisions partie de la seconde catégorie. Nous n'avons rien perdu, au fil des années. Ni la complicité, ni le désir. Nous sommes simplement devenus énormes, boursouflés. Un amour bien vivant, mais malade.

« Je ne pouvais pas la laisser seule. Cette période, cette maladie. Elle était trop fragile… Je ne pouvais pas la quitter. »

Ça serait facile de dire ça. Ça pourrait être une manière cohérente et avantageuse de recomposer les choses. Pourtant, elle n'était que partiellement vraie, cette histoire de loyauté et d'abnégation. Je ne t'aurais jamais laissée, Mona, c'était la vérité. Mais je suis aussi resté parce que j'étais incapable d'être sans toi.

Tu aimais la mythologie grecque. Quand je te parlais de mon sentiment d'abandon, tu me répondais :

« Comme Moïse, comme Œdipe, comme Persée… Ils ne s'en sont pas si mal tirés, non ?

— Ça dépend lesquels. »

Tu avais un goût particulier pour l'histoire d'Orphée, le poète qui avait su descendre plus profond qu'Hercule dans les Enfers.

« Il a même fait pleurer Hadès, tu te rends compte ? »

Quand ton père est tombé malade, tu étais encore hantée par ces dieux, ces muses, ces nymphes. Les histoires étaient les mêmes, c’était ta voix qui avait changé.

Plus tard, j’ai appris qu’Orphée voulait dire « sans père » en grec.

Je suis invité à dîner chez Louise Martel, une Parisienne qui habite le village.

Elle est cadre chez Samsung. Son mari aussi. Elle a les yeux très bleus, très grands et très maquillés. Un regard intense au-dessous d'une frange qui flotte étrangement à quelques centimètres de son front. Son mari, lui, semble toujours à la traîne derrière elle, mais sans rechigner, heureux de suivre. Dans le message qu'elle m'a envoyé il y a deux semaines (provoquant une de mes paranoïas ce matin-là, *comment a-t-elle eu mon numéro ?*), elle m'a prévenu que son mari ne serait pas là avant le début de l'été, et que c'était l'occasion idéale « d'ouvrir la maison en buvant un verre, entre voisins ! ».

J'ai accepté de venir pour deux raisons. La première, c'est une certaine curiosité pour la maison, qui a été entièrement refaite, et n'a plus rien à voir avec celle dans laquelle j'étais venu jouer enfant. La seconde raison, c'est que ma mère m'a supplié d'y aller parce que Louise Martel lui a rendu un service, une histoire de chats nourris pendant deux semaines et de colis Amazon sauvés juste à temps. Les raisons qui ont poussé Léo à accepter de m'accompagner restent plus mystérieuses… Quand je le lui ai proposé, c'était par provocation. Sa réaction m'a surpris. Il m'a simplement demandé la date du dîner.

Les Martel vivent dans une maison ancienne dont ils ont rallongé chaque côté pour lui donner la forme d'un « U ». Seul le corps du bâtiment est d'origine. La pierre a été repeinte dans un blanc qui tire sur le rose. Même de l'extérieur, même de loin, on peut sentir l'odeur du parquet fraîchement ciré qui exhale un parfum âcre, pas complètement désagréable. Il n'y a pas beaucoup de maisons comme celle-là, dans le coin. Quand on est né ici, l'argent permet de s'éloigner du pittoresque. Toutes ces longères, ces chaumières, ces presbytères appartiennent à des Parisiens. Quand on vient de la région, on ne s'achète pas une vieille maison délabrée aux poutres

apparentes. On ne lui trouve pas de charme, pas d'exotisme. Paradoxalement, cette maison, certainement l'une des plus anciennes du village, ne fait pas très « Druval ». C'est Léo qui m'a expliqué ça, un soir.

« Vous n'aimez pas acheter des maisons en bon état. »

J'avais rigolé, il avait poursuivi :

« Si tu veux repérer les Parisiens, cherche les maisons les plus pourries et les plus protégées. C'est les vôtres. »

Le soir du dîner, nous avons bu quelques verres avant de nous y rendre à pied. Léo porte un pull trop large. On dirait un ado qui s'est habillé à la va-vite. Nous avançons sur le chemin bordé de tilleuls. Léo fume une cigarette. J'aurais préféré qu'il ne fume pas. Nos chaussures crissent sur le gravier. Il y a des rosiers immenses dont les tiges ressemblent à de petits troncs d'arbre. Un saule pleureur est couché sur un étang couvert de mousse. Il y a des bosquets de buis bien taillés, des lampadaires en fer forgé. L'ensemble donne un sentiment de perfection assez suffocant.

« On dirait un minigolf », dis-je à Léo qui ne rigole pas.

Il fixe la maison. Et puis dans un souffle, il dit :

« J'ai baisé leur fille l'été dernier. »

Je crois d'abord qu'il blague, mais je ne vois aucun sourire sur son visage.

« Sa connasse de mère lui a interdit de me voir. »

La porte de la maison n'est plus qu'à quelques mètres. On peut entendre les conversations des invités déjà présents. La lumière du hall d'entrée se projette en longueur sur le jardin par la porte ouverte.

« C'est pour ça que tu es venu ? »

Il ne répond pas. Je suis sur le point de rebrousser chemin quand Louise apparaît sur le perron dans un chemisier jaune.

« Bonsoir ! » dit-elle, en écartant les bras.

Son sourire semble être figé sur son visage depuis des jours, des années. Elle me fait la bise.

« Je suis contente de te voir, c'est dommage que ta maman ne soit pas là.

— Elle aurait adoré. Elle t'embrasse… »

Son regard vient se poser sur Léo qui la dévisage avec férocité. Je ne sais pas quoi dire, mais avant que j'aie eu le temps de réfléchir, Louise lui tend une main parfaitement manucurée.

« Bonsoir », dit-elle en minaudant, charmée par ce jeune homme qu'elle n'a pas reconnu.

Léo est déstabilisé. Elle me dévisage, puis lui, puis moi de nouveau. Elle m'adresse un petit signe de tête, l'air de dire « je sais que tu couches avec des garçons de temps en temps et même si je suis la bourgeoise la plus coincée du monde, j'ai des copains gays et je trouve ça follement marrant », et puis elle finit par lancer :

« Entrez, tout le monde est déjà là ! »

Je me demande si Léo m'a menti au sujet de la fille dont je vois le visage sur les photos accrochées au mur du salon. Les invités sont regroupés autour d'une grande table en bois massif.

« Vous connaissez Sacha ? Il est venu avec un ami… »

Un des types présents l'a reconnu.

« C'est le fils du pêcheur. »

Une ombre passe dans le regard de Louise Martel.

Le plouc qui se tapait ma fille l'été dernier.

Elle attrape deux coupes de champagne qu'elle nous glisse entre les mains.

« C'est sympa d'être passé. Avant que vous n'arriviez, j'étais justement en train de dire que c'était dommage qu'on ne se voie pas plus souvent. Entre voisins ! »

Druval est certes un village d'à peine deux cent cinquante habitants… mais nous ne sommes qu'une dizaine dans le salon. Louise est le genre de femme à choisir ses voisins. Il y a un architecte parisien qui vit à une centaine de mètres de chez nous. Un couple de retraités que je ne connais pas. Il y a le maire, un homme à l'allure détendue et aux cheveux gris, accompagné de sa femme, elle aussi parisienne. En réalité, de normand dans cette longère, il n'y a que certains meubles chinés, Léo, et le couple Binet, dont le mari est le jardinier des Martel. C'est lui qui a reconnu Léo. Avec sa femme, ils se tiennent à l'écart. Je ne me souviens plus de leurs prénoms. Je sais qu'il a travaillé pour ma mère, il y a longtemps, mais que ça n'a pas duré. Depuis, chaque fois que nous le croisons sur la route, ma mère dit : « C'est le jardinier qui n'est pas resté » en lui adressant un signe de tête. Le même signe que je lui fais ce soir, à l'autre bout de la pièce. Sa femme tient dans les mains une dizaine de cure-dents qu'elle ne sait pas où poser.

Léo semble désormais mal à l'aise au milieu de l'immense salon. La

vérité, c'est que la rancœur que j'ai sentie il y a quelques minutes, cette colère qui est montée en lui quand les yeux de Louise ont croisé les siens, quand elle ne l'a pas reconnu, tout ça n'est qu'une énième répétition des humiliations ordinaires qu'il connaît déjà, rien d'autre que l'écho d'une ségrégation subtile avec laquelle il a appris à vivre. Il y en a toujours eu des Martel, des Sperling, à Druval, dans le Nord, ou ailleurs, pour lui rappeler qu'il fait partie des arbres, des champs, du paysage, et que même s'il baise la fille de la voisine, même s'il parvient à effleurer ce monde qu'on lui refuse, il n'aura toujours pas le droit à un nom ou à un visage. Il restera simplement un gars du coin qui aura su convaincre une innocente fille de coucher avec lui, et tout ça restera une affaire classée, quelque chose qu'il sera préférable d'oublier au milieu des souvenirs d'été. Je réalise que je n'ai toujours pas dit son nom à qui que ce soit dans la pièce et qu'il est maintenant trop tard pour le faire, et puis je me dis que ça n'aurait pas servi à grand-chose de le présenter, alors je me tais, envahi d'un sentiment profond de tristesse alors que Louise évoque avec force détails sa visite chez un brocanteur du côté de Cambremer.

Le repas est servi rapidement. Poulet en sauce, riz blanc, haricots verts et tarte aux pommes. J'ai la sensation de me trouver dans un lieu où le dimanche existe encore. Un jour d'ennui extrême et épuisant. Le genre de jour qui vous fait espérer la semaine.

Pendant le dîner, je ne parviens pas à m'intéresser à la conversation. Léo est assis en face de moi, mais c'est comme s'il avait disparu. Il ne dit rien, il ne bouge quasiment plus. Personne ne lui adresse la parole. Louise raconte qu'elle a pris une année sabbatique pour superviser les travaux de la maison. « Je savais que ce serait une maison de garçon, une maison pour mes fils ! » dit-elle. D'une certaine manière, elle semble fière de ce grand saut accompli hors de son temps et de son milieu, fière de ce désir d'indépendance. Fille d'une mère au foyer et d'un père patron d'une usine de confiture, elle est devenue cadre chez Samsung. Elle a jugé nécessaire de rejeter bien des choses qui, dans son esprit, donnent du plaisir aux femmes, comme la cuisine, « j'ai horreur de cuisiner ! », le souci de construire un foyer à son image. « Tant que c'est confortable et qu'on peut laver les housses de coussins du canapé ! Tant que c'est pratique ! » Or, il suffit d'un regard pour comprendre qu'il n'y a rien de « pratique » chez cette femme.

La maison de sa mère avait dû être à son image ; celle de sa fille se devait d’être à l’image de ses fils. Son plus grand plaisir réside dans les installations sportives qu’elle a fait construire : le court de tennis, le terrain de basket, la piscine de taille olympique. Elle n’a pas l’air de beaucoup aimer sa fille. Elle n’en a pas parlé de la soirée.

Je songe à filer avant le café.

« Et toi, Sacha, tu es venu travailler sur un nouveau livre ? »

Je mets quelques secondes avant de réaliser que Louise me parle. Je me redresse sur ma chaise. J’ai laissé un silence s’installer.

« J’avais adoré ton premier roman. » Elle demande aux invités : « Vous l’avez lu ? »

Personne ne l’a lu.

« Ma fille est fan, mon mari aussi… Enfin, on est tous fans. »

Sa fille.

Je ne veux pas croiser le regard de Léo alors je fixe cette femme aux yeux trop grands.

« C’était très… *sulfureux*. »

Elle fait traîner le mot sulfureux en plissant les lèvres.

« En plus tu étais tellement jeune à l’époque… »

Je sais ce qu’elle attend de moi. J’en ai croisé beaucoup, des gens comme elle, qui pensaient me tenir par ce petit bout d’intimité. Cette femme n’a pas aimé mon livre. Elle l’a lu, parce que c’était *le truc à lire* à l’époque, parce que j’étais le voisin de la campagne et ce qu’elle a retenu, c’est un vague parfum de scandale dont elle a dû parler à l’occasion avec son mari quand elle voyait ma voiture passer devant chez elle, un petit rien qui lui permet de créer un frisson au milieu de la soirée. Elle *sait* quelque chose sur moi, quelque chose de choquant, quelque chose qui lui donne un avantage. Il y a des gens comme ça… Elle ne m’a pas quitté des yeux.

« Parce que moi, j’étais surprise, quand même ! »

Elle lève ses mains, petites marionnettes méchantes.

« Vous imaginez ? Sacha que je connais depuis qu’il a quatre ans… Ça m’avait fait drôle de lire tout ça… »

Je bois une gorgée de vin.

« Et encore Louise, si tu savais… Ma maison d’édition m’a fait couper tellement de choses.

— Ah bon ? »

Je la dévisage.
« Oui, le livre était beaucoup plus scabreux. »

Ce soir-là, quand nous sommes rentrés, Léo a continué à boire.
J'ai attendu dans la cuisine, assis en face de lui. Quand je me suis finalement levé pour aller me coucher, je l'ai entendu reposer son verre trop fort sur la table. Je ne me suis pas retourné.
« Ça t'a pas gêné de raconter que tu suçais la bite d'un mec, comme ça ? »
Je suis fatigué.
« Est-ce qu'il t'a baisé ici ? »
Je l'entends se lever et balancer une chaise contre le four. J'entends le bruit de ses pas derrière moi.
« T'avais quel âge dans ton putain de livre ? »
Il est à l'autre bout du salon.
« Je doute que tu sois vraiment énervé à cause de mon livre. »
Il se rapproche encore.
« Quatorze ans ? »
Il attrape mon menton.
« Il t'a baisé à quatorze ans ? Ici ? Tu réalises ce que tu es ? »
Je ne peux plus reculer.
« J'aurais jamais fait ça à ma famille… À mon père. Et le mec ? Le connard qui t'a baisé, il était content de ton livre ? »
Les mots *sueur* et *honte* s'inscrivent sur mon écran mental.
« Dans ton monde… les gens t'invitent à dîner parce qu'ils te voient à la télé et que tes parents sont connus. Ils ne savent pas que tu t'en fous des autres, que tu es triste tout le temps. Ils ne savent pas que tu as peur dès que tu sors de chez toi. Que t'arrives même pas à tenir tes clefs tellement t'es défoncé, avec tes doigts couverts d'eczéma. »
Il attrape mon cou.
« Dans ta maison de poupée… ils ne savent pas que tu prends tellement de conneries que tu te pisses dessus avant d'arriver aux chiottes ? »
Il ne serre pas très fort. Juste assez pour m'empêcher de répondre. L'image d'un jouet pour chien en forme de coq, le cou pendant de façon exagérément comique, me traverse l'esprit. Il me lâche. Je tombe sur le sol. Il attrape une lampe qu'il fracasse contre le mur. Il frappe dans la table à côté de moi, dans la cheminée. Je vois le miroir se briser au-dessus. Je vois

son reflet entre les morceaux qui se sont détachés. Il crie. Il me donne un coup de pied. Il se remet à crier. Il y a une bande sombre et humide sur le dos de sa chemise le long de sa colonne vertébrale.

Je pense : c'est dommage qu'il ait cassé cette lampe.

Je pense : il y a toujours un soir où *ils* finissent par m'humilier. Par me détester. Par me cogner. Ils disent qu'ils me protègent, mais ce n'est pas vrai. Jamais. Ce n'est jamais ça qu'ils font. Combien de fois ? Ils s'appelaient Augustin, Sam, ils s'appelaient Quentin, D. ou Max.

Il s'appelait papa.

Ils m'ont tous fait la même chose. Je me suis habitué à ça. Ils m'ont pris, ils m'ont jeté. Avec amour et puis dégoût, ils m'ont écouté, quelquefois… Mais ils n'entendaient rien. C'était toujours des histoires tristes, sinistres, dont rien n'excusait la violence. Tout ça n'était qu'une suite de mauvais raccords. Un homme entre. Au plan suivant, on voit le même homme entrer, mais il n'a plus le même regard, plus les mêmes vêtements, plus le même âge. Il tenait sa cigarette de la main droite et maintenant, il la tient de la main gauche. Faux raccord.

Ce soir, il s'appelle Léo.

Il casse tout dans le salon. Il pleure. Il dit : « Tu ne sauras jamais ce que c'est d'être moi. »

Prostré dans un coin, je me dis : il a raison, je ne saurai jamais ce que c'est d'être lui. Mais je sais la solitude. Je sais l'envie de tuer quelque chose à l'intérieur de soi. Au bout d'un moment, j'avance à quatre pattes. Je ne suis pas sûr qu'il me remarque. Je saisis un bout de miroir sur le sol que je presse contre mon cou en criant :

« Je veux que tu partes, Léo. »

J'enfonce le bout de miroir de plus en plus fort. La blessure n'est pas profonde mais je commence à saigner. Léo semble stupéfait.

« Sacha, repose ça ! Arrête de… »

Je ne le laisse pas terminer sa phrase.

« Si tu ne pars pas, je l'enfonce ! »

Il me regarde d'un air perdu, ramasse un paquet de cigarettes, sort du salon. J'entends la porte de la maison claquer. Je m'écroule sur le sol.

Léo n'est pas revenu le lendemain.

Il ne m'a pas envoyé de message. Il ne m'a pas appelé. Je suis resté au lit, incapable de bouger. Quand j'ai passé le doigt sur mon cou, j'ai senti une petite croûte de sang à l'endroit de l'entaille. En fin d'après-midi, je suis parvenu à me lever. J'ai ignoré mon reflet dans le miroir de la salle de bains. On ne m'avait jamais fait mal dans cette maison.

Je suis descendu dans la cuisine. En traversant le salon, j'ai pris conscience de l'ampleur des dégâts. Seul le canapé n'avait pas bougé, le reste était sens dessus dessous. Je n'avais pas vu qu'il avait cassé une vitre. J'ai choisi de ne pas m'attarder. J'ai pris deux ou trois trucs à manger au hasard avant de remonter dans la chambre et de fermer la porte à clef.

Léo n'était pas à sa fenêtre quand j'ai finalement réussi à sortir de la maison. Les jours qui ont suivi notre bagarre, je n'ai pas voulu l'appeler. Je suis passé et repassé sous sa fenêtre derrière laquelle il ne se trouvait jamais. Peut-être imaginais-je que seul son regard, le même que celui qu'il m'avait lancé le premier soir, brûlant, plein de promesses, saurait me faire oublier cette nuit de violence.

J'aimerais pouvoir penser que c'était lui qu'il détestait quand il s'est énervé. C'est ce qu'on se dit en général : « Il ne s'aime pas, alors il se met en colère. » Sauf que ce soir-là, c'était moi qu'il détestait. Il me voulait à terre. Cette nuit-là, il s'est senti moins libre que moi.

Quatre jours après notre dispute, je n'ai toujours pas reçu de message. Il fait froid dans la maison. Les radiateurs sont glacés quand je pose ma main dessus et il n'y a plus d'eau chaude.

Le plombier s'appelle Monsieur Petitbon.

Il me dit qu'il connaît bien ma mère et qu'il m'a rencontré plusieurs fois enfant. Il me raconte qu'il s'occupait déjà de la maison du temps de Gainsbourg et Birkin. Il me parle des tuyaux, du fuel, de la chaudière qui ne fonctionne plus. Et puis il se perd dans des anecdotes que j'ai entendues

mille fois : Gainsbourg rentrant ivre au petit matin, poussé dans la brouette d’un voisin, Birkin et les filles entassées à l’arrière de la Méhari beige, toutes ces histoires colportées au fil des années qui ont fait la légende du presbytère dans lequel je meurs de froid.

« On ne peut pas la redémarrer ? » je demande, comme s’il s’agissait d’un ordinateur. Il m’explique qu’il doit y avoir une fuite dans un tuyau, que les tuyaux sont encastrés sous les tomettes de la maison, et qu’il n’y a pas d’accès.

« Comment on va faire, alors ? » j’insiste, au milieu du salon que j’ai rangé comme j’ai pu. J’ai mis du scotch sur la vitre cassée, passé l’aspirateur, sans parvenir à minimiser le sentiment général d’apocalypse.

« Ben ça… »

Il me dit qu’il a des plans chez lui. Il va les chercher. Une demi-heure plus tard, il les déroule sur la table basse dont l’un des coins a été cassé l’autre soir. Je découvre le squelette de la maison. Un rectangle et des fils partout en transparence, comme des veines sur une radiographie. Monsieur Petitbon pose sa grosse main sur le plan.

« Ça peut être n’importe où, de là… jusque-là. » Son doigt indique un point sur la table en bois, à dix centimètres du dessin.

« Partout sous la maison. Ou bien sous la terre, là où passent les tuyaux dans le jardin. »

Il replie la carte, puis, avant de la remettre dans sa poche, il dit :

« Y a plus qu’à espérer que ça soit dans le jardin. »

Je prends une chambre d’hôtel à Cabourg.

Le ciel est d’un gris profond au-dessus de la mer. J’appelle Mona qui ne me répond pas. Un instant, j’ai envie de tout lui raconter. Je voudrais lui dire de venir me chercher. Elle est glaciale quand elle finit par me rappeler. Elle dit qu’elle a dû payer la taxe foncière. Elle dit qu’elle a épluché mes comptes et qu’elle n’est pas sûre de bien comprendre quel est « mon projet de vie ».

« Je ne vois pas ce que tu fais avec mille euros en liquide, chaque semaine.

— C’est mon argent.

— Et qu’est-ce que tu avais pris quand tu as dépensé sept cents euros à la Grande Récré ? »

Je me demande ce que Léo peut bien faire avec mille euros en liquide chaque semaine.

« La Grande Récré ?

— Absolument.

— Je ne vois pas de quoi tu parles. »

Nous raccrochons en nous promettant mollement de nous rappeler.

Je regarde par la fenêtre de la chambre. Je me remets à respirer d’un coup. J’ai soudain le sentiment de m’agrandir, de m’étendre, d’appartenir au ciel, à l’océan, à l’univers tout entier. L’envie de couper mon portable et de le jeter le plus loin possible m’envahit avec une telle force que je suis obligé de fermer les fenêtres et de baisser le store électrique. Je pourrais rester ici à attendre, caché dans cette chambre. Jusqu’à ce que je n’aie plus un sou. Ça pourrait être ça, « mon projet de vie ».

La nuit tombe et les ombres semblent faire danser les petites saynètes sur la toile de Jouy le long des murs. Tous ces personnages ont des visages langoureux et cruels. Dans chaque coin de la chambre, tous ont l’air de s’adonner à des plaisirs malsains. J’avale des cachets. J’essaie de les laisser fondre sous ma langue pour qu’ils agissent plus vite mais ma bouche est si

sèche que je n'y arrive pas. Il y a des mignonnettes dans le minibar. Ça ne suffira pas. Je remonte le store automatique qui donne sur le balcon. *Il était écrit que je resterais loyal au cauchemar de mon choix*. Je sens le feu sous ma peau et la peur. La vraie. Celle qui vous arrache au sommeil, à la vie. Celle qui n'est plus du tout un choix. *Abandon*. C'est le seul mot qui ne s'efface jamais de mon écran mental, celui qui scintille plus fort que les autres. Certains de mes carnets sont remplis de ce mot, aligné sur des pages entières.

L'enfant seul le reste toute sa vie.

Il y a la mer devant moi, trop loin au-delà des courts de tennis, après la plage immense. Cette mer froide, pleine d'algues et de souvenirs, que je ne veux pas quitter des yeux.

Abandon est souvent suivi par *Résignation*.

Je finis par attraper mon téléphone. Léo ne répond pas. Je rappelle une dizaine de fois. Je laisse des messages confus sur sa messagerie. Je lui demande pardon et puis je l'engueule avant de m'écrouler sur le lit, la fenêtre grande ouverte.

Alors que ton père agonisait, j'ai publié un livre Mona.

J'y racontais le destin d'une jeune fille de quinze ans qui, sous une fausse identité, devenait une star du porno à Los Angeles. Alors que nous allions visiter ton père à l'hôpital, j'écrivais des scènes de gang bang, de sodomie, de gorges profondes. C'était troublant à quel point les coulisses de l'industrie du X ressemblaient à celles des hôpitaux. Tubes dans la bouche et odeur de caoutchouc. L'importance des fluides. La violence à l'état pur. Les organes poussés à leurs limites. Les mots étaient les mêmes : rythme cardiaque, stimulation, salive.

Quand je rentrais de nos visites, je ne savais plus quelle douleur je racontais. Je me souviens, longtemps après, lors de la promotion du livre au Portugal, un journaliste m'avait dit qu'il y avait quelque chose de « très médical » dans les scènes de sexe.

J'avais fondu en larmes.

J'avais repensé au silence oxydé. Aux cris de douleur fendant l'air des couloirs, semblables à ceux de mon héroïne quand elle se faisait prendre. Le journaliste ne comprenait pas. Il parlait dans un français parfait :

« Peut-être que je me suis mal exprimé ? »

Était-ce ce que j'avais voulu raconter, Mona ? À quel point cette maladie nous avait baisés ? De quelle manière elle nous avait entraînés dans un univers brutal et froid ?

On humidifiait la bouche de ton père avec un spray, comme on prend soin des feuilles de certaines plantes d'intérieur. Le soir du Nouvel An, on avait mis du gélifiant dans une coupe de champagne et on lui en avait donné à manger. Tu étais partie avant minuit.

Je m'étais excusé auprès du journaliste. J'avais chassé les images de l'hôpital de mon esprit. Je les avais remplacées par celles des studios dans lesquels mon héroïne feignait le plaisir. L'histoire de Holly, la star du X, commençait en Californie, comme celle de ton père… Mais il ne fallait pas penser à ça. Il ne fallait pas chercher de signes. Simplement répondre, finir

l'interview, retourner à l'hôtel. Il ne fallait pas se souvenir de ce matin où j'étais allé te retrouver à l'hôpital. J'avais passé la nuit à écrire une scène très crue. Assise dans le couloir devant la chambre fermée, tu n'en pouvais plus. Tu m'avais dit que tu voulais partir. N'importe où. Quelques heures. Voir la mer ou mourir. J'aimais mieux la première option. C'était important – non – c'était urgent pour toi, d'être sur la route. Ce matin-là, nous roulions pour remonter le temps. Sur la route, là où rien ne reste, où rien ne s'imprime. Nous avalions la distance. Nous la sentions grandir au fond de l'estomac. Nous voulions absorber le vide devant. Nous étions finalement arrivés sur une plage. Le soleil était comme un impact de balle. Le sang coulait le long de l'horizon. Nous nous étions assis sur le sable humide. J'avais passé mon bras autour de tes épaules. Le soleil avait disparu. Pas de rayon vert. Pas d'apocalypse. Tu avais dit :

« Je n'aime pas la mer. Je n'aime plus tout ça. »

Il y avait tellement de tristesse dans ta voix. J'avais posé ma main sur la tienne. Nos doigts s'étaient enfoncés dans le sable.

Il fallait chasser ces souvenirs de souvenirs.

Alors que ton père agonisait, j'ai publié un livre.

Je ne saurai jamais ce qu'il en a pensé.

J’ouvre la porte de la chambre d’hôtel et tout de suite, Léo m’embrasse. Et puis il me pousse.

« Ça fait trois jours que je te cherche. Pourquoi tu ne répondais plus ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi tu mens comme ça ? »

Je comprends qu’il a eu peur. Il me serre dans ses bras. Je sens un vague soulagement à l’idée qu’il se soit inquiété.

Après avoir baisé un peu fort, un peu vite, un peu pour de mauvaises raisons, il s’allonge sur le lit. Sa respiration est encore saccadée. Il semble énervé.

« T’es venu ici pour voir un mec ? »

Je vois son pied qui s’agite sous les draps. Je ne l’ai jamais senti aussi nerveux.

« Il n’y a plus d’eau chaude à la maison… Le plombier dit que ça va mettre quelques jours.

— Alors c’est quoi ça ? »

Il tient mon téléphone entre ses mains. Il lit un message que je ne peux pas voir.

« C’est qui Richard ?

— C’est personne. C’est un producteur. »

Il y a quelques jours, Richard m’a envoyé un message pour me dire qu’il passerait le week-end en Normandie et qu’il serait heureux de boire un verre avec moi. C’est mon éditrice qui a dû lui dire où me trouver. Je l’ai appelée quand j’ai paniqué à l’idée de ne pouvoir régler la note de ma chambre. Je lui réclamais un à-valoir allemand que j’avais déjà reçu. Elle en a profité pour me reparler du projet que nous avions avant mon départ.

Léo jette des regards suspicieux partout dans la chambre.

« Un producteur de quoi ?

— De films.

— Parce que tu fais des films, maintenant ?

— Non.
— Alors pourquoi il veut te voir ?
— Il pense que je devrais en faire. »
Léo me regarde.
« T'es venu ici pour coucher avec lui ? »
J'éclate de rire. Je l'embrasse et il se recule.
« Viens, on sort. J'en ai marre d'être enfermé. »

Je fais semblant de ne pas remarquer qu'il marche trop vite dans les rues de Cabourg. Pas plus que je ne veux remarquer son regard dur depuis que nous sommes à l'hôtel, depuis que nous nous sommes disputés, depuis le dîner chez Louise Martel.

Depuis qu'il s'est démasqué.

Finalement, il s'arrête devant une pizzeria.
« Ça te va ? »
Je fais oui de la tête.

Il a changé d'attitude quand je lui ai parlé du producteur.

Assis chez Santa Luna, Léo ne touche pas à sa quatre fromages. Il me pose des questions sur mes livres, mes scénarios, mes droits d'auteur. C'est la première fois qu'il me parle de tout ça. Il a l'air défoncé.

« T'as gagné combien en tout ?
— Je ne sais pas.
— Dis-moi.
— Je n'en ai aucune idée. »

Il est comme ça, Léo. Il compte : combien d'euros, combien d'amour, combien de fois. Je l'ai vu quand il achète des motos ou quand il les revend. Il passe des heures à me raconter ses calculs, les marges qu'il pourra dégager. C'est la première fois qu'il s'adresse à moi comme ça. J'ai l'impression d'être un tas de ferraille qu'il aurait trouvé sur Internet.

Combien je pourrais le revendre, celui-là ?

« Pourquoi tu me poses toutes ces questions ?
— Je m'intéresse à toi. »

Léo me dit souvent qu'il voudrait *réussir* dans la vie. Il estime que son père n'a pas réussi. Je voudrais lui demander ce qu'il entend par là, mais je connais déjà sa réponse : combien d'euros, combien d'amour, combien de fois.

Il a posé ses bras sur le dossier de la chaise.

« Il veut te donner quoi ce producteur pour écrire ton truc ?

— Je ne sais pas. Un peu plus de cent mille euros… »

Léo s'étouffe.

« Enfin, cinquante pour acheter les droits du livre, et cinquante pour que j'écrive le scénario. »

Ma précision ne change rien. Il est abasourdi.

« Tu veux dire qu'on pourrait avoir cent mille balles, là ?

— Mais il faudrait que je l'écrive… »

Je peux voir les chiffres danser au fond de ses yeux.

« Ce n'est pas un de tes livres qu'il veut acheter ?

— Si.

— Bah il est déjà écrit alors.

— C'est plus compliqué que ça.

— Plus compliqué que cent mille euros ?

— Oui. »

À nouveau, une lueur dure et métallique passe dans ses yeux.

« T'as de la chance de pouvoir te poser des questions comme ça. »

Je regarde à travers les vitres de la pizzeria. Quelqu'un a oublié d'enlever les guirlandes de Noël de son toit, bien que nous soyons en plein été. Je regarde les petites ampoules multicolores clignoter, à contretemps.

« Je n'ai jamais dit que je n'avais pas de chance. »

Au fil des années, j'ai appris à me maquiller.

Je n'aime pas ma tête de drogué. Je ne sais pas vivre, mais je sais me cacher. Mes « outils » sont posés sur le rebord du lavabo, dissimulés dans une trousse de toilette noire très masculine. Le genre de trousse en cuir que l'on offre en cadeau pour la fête des Pères. J'applique d'abord le fond de teint Armani Maestro, teinte 5.5, autour des yeux, sur les ailes du nez, sur le front. J'applique du Touche Éclat d'Yves Saint Laurent, teinte 3, sur mes paupières inférieures et supérieures. Je laisse mes contours disparaître. J'utilise un autre fond de teint très épais, un stick Tom Ford, teinte 2. J'estompe le tout avec une petite éponge. Tout ça juste pour dissimuler mes cernes. J'applique le même traitement à mes narines, à mon menton, à mon front. J'utilise de la poudre Terracotta de Guerlain pour me donner bonne mine. Je redessine mes sourcils à l'aide d'un crayon, teinte blond foncé, de chez Chanel. Je me regarde jusqu'à ce que plus rien ne bouge. Jusqu'à ce que je n'aie plus l'air vivant.

C'est comme ça que je peux affronter le monde. Les éditeurs, les amis, les producteurs, les interviews, les anniversaires et les dîners de famille. Les autres. C'est mon armure, mon masque. Toutes ces poudres qui me rendent vaguement plus jeune, vaguement plus vieux. Parfois, quand je bois trop et que je grossis, je me laisse pousser la barbe et je la noircis avec du mascara pour creuser mes joues.

Je ne saurais dire à quel moment j'ai commencé à me voir comme un objet manufacturé, améliorable. Après la sortie de mon premier roman, peut-être ?

Devant le miroir, j'incline la tête, avec un air de défi. Je me veux en gros plan, sous vide et sous contrôle. Devant le miroir, j'ai peut-être l'espoir fou de figer les choses. J'ai certainement besoin d'en effacer d'autres.

Intérieur nuit – Une chambre.

Plan serré de Sacha, assis devant le miroir. Il a fini de se maquiller. Il semble satisfait. Tout est OK. Il est prêt.

Sacha se contemple, pourtant c’est l’horizon qu’il fixe.

Richard m'attend assis à une table au bar de l'hôtel. Il porte une chemise d'un bleu subtil dont je cherche le nom exact. J'avance en pensant que c'est le genre d'homme qu'il est difficile de situer dans une époque précise. Ce matin, Léo a fait attention à moi. Il m'a même empêché de tirer sur le joint qu'il avait roulé. Depuis une semaine, il est très excité à l'idée de ce rendez-vous. Il m'en parle comme d'un casse de banque.

« Pardonne-moi d'être en retard… »

Un sourire se dessine sur le visage de Richard quand il lève la tête de son journal.

« J'ai eu un mal fou à me garer, dis-je en m'asseyant alors que je sors juste de l'ascenseur.

— Il n'y a aucun problème, mon cher Sacha. J'étais pourtant sûr que tu avais une chambre ici… Enfin, c'est ce que ton éditrice m'a dit.

— J'étais là, c'est vrai. Mais je suis parti chez des amis… », j'improvise. Je ne sais pas pourquoi je mens tout le temps. J'ai toujours été comme ça. Je mens sans raison, pour être toujours un peu à côté de moi, à côté des autres.

« Je suis gêné de t'avoir fait venir jusqu'en Normandie…, dis-je en m'asseyant.

— Ne t'inquiète pas, je viens souvent les week-ends. Et puis ça m'a fait plaisir de savoir que tu étais toujours intéressé. »

J'observe le pianiste qui va bientôt se mettre à jouer. Il porte un costume gris. Assis dans un coin, il boit un Schweppes.

« Après le dîner, tu n'as plus donné de nouvelles. Pour tout te dire, je n'y croyais plus trop… »

La chemise de Richard est bleu cobalt. Le pianiste a le regard dans le vague.

« Je suis désolé… C'est souvent l'impression que je donne, alors que je suis juste lent à me décider. »

Là encore, j'improvise.

« J'ai pensé que ça t'avait peut-être fait peur toutes ces responsabilités.

L'adaptation, la réalisation en plus… J'aurais dû être moins enthousiaste ! »

Il dit ça en éclatant de rire et un instant, je le trouve touchant. Ce matin, Léo m'a demandé si j'allais devoir passer la nuit avec lui et ça m'a fait sourire. J'ai compris que c'était ça, pour lui, le cinéma ; un univers sale et lointain. Je l'ai rassuré. Assis en face de Richard, je me demande si Léo n'avait pas raison. S'il ne serait pas plus facile de passer la nuit avec lui. Il me parle de mon livre, de l'intuition qu'il a que ça pourrait être un film très émouvant.

Pour combien serais-je prêt à le sucer ?

« Maintenant, si toi tu te sens à l'aise à l'idée d'adapter le livre, tu peux commencer par ça. C'est ce que j'ai dit à ton éditrice. »

Je fais baisser les enchères de ma fellation de plus en plus bas dans ma tête. Et puis je réalise que ça n'a aucun sens. Ce n'est pas *ça* qu'il veut, Richard. Ça serait trop simple. Ce qu'il désire est beaucoup plus complexe. Il me veut *moi*. Il me veut à des dîners, il me veut en vacances. Il me veut à côté de lui. Le livre, le film, ce sont des prétextes, des manières de me prendre, de me posséder. Pas dans le sens où Léo l'entend. Mais c'est pareil. J'ai connu un homme qui était comme ça. Un chanteur. Je l'appelais D. Pour lui aussi, le sexe était secondaire. Ce qu'il voulait, c'était ma présence, c'était me montrer. Pas comme un trophée, plutôt comme un petit grigri étrange et juvénile. Et il avait l'argent et le charme suffisants pour me convaincre, quelques fois.

Richard me sourit :

« Je te commande une coupe ? »

Les hommes. Ils me prennent, me tordent, me jettent. Faux raccords. Ils changent de visages, de gestes, d'intention. Ils ne changent jamais vraiment.

Le mot *vorace* s'inscrit sur mon écran mental entre les feuilles d'une jungle obscure.

D. montait dans les avions avec des airs mystérieux.

Quand on le reconnaissait, quand on ne le reconnaissait pas. De toute façon, c'était un problème, « être reconnu ». D. avait été une star, un chanteur au nom incontournable, fabriqué, collant comme du chewing-gum. Il était devenu une icône. Une icône, c'est toujours un peu pathétique, un peu passé. Elle a déjà existé. Elle n'est ni vraiment vivante, ni tout à fait

morte. D'un côté, il y avait « ce nom » qu'il s'était choisi et qui lui ouvrait toutes les portes. « Ce nom » qui était devenu plus célèbre que l'homme qui le portait. De l'autre côté, il y avait son visage que plus personne ne connaissait. Quand il marchait dans les rues, il n'était plus une icône. Parfois, il se parait des accessoires qui l'avaient rendu légendaire. Ceux qui avaient fait sa silhouette, reconnaissable entre mille. Ces jours-là, il tentait de mettre toutes les chances de son côté.

Tout un tas de gens riches gravitaient autour de D. De l'argent, lui, il n'en avait jamais vraiment eu. Il avait vendu beaucoup de disques mais il avait aussi acheté beaucoup de drogues, de maisons, de voitures. Il ne lui restait plus grand-chose, à part ce précieux nom qui sonnait encore comme un scandale.

Je l'ai rencontré dans une boîte de nuit, à Londres. Il venait de rentrer d'une cure de désintoxication. D. était devenu célèbre avant ma naissance. J'ai parlé avec lui sans savoir qui il était. C'est la seule discussion que l'on ait eue durant laquelle il n'était pas D., l'idole de la pop. Il était simplement un type drôle et piquant qui se moquait de tout avec finesse, usant de ses fameuses saillies qui savaient faire rentrer les lapins à l'intérieur des chapeaux. D. avait un talent, précis et cruel ; où qu'il soit, il savait tracer une invisible ligne dans l'espace, vous plaçant près de lui, laissant les autres, les nuls, les pas drôles, les pas choisis, sur l'autre rive. C'est comme ça qu'on se sentait avec lui : toujours du bon côté de la vie, du bon côté de la blague, de la boîte de nuit, de la soirée.

J'ai tout de suite compris que je lui plaisais et j'aimais lui plaire. Quand il était sobre, D. adorait s'entourer de drogués. Là encore, il s'agissait de tracer d'imperceptibles séparations entre lui et les autres. Il aimait rire du manque d'inhibition de ceux qui le côtoyaient. Sous son chapiteau, il y avait des clowns, des acrobates, des dompteurs de lions… peu lui importait, tant qu'il restait le Monsieur Loyal de son cirque.

Ce soir-là, il avait insisté pour que je rentre avec lui et je n'avais trouvé aucune raison de refuser. Je me souviens de sa Jaguar bleu ciel dont les sièges en cuir blanc étaient brodés à ses initiales, de ses accélérations folles au bord de la Tamise. Il avait essayé de me caresser à travers mon pantalon avant que je lui dise d'arrêter, ce qu'il avait fait sans protester. Il était allé se coucher en me proposant de rester dans la chambre d'amis. J'avais fini par dormir avec lui. Il avait pleuré, cette nuit-là.

La vérité, c'est que j'avais besoin d'une pause, d'une trêve, d'une aventure. Paris, Mona, la maladie… D. m'a pris, un temps, sous ses ailes de chauve-souris. Parfois, il répétait qu'il avait presque deux fois mon âge, et je sentais de l'excitation et du regret dans sa voix.

C'était beaucoup d'efforts pour D. d'être D. Ou plutôt, c'était épuisant d'être le D. que tout le monde attendait ; le sale gosse des clubs underground de Londres, le gamin de vingt ans aux cheveux décolorés. Il avait la cinquantaine, le sale gosse. Il se faisait gonfler les lèvres, le front, les joues. Il se faisait aspirer le ventre et le reste. En une année, le tigre tatoué sur son bras pouvait devenir un chaton et vice versa. Il était comme un personnage de bande dessinée avec son corps creusé, sculpté par des années d'excès. Et pourtant, il était beau. Son véritable problème, c'était qu'il dépendait des gens riches autour de lui, de leurs sentiments fluctuants à son égard. Une aura, ça s'achète. Ils se payaient D. Pas de performance exigée. Il était devenu un invité dans sa propre vie. C'était son état permanent. Son métier. Sa vie se déroulait, d'un faire-part à l'autre, d'une invitation à la suivante. C'était la raison de cette angoisse qui le rendait fou, les soirs de solitude, lors de ses crises de colère dont j'étais souvent la victime. Invité. Partout. Tout le temps. Quand je l'ai rencontré, il m'a dit qu'il était chez lui cinquante jours par an. Il avait fait le calcul. Sa maison de Notting Hill ressemblait à la version grand format d'une chambre d'ado. La première chose que j'ai faite, c'est ranger. Pendant trois jours, j'ai nettoyé sans m'arrêter. Je ne raconterai jamais les choses que j'ai vues, stigmates d'une vie de luxe, de débauche, de solitude pleine de monde. J'ai rempli huit bennes que nous avions fait venir en pleine nuit. Il ne voulait pas que les voisins puissent le voir. Il avait peur de trouver ses vieux caleçons en vente sur Internet.

Quand nous sommes revenus à la maison, la femme de ménage avait tout rangé. Monsieur Petitbon avait réussi à réparer la chaudière. J'ai remarqué une sorte de tranchée dans le jardin à l'endroit où il avait dû creuser pour réparer la fuite. Le jardinier avait laissé un mot m'expliquant qu'il avait déjà replanté du gazon et que ça aurait poussé d'ici quelques semaines. J'ai pensé à tous ces va-et-vient, à tous ces gens qui avaient la clef de chez moi et qui étaient venus, en mon absence, faire disparaître les traces de malheur. Ma vie a souvent ressemblé à ça. Je quitte un décor – cris, larmes et verre brisé ; et quand je reviens, le décor est de nouveau intact. C'est comme ça que mes parents m'ont protégé, c'est comme ça que j'ai appris à me protéger. Pas de trace de malheur, pas de malheur. Léo a réparé les meubles cassés, il a changé la vitre. Il a commandé une nouvelle télévision avec mon American Express. Je me suis contenté d'aller jeter la lampe Art déco que j'aimais beaucoup. Ma mère l'avait reçue en cadeau d'un amant, un célèbre acteur américain. J'ai senti la fureur monter en moi quand j'ai entendu la lampe éclater au fond de la poubelle.

C'est loin tout ça, maintenant… C'est sans importance. Le décorateur est venu tout réparer, l'ensemblier a remis de la patine sur les murs, le tournage a repris. Je bois une gorgée de vodka, assis devant la maison. Au téléphone, ma banquière me demande pourquoi j'ai dépensé autant d'argent à l'hôtel sans la prévenir. Elle dit qu'elle ne va plus pouvoir m'autoriser un découvert *aussi élevé* considérant *ma situation globale*. Je pense qu'il faut que j'achète une machine à faire des glaçons et qu'il faut trouver une solution pour la terrasse en bois autour de la piscine sur laquelle je m'écorche les pieds. Léo m'a parlé d'un vernis dont je tente de me rappeler le nom alors que je l'observe en train d'attraper une sauterelle qu'il garde dans la paume de sa main, et la voix de la banquière n'est plus qu'un bourdonnement lointain qui n'a aucune affinité avec l'air autour, alors je me lève et je réponds : « Je comprends, mais je suis en train d'écrire un scénario. Je vais être très bien payé. Vraiment très bien… », et, tandis que je

titube, je me dis que j'ai beaucoup de chance d'avoir réussi à articuler n'importe quelle réponse, que la vodka que je bois est trop chaude et qu'il me faut à tout prix cette machine à glaçons et ma banquière me demande si j'ai *une idée de la date à laquelle je toucherai l'argent pour ce scénario*, alors que je retombe lourdement sur la chaise et que ma tête bascule en arrière, si bien que je me retrouve à regarder le champ à l'envers, à penser que c'est vraiment dommage, ce vilain fil électrique qui traverse le ciel entre les beaux châtaigniers, qu'il faudrait l'enfouir sous terre, comme le répète ma mère chaque fois qu'elle vient s'allonger au bord de la piscine. La banquière me dit qu'elle s'est longtemps occupée de Houellebecq et que lui aussi, *c'était quelque chose*, et puis elle rigole nerveusement, et je lui ai assez parlé au téléphone pour savoir que ce rire signifie simplement que nous allons finir cette conversation qui n'a été agréable pour personne, et qu'il faut se quitter sur une note plus douce. Je suis soulagé, alors je dis : « J'apprécie que vous m'ayez toujours soutenu. Vraiment… », et puis nous raccrochons au moment où Léo repose la sauterelle dans l'herbe.

Tu ne savais rien de mon histoire avec D., Mona.

Ton père était déjà malade. Tu dormais beaucoup et tu avais une notion très relative de ma présence dans l'appartement. Je partais à Los Angeles, à Londres, à Berlin. Je n'avais même plus besoin d'inventer d'excuses. Tu t'en foutais de savoir si ce que je te racontais était vrai.

D., lui, n'aimait pas que je parle de toi. Les rares fois où j'évoquais notre relation, notre appartement, notre envie de faire un enfant, c'était comme s'il ne me croyait pas vraiment.

J'avais déjà pris mes distances avec lui quand il a replongé dans la drogue. À Londres, dans la maison que j'avais nettoyée, il organisait de nouveau des fêtes extravagantes. Il me disait que c'était de ma faute, que je l'avais abandonné. J'étais resté, le temps de chasser les parasites. J'avais refusé de dormir avec lui. Chaque soir, avant d'aller se coucher, il me demandait de sa voix à la fois enfantine et abîmée par le tabac s'il pouvait venir me réveiller en cas de mauvais rêve.

Une nuit, il avait menacé de me tuer et de se tuer ensuite. Il disait qu'il avait un pistolet. Moi, j'avais trop fumé, trop bu. Je l'avais serré dans mes bras, je lui avais fait prendre un bain. Ce soir-là, je l'avais laissé me sucer. Il s'était finalement endormi. Le lendemain, il m'avait dit que je faisais toute une histoire d'un rien, qu'il était défoncé et qu'il n'avait jamais eu d'arme chez lui.

J'avais quitté Londres. J'avais quitté D.

La dernière fois que je l'ai vu, quelques mois plus tard, il sortait d'une nouvelle cure. Il habitait chez un couple richissime à Los Angeles. Le type était un Australien qui avait fait fortune dans la mode. Il était devenu son manager, son « tourneur ». Tourneur de quoi ? D. m'avait envoyé un billet d'avion pour que je le rejoigne. Il m'avait dit qu'il voulait simplement s'excuser, me montrer qu'il allait mieux et qu'il allait me présenter Bret Easton Ellis, si j'acceptais de venir.

Los Angeles.

J'avais le sentiment d'avoir pris une mauvaise décision, mais je ne savais pas exactement laquelle. Je ne suis pas allé à la réception donnée en l'honneur de Bret Easton Ellis. D. n'a pas compris pourquoi et ça m'était égal, qu'il comprenne ou non.

La nuit, on entendait les coyotes aboyer à travers les collines.

Le lendemain, il était revenu avec un exemplaire dédicacé de Moins que zéro*. Je lui avais dit que je voulais rentrer à Paris. Il avait refusé de m'amener à l'aéroport. J'avais pris un taxi qui m'avait déposé devant LAX.*

D. ne m'avait pas pris de billet retour.

Quelques jours après mon rendez-vous avec Richard, je reçois un premier virement de quinze mille euros.

« Sans rien faire ! » C'est ça qu'il a dit, Léo, quand il a regardé mon compte.

Il voudrait une moto. Une BMW R 1250 RS. Il demande ça d'un air déçu d'avance, sans imaginer que je vais accepter.

« Si ça te fait plaisir.

— T'es sérieux ?

— Oui. »

Il n'arrive pas à y croire. On n'a pas dû lui en faire beaucoup, des promesses de ce genre. Il reste méfiant quelques secondes, comme si la situation pouvait encore se retourner contre lui et puis, quand il comprend que je suis vraiment d'accord, il explose de joie. Il me prend dans ses bras. J'essaie de penser à quelque chose que je pourrais vouloir autant et je suis triste de ne pas trouver.

« Sans toi, je n'aurais pas voulu écrire ce scénario, dis-je afin de rendre notre petit marché un peu plus convenable.

— Il y a un concessionnaire à Saint-Arnoult, on pourrait aller voir… Après si tu changes d'avis, c'est pas grave. »

Son caleçon fait un pli alors qu'il enfile son jean.

« Je ne changerai pas d'avis. »

Dans la voiture, il me pose des questions sur les échéances de paiement du scénario.

« Ce que j'ai reçu, c'est une partie de l'avance pour le livre. Je recevrai encore de l'argent quand j'aurai envoyé la première version et puis j'en recevrai encore pour la deuxième, et ainsi de suite…

— Combien ?

— Quinze mille à chaque fois. »

Cette perspective aussi lui plaît.

Pour rien.

Il dit qu’il va « arranger la moto » et puis la revendre. Lui aussi a besoin de justifier les choses comme il peut. Il me parle de pièces de moteur qu’il possède déjà. Il me dit qu’au fond, c’est une bonne affaire.

Ça veut dire que je vais devoir le faire, ce film. Je vais devoir me remettre au travail. « Ça fait longtemps que je n’ai pas écrit. J’espère que je sais encore… » Il me donne une tape virile sur l’épaule. Un geste inhabituel qui me surprend. « Je vais t’aider. Tu vas voir. Je vais m’occuper de tout. »

Chez le concessionnaire, les motos alignées les unes à côté des autres sont comme des chiens trop vieux qu’il faudrait adopter. Léo dit qu’il ne veut pas de jantes *à bâtons*. Il les veut *à rayons*, ses jantes. Il demande s’ils ont un modèle muni de l’option *719*. Le vendeur semble surpris par sa requête.

« Nous pouvons en faire venir une… 136 chevaux. Et puis un joli pack de pièces, couvre-culasse, bobine d’allumage, bouchon de remplissage d’huile, couvercle de carter à l’avant, sans oublier toutes les platines de repose-pieds réglables en carbone… Mais je suppose que vous savez tout ça ? Vous avez l’air de vous y connaître. Alors, vous savez que l’option coûte 1 400 euros. »

Léo se tourne vers moi. Il se tient devant une affiche sur laquelle on peut lire :

« Construisez votre légende. »

Prends toutes les options, Léo. Prends ce que tu veux. Simplement, reste avec moi. Ne me laisse pas retourner à ma vie. Enterrement, fausse couche, amour en cendres.

« Elle a l’air super cette option. »

Il me sourit.

« Tu es sûr ? »

Le concessionnaire n’y comprend plus rien.

« Elle est pour qui la moto ? »

Léo ne me quitte pas des yeux. Il dit :

« Elle est pour moi, mais c’est mon frère qui me la paie. Il a cassé la mienne. »

Je ne suis pas gêné que le type ne croie pas un mot de son explication.

« Prends-la. »

Il faut signer tout un tas de papiers, il faut faire assurer la moto, il faut la

faire immatriculer, il faut… Je n'ai plus la force. Je laisse ma carte de crédit à Léo.

Sur le parking, je n'arrive pas à quitter des yeux le gigantesque logo BMW au-dessous duquel on peut lire :

« Le plaisir de conduire électrisant. »

J'ai le sentiment qu'il manque un mot, une virgule, à cette phrase. Elle ne semble pas entière et pourtant elle s'étale, étincelante et définitive, pas tout à fait incorrecte, sur la façade du concessionnaire.

Quand Léo finit par revenir vers moi, par me dire que la moto arrivera lundi, par me serrer dans ses bras, j'ai le même sentiment.

Il manque une virgule, un geste.

Après la sortie de mon premier roman et le tourbillon qui a suivi, il a fallu écrire un deuxième livre.

Je n'étais pas inquiet, j'avais des choses à raconter, mais je sentais que je manquais cruellement de discipline. C'était déjà le cas avant, ça n'a pas changé depuis. C'est ma mère qui a dû prendre les choses en main. Elle a organisé ma vie dans un coin de son appartement. Je n'avais rien d'autre à faire qu'écrire. Le reste était pris en charge. Le frigo était toujours plein, le ménage était fait, les billets d'avion étaient réservés. Tout ce que je voulais était à portée de main, à condition que j'écrive. C'était un pacte qui m'allait ; mes histoires en échange d'une vitre entre le monde et moi. Une existence fabriquée, entièrement faite de douceur ; cashmere, Xanax, business class, marijuana. J'ai écrit quatre livres comme ça, dans ce ventre que ma mère avait su recréer. Elle se disait qu'elle était heureuse que je vive de ma passion. Elle se mentait. La vérité, c'est qu'elle était heureuse de me voir écrivain. C'était un prolongement d'elle-même qui lui plaisait. Et moi, ça me plaisait d'être ce prolongement. C'est elle qui s'est occupée de mon déménagement avec la force et l'efficacité que je lui ai toujours connues quand la vie devient trop émouvante. J'avais peur de quitter ma mère, elle avait peur d'avoir fait un enfant qui avait peur de la quitter. Quand j'ai emménagé rue du Commandant-René-Mouchotte, elle m'avait organisé une surprise ; elle avait fait reproduire toutes les photos, tous les tableaux de son appartement. Mon salon était une réplique quasi identique du sien. La même moquette anthracite, la même cuisine à carreaux noirs, les mêmes bougies posées partout. Et puis surtout, cette chaude lumière qu'elle savait créer, sur les plateaux, chez elle. Sauf que dans l'appartement analogue, il n'y avait plus ma mère. Il y avait toi, Mona, qui commençait à perdre pied, belle, dans la lumière mordorée. C'est à ce moment-là que j'ai arrêté d'écrire, que je n'ai plus été capable. La couleur de la peinture sur les murs s'appelait Elephant Breath. C'était ma mère qui l'avait choisie. Je me rappelle une bouteille de Destop ouverte, balancée contre le mur et la

trace qu'elle avait laissée, comme un visage, pendant des mois. Ça n'était plus important de savoir qui avait commencé à en vouloir à l'autre. Ça pouvait partir de n'importe quoi. Ça pouvait même arriver quand nous essayions de toutes nos forces que ça n'arrive pas, déchirant d'un regard toutes nos promesses, tous nos pactes. Elle nous suivait partout, cette colère, comme une forme invisible qui semblait tout envahir, chaque centimètre de chaque pièce. Il suffisait d'une intonation pour que tout dégénère. Je savais dès la première vapeur du premier verre que tu te versais que tu étais devenue quelqu'un d'autre. Quelqu'un que je ne connaissais plus. Et puis les disputes s'arrêtaient. Nous renoncions à nous détester, pour quelques jours, et nous restions amorphes devant la télé, comme nous le faisions quand nous étions plus jeunes et plus indulgents. Ces soirs de calme étaient des victoires. Il y avait une multitude de paramètres, un protocole impossible à respecter. Les disputes étaient effroyables, Mona, et je ne sais pas si nous pouvons entièrement mettre ça sur le compte de la maladie de ton père, sur l'enfant que nous n'arrivions pas à faire. Nous ne nous aimions plus. Nous avions de la tendresse pour ce que nous avions été et une peur panique de ce que nous serions l'un sans l'autre. C'est comme ça que les histoires durent trop longtemps. Nous nous battions dans la chambre, dans le salon. Nous cassions tout. Une femme de ménage venait nettoyer l'appartement. Elle repliait les vêtements déchirés. Elle frottait les murs pleins de traces, le sol maculé de taches. Elle revissait la cuvette des toilettes arrachée. Parfois, je croisais son regard et j'avais tellement honte que j'osais à peine lui dire bonjour.

Avant Léo, j'étais seul dans la maison.

Ce soir, il a trop bu. Il a joué à la PlayStation pendant que j'avançais sur le scénario. À minuit, il a voulu aller acheter de la coke. Il était ivre quand il a pris le volant.

Avant Léo, je roulais seul sur l'autoroute. Je conduisais pendant des heures. Je me perdais, parfois. Quand j'avais trop roulé, je voyais le soleil se lever et j'avais peur. Avant Léo. Avant qu'il ne se matérialise, comme la réponse à une question jamais posée.

Il s'est garé. Il n'arrête pas de passer des coups de téléphone. Il sort de la voiture en me demandant de l'attendre. Rue de la Voie-Lactée. Je lis le nom sur la plaque éclairée par la lumière d'un réverbère. Quand Léo revient, il renifle. Il veut aller boire un verre avant de reprendre la route. On se retrouve dans un bar affreux. Vitres sales, murs graisseux. Je remarque une bande de mecs saouls, assis dans un coin, juste à côté d'un type tout seul et moustachu qui mange, le nez dans son assiette. Tout est sordide ; les serviettes en papier, la lumière, le whisky-Coca que Léo commande d'une voix incertaine.

Avant Léo, je roulais seul et j'avais peur. Il y avait des formes inhabituelles dans le lavabo et mes draps étaient trempés de sueur.

Il passe sa langue sur ses lèvres.

« Tu m'en commandes un autre ? »

Il disparaît aux toilettes. Je ne commande rien. Quand il revient, ses pupilles sont énormes. Il n'y a plus de blanc dans ses yeux. Le bar sent la Javel. Derrière nous, les mecs parlent de plus en plus fort.

Léo dit :

« Si tu bois trop ce soir, je ne pourrai pas m'occuper de toi.

— Je n'ai pas besoin qu'on s'occupe de moi. »

Il fait tomber son verre. Il met quelques secondes avant de s'en rendre compte. C'est moi qui m'excuse auprès du barman.

« T'as pas besoin qu'on s'occupe de toi ? »

Il attrape ma main avec une force extraordinaire. Il la soulève et vient l'éclater sur le zinc. Il a un drôle de rire.

La première fois que Léo a couché avec un garçon, il avait quinze ans. C'était un type plus vieux qui vivait à Rouen. Un étudiant, « un mec intelligent », c'est comme ça qu'il l'avait décrit. Nous n'avons jamais prononcé les mots, « homosexuel » ou « gay », Léo et moi. Toutes ces phrases restent sous la surface, comme d'étranges poissons, invisibles et effrayants.

Léo continue à me broyer les doigts. Je retire ma main d'un coup sec.

« Alors pourquoi c'est toujours toi qu'on doit sauver, hein, Sacha ? »

Je sens mon cœur battre dans ma paume quand j'enfile mon blouson. Il hurle :

« Tu ne t'es jamais dit que c'était moi que tu devais sauver ?! De cette vie de merde ? De cette campagne de merde ? De ce bar de merde ? »

Les mecs à côté ne nous quittent plus des yeux.

Avant Léo, c'est une vie que je ne connais plus.

« On devrait rentrer… », dis-je d'une voix blanche. J'entends les mecs nous insulter. Je laisse un billet de vingt euros sur la table. Une fois à l'extérieur, je regarde les deux vitres du bar qui brillent dans la nuit. Petit théâtre au milieu de rien. Léo s'embrouille avec un des types. Je sais comment tout ça va finir. Quand il sort, toute la bande l'a suivi. Ils nous traitent de pédés, de suceurs de bites. Léo s'approche d'eux. J'entends son souffle. Il pousse un mec. Je l'entends tomber par terre. Il lui file des coups de pied. Je voudrais ne pas être ici, devant ce bar affreux, à deux heures du matin, mais ils sont cinq contre Léo, contre moi aussi, et le poing d'un mec s'enfonce dans mon estomac, je ne sens plus l'air entrer dans mes poumons, je m'écroule sur le trottoir. Les mecs nous rouent de coups, nous crachent dessus. Ça dure longtemps avant que le patron ne sorte en criant quelque chose à propos de la police et des jeunes en général. Les types décident de s'en aller, « parce que ça ne sert à rien de taper des pédés », et quand je me redresse, l'air de rien, comme si personne ne m'avait empêché de respirer, comme si je n'avais pas de crachats sur mon blouson, je dis au patron : « Les gens sont devenus tellement agressifs, c'est fou ! » Et, au moment où je vois Léo se lever en essuyant le sang qui coule de sa bouche, je murmure : « Je suis désolé… Je peux faire quelque chose ? » Le patron réfléchit, l'air grave, comme si cette question exigeait une réponse de la

plus haute importance. D’une voix peu assurée, il répond : « Je vais fermer. » Au bout de la rue, les types ont disparu. Je touche le visage de Léo qui sourit en disant qu’il aurait pu les défoncer, ces pédés.

Sur la route du retour, il tape des traces sur sa main.

« J’aurais pu les éclater… »

La radio diffuse une chanson que j’ai adorée. Il s’enfonce dans le siège. Il semble furieux.

« Et toi tu t’excuses.

— Je voulais m’en aller.

— On te traite de suceur de bites et tu t’excuses ? »

Je me contente de garder les mains posées sur mes genoux pour qu’elles ne tremblent pas.

Il dit : « J’aurais pu les tuer ces fils de putes. »

Il conduit sur les petites routes. Il insulte les mecs, le patron du bar, le monde entier. Je ne peux rien faire d’autre que le laisser tranquille et je me dis qu’au fond, je sais que je ne peux pas m’en tirer tout seul, je veux dire, sans lui, et je me dis qu’en admettant ça, je suis presque tiré d’affaire. Alors, je le laisse tranquille, parce que c’est peut-être la chose la plus difficile, la plus importante, qu’on puisse faire pour quelqu’un, le laisser tranquille. C’est peut-être le seul acte gratuit, le seul véritable acte d’amour.

« Papa va mourir. »

Tu avais dit ça en regardant la mer, en buvant une piña colada, en replaçant tes fausses lunettes Céline sur ton nez.

J'avais répondu : « Viens, on va faire une balade. » Tu ne voulais pas – non – tu ne pouvais pas, tu étais si maigre, si perdue, si défoncée. Et moi, j'insistais. J'attrapais ta main et nous partions sur les petits sentiers du côté de Ronda, au sud de l'Espagne. Je te criais dessus parce que tu n'avais plus envie de marcher avec moi. Parce que tu n'avais plus envie de parler avec moi. Parce que tu ne voulais plus vivre.

« Tu vois comme c'est beau, Mona ! Ouvre les yeux ! Regarde comme les paysages sont magnifiques, comme la chambre est confortable, comme la voiture est grande ! »

Il y avait des jours où tu dormais. Tu prenais trois ou quatre Xanax et tu t'assoupissais en transpirant pendant que je me saoulais avec les bouteilles des minibars. Après, on faisait l'amour.

Tu avais branché ton iPhone à la radio de la voiture. Tu changeais la chanson quand elle ne te plaisait pas. Il n'y avait pas beaucoup de chansons qui te plaisaient, cet été-là.

Souvenir d'une dispute, quelque part sur l'autoroute. Il devait faire quarante-cinq degrés. À cet endroit, la pellicule est calcinée, carbonisée, blanche et noire. On s'était arrêtés dans une station-service parce que tu me donnais des coups dans la mâchoire. Avant même que j'aie pu me garer, tu avais ouvert la portière et tu t'étais mise à courir. Tu avais enjambé une barrière en métal et tu étais partie dans un champ. Je hurlais, tu ne t'arrêtais pas. Je t'avais finalement rattrapée. Je t'avais dit que je ne te lâcherais pas tant que tu ne serais pas amoureuse de moi. On avait fini par prendre une chambre dans un petit hôtel à côté de la station-service. On avait bu des bières tout l'après-midi et ça n'était pas sérieux de reprendre la route, mais c'était encore moins sérieux de rester dans cet hôtel.

Tu n'arrêtais pas de manger des bonbons. Tu jetais les paquets vides par

la fenêtre de la voiture. Je les voyais voltiger comme des petits oiseaux multicolores sur le bitume brûlant. Nous étions arrivés à Marbella dans un hôtel horrible et cher. Sur la plage, à la tombée du jour, il y avait des putes fatiguées, des familles saoudiennes accompagnées de nounous philippines et des Anglaises rouges qui cuvaient juste à côté. Tu avais parlé de ton père, mais pas de sa maladie. Ce soir-là, tu voulais repenser à son enfance à Fresno en Californie, à la guerre du Vietnam qu'il avait refusé de faire, à son incarcération dans la prison de Pelican Bay, à son arrivée en Italie et puis en France. Je connaissais ces histoires, mais ça te faisait du bien de me les raconter et ça me faisait plaisir de les entendre. Un instant, il était avec nous sur cette plage, ton père, éclatant de santé. Il était de nouveau le beau jeune homme blond et révolté, fraîchement diplômé de l'université de Berkeley. Il avait cet air vif et blasé. Il avait notre âge et tous les malheurs, toutes les joies encore à vivre.

J'étais allé me faire masser au spa. Quand j'étais revenu dans la chambre, tu avais disparu en laissant ton téléphone sur le lit. Je t'avais retrouvée allongée dans un hamac, au bord de la piscine.

« Quelle importance l'endroit où je m'endors… Je finis toujours par me réveiller. »

À Puerto Romano, je t'avais acheté un sac en velours turquoise.

À Puerto Romano, tu te faisais vomir.

Malaga. Le musée Picasso. Une exposition qui s'appelait « Warhol intime ». Une conversation sur le fait d'avoir un enfant, sur le fait que tu n'avais plus tes règles. Un magasin de glaces. Tu avais commandé une boule chocolat et une boule vanille que tu avais laissées fondre dans le pot.

À Carthagène, où que nous regardions, il était question de pourriture, de chairs nécrosées, de la fin. Dans l'église Santa Maria, tu t'étais mise à pleurer en regardant un christ en croix. Le soir, je t'avais demandé pourquoi tu avais pleuré et tu ne t'en souvenais plus.

« Tu ne te souviens plus de ce qui t'a fait pleurer ?

— Non. Je ne me souviens pas d'avoir pleuré. »

Ce matin, Léo m’a demandé de lui couper les cheveux.

Je trouve le résultat plutôt réussi, sauf l’épi derrière l’oreille que je n’avais pas remarqué. Ensuite, il m’a mis au travail. Il est obsédé par le nombre de pages de *notre* scénario. Il lit et relit sans cesse mon premier roman. Il me demande si j’ai déjà intégré telle scène ou telle autre. Il me lit des passages, des moments d’amour que j’ai racontés, et puis il s’énerve. Il balance le livre à travers la pièce avant de faire semblant de se radoucir pour que je me remette au travail. Il me pose des questions sur Augustin. Dans ces moments, il semble triste.

« Y a eu combien de mecs ? »

Léo est jaloux des garçons avec qui j’ai couché. Les filles, il s’en fout. Il y a deux colonnes sur sa liste et il a toujours le regard tourné du même côté. Parfois, je le vois rougir, habité de mille petits feux invisibles. Après, il va conduire une de ses motos, ou il couche avec moi, ou il boit. Souvent, il fait les trois.

Il est allé conduire aujourd’hui.

Il est assis à la table de la cuisine, jambes écartées, enfoncé dans sa chaise. Je me souviens qu’il existe une photo de Jane Birkin, Serge Gainsbourg, Charlotte et Kate en train de prendre le petit déjeuner autour de cette table. La photo, découpée dans un vieux numéro de *Paris Match*, se trouve quelque part dans la chambre de ma mère.

Il a couché avec moi aujourd’hui.

« J’en ai marre d’être ici. Dans ce village pourri, dans cette maison de vieille dame. »

Il saisit sa bière. Je vois un cercle noir sur le bois à l’endroit où la bouteille était posée.

Il a commencé à boire avant midi aujourd’hui.

La sainte Trinité de Léo. Celle qui sait éteindre les milliers d’incendies sous sa peau.

J’approche ma main de son crâne, j’essaie d’aplatir l’épi. Je suis obligé de

lécher mes doigts pour y arriver. Il a chaud. Des gouttes de sueur perlent à la racine de ses cheveux fraîchement coupés. Au bout d'un moment, il attrape mon poignet. Il ne me demande pas d'arrêter de le recoiffer. Il m'empêche simplement de continuer.

« Moi, je suis sûr que tu t'es beaucoup fait baiser. »

L'horloge du four indique deux heures du matin mais je sais qu'il est plus tard. Je n'ai pas pensé à la régler depuis que je suis arrivé ici.

« Calme-toi », dis-je, alors qu'il me tient avec force. Il me répond qu'il en a marre que je lui parle comme à un enfant.

« Je ne suis pas un gamin. J'ai vécu des trucs… Beaucoup plus que toi. J'ai dû bosser tout le temps… Ça rend dur. Tu ne connais pas ça. »

Je sens son haleine chaude et poivrée. Il est allé pêcher avant-hier. Il est revenu comme chaque fois : brisé, vitreux. Depuis, il est en colère.

« Je ne connais pas quoi ?

— Tu ne connais pas la *vraie* vie. »

Un pack de Badoit est posé sur le plan de travail juste devant une lampe, si bien qu'une partie du visage de Léo est éclairée en vert. Il me montre son pouce.

« Tu vois ça ? »

Il désigne des sillons qui descendent le long de son doigt.

« C'est des gerçures. Elles ne partiront jamais. Ça fait ça aux mains, le froid. »

Il m'oblige à toucher les petites crevasses.

« T'as vu tes mains à toi ? »

Il s'ouvre une nouvelle bière.

« Tu sais comment on chie sur un bateau ? »

Je voudrais que cette soirée s'arrête, ne pas être en train de l'écouter me parler de la vie dure, de l'odeur de pisse et des marins bourrés.

« Je suis sûr que tu ne t'es jamais posé la question. »

Il n'a toujours pas lâché ma main. Je décide de faire comme si c'était normal, comme s'il s'agissait d'un geste tendre.

« Il faut s'agripper à une corde, baisser son caleçon et chier en s'accrochant, le cul à quelques centimètres des vagues. »

Je voudrais être ailleurs. Dans une réalité légèrement différente.

« Imagine devoir faire ça devant ton père, tes frères, plein d'autres mecs.

Ta petite bite qui ballote dans le froid. Ton ventre qui se tend parce que tu n'y arrives pas. »

Il est ivre. Je sens que les mots se bousculent au bord de ses lèvres.

« C'est ça que je faisais. Je chiais dans la mer, accroché à une corde. »

Léo serait moins beau s'il n'était pas si malheureux. Ses traits parfaits, sa bouche nerveuse, ses yeux étirés. Tout ça serait banal s'il n'y avait pas ces ombres. Je caresse ses doigts abîmés. Ça ne l'apaise pas, ça ne l'énerve pas non plus.

« Qu'est-ce que tu pouvais bien foutre, toi, à dix-huit ans… »

Ce n'est pas une question mais il tourne quand même son regard vers moi, guettant une réaction de ma part.

« Qu'est-ce que je pouvais bien foutre… », je réponds d'une voix fausse, presque dissonante.

En un flash, je pense à mes dix-huit ans. Rome, São Paulo, Berlin. Des signatures dans des librairies anciennes. Des attachées culturelles en tailleur noir qui me tendent une feuille de route et un planning. Prague, Lisbonne, Monaco. *Je ne reste pas si on ne me donne pas une meilleure chambre !* Un festival à La Haye. La pipe à crack d'une pute qui avait éclaté en laissant une trace noire sur le mur de la chambre d'hôtel. *C'était déjà comme ça quand je suis arrivé !* Un déjeuner avec Umberto Eco, à Rome, alors que j'allais mal. Il m'avait parlé longtemps. J'étais allé fumer devant le restaurant et il était venu me rejoindre. Il m'avait dit de toujours avoir un livre d'avance et quelqu'un à aimer. Je me souviens d'un nouvel an sous coke durant lequel Kevin Spacey était venu faire la fête chez moi et puis nous étions allés au Mathis qu'il avait fait rouvrir, à quatre heures du matin. Il avait dit qu'il voulait m'épouser en me suçant l'annulaire. « *This is your wedding ring.* » Un shooting pour *L'Uomo Vogue* où je tenais un ours en peluche dans les bras. Une fête pour mon anniversaire, filmée par « Paris Dernière » dans la piscine du Costes. Je me souviens de ma rencontre avec D. Un soir de colère au Plaza Athénée, il avait enfoncé la pointe d'un stylo dans ma main. Un matin, dans une Fnac à Lille, une centaine de jeunes me tendent mon premier roman. Ils me disent que c'est grâce à moi qu'ils ont eu le courage de faire leur coming out. La plupart du temps, je suis ému aux larmes. D'autres fois, je décide de ramener un des mecs à l'hôtel. Écrire un livre, puis deux, puis cinq. Écrire des scénarios. Écrire toujours plus. M'enfermer encore et encore. Un contrat, deux, trois, dix…

Léo n’a pas détourné les yeux et comme je reste sans réponse, il se lève :
« C’est bien ce que je pensais » dit-il, avant de quitter la pièce.

Sur l’A13, c’est le crépuscule, rose et humide.

Léo se gare devant un McDonald’s. Est-ce que j’ai écrit aujourd’hui ? Il m’a assis devant mon ordinateur et m’a ouvert une bouteille de vin pour me donner du courage. Il coupe le contact.

« Tu veux que j’aille nous chercher un truc ? »

Il porte une paire de lunettes de soleil. Je sais qu’elles sont à moi.

« Ou bien tu veux dîner à l’intérieur ? »

Il me demande si j’ai pris mes médicaments et je lui réponds que je préfère dîner à l’intérieur. Je sors de la voiture en me demandant si j’ai bel et bien pris mes médicaments.

L’autre jour, il est entré dans la chambre, il a retiré son pantalon pour enfiler un jogging sans dire un mot, sans parler de ses cheveux qui étaient désormais de la même couleur que les miens. J’étais assis à mon bureau. J’ai regardé les mèches blondes un peu trop nettes, trop fines. Ça fait un moment que j’ai remarqué qu’il porte mes vêtements. J’ai détourné les yeux de lui, de son silence, et je me suis remis droit devant le bureau. Je suis retourné à la scène que je devais écrire. Quand j’ai relevé la tête, je l’ai vu dans le reflet du miroir accroché sur le mur, alors qu’il passait ses doigts dans ses cheveux, les découvrant lisses, artificiellement doux.

Dans le fast-food, je m’assois à une table à côté de la sortie en lui tendant ma carte bleue. Il passe la commande au moment où un homme entre. Celui-ci jette des coups d’œil partout, confus, débraillé. Il se dirige vers le comptoir, passe devant Léo, s’adresse à une serveuse.

« Excusez-moi… Je voudrais… »

Il transpire à grosses gouttes. Les gens derrière lui s’énervent de s’être fait doubler.

« Il faut faire la queue, dit la serveuse.

— Quelle queue ?

— Derrière vous. »

Cette réponse semble plonger l’homme dans un état de panique. La jeune

fille reprend sur un ton plus rassurant.
« Ça ne devrait pas être long. »
L’homme se tourne comme s’il attendait l’avis d’un ami invisible. Puis, à nouveau, son regard se porte sur la serveuse. Les gens dans la queue font mine de l’ignorer.
« Si vous ne consommez pas, il faut partir.
— Mais… il n’y a rien dehors… »
Un type, le responsable sans doute, a rejoint la serveuse.
« Monsieur, je vais vous demander de sortir.
— Mais il n’y a rien dehors ! »
Tout le monde s’est arrêté de parler. On n’entend plus que la respiration haletante de l’étrange client. Sa peau grasse brille sous les néons. La sueur fait onduler les cheveux autour de son front. Enfin, le manager passe de l’autre côté du comptoir. Il attrape le type par les épaules et l’entraîne jusqu’à la sortie. L’homme ne résiste pas. Il continue de répéter qu’il n’y a rien dehors. Une fois à l’extérieur, il reste immobile au milieu des rangées de voitures. Ses lèvres bougent encore. Il n’y a plus personne pour l’entendre.
Léo revient avec un plateau. Mes yeux restent fixés sur le parking.
« Ce type, il avait l’air… », je ne parviens pas à terminer ma phrase. Je n’aurais pas dû prendre ces deux cachets de… Qu’est-ce que j’ai pris, déjà ? Et puis ce vin…
« C’était un clochard. »
Il répond en mordant dans son Big Mac. Dans un souffle, je dis :
« Il avait l’air d’avoir peur. »
Léo tape un message sur son téléphone. Il ne lève pas les yeux pour me répondre.
« Tu vas écrire ce soir ? »
Les silhouettes des serveurs passent et repassent dans les cuisines. C’est la frénésie d’avant la fermeture. Il est tard, les silhouettes doivent retrouver leurs maisons, leurs familles, là, quelque part autour de cette route lumineuse qui trace un éclair à travers les champs.
Il n’y a rien dehors.
« Ça serait bien que tu écrives. T’as pas avancé aujourd’hui.
— Comment tu le sais ? »
À une centaine de mètres, de l’autre côté du parking, je remarque un

Buffalo Grill. L’intérieur du restaurant s’éteint. Seuls restent allumés les néons rouges qui dessinent les arêtes du toit.

« Je suis allé regarder. »

Avant que Léo ne quitte la maison, je l'ai pris dans mes bras.

J'ai senti un parfum léger, une note sucrée mêlée à l'odeur de ses cheveux et que j'ai aussitôt oubliée. Il est parti et j'ai entendu sa moto démarrer. Je n'avais pas d'autre choix que d'écouter ce bruit aigu et déchirant. Quand Léo me laisse, je perds toute ma substance. Elle s'écoule hors de moi. Je la vois comme une traînée visqueuse. Ces jours-là, je ne suis plus qu'une attente. Il y a des cigarettes posées partout dans la maison. Je me déplace de cigarette en cigarette comme sur ces dessins d'enfant dont il faut relier les points. Le résultat est toujours vague. Un truc que l'on devine. Je sens que j'ai les mains moites, ce qui n'est pas désagréable. Ça ressemble à ces fièvres qui entraînent doucement vers la folie. Je peux sentir l'angoisse suinter par les paumes de mes mains. C'est une dérive, même pas un naufrage. Je suis prêt à jeter l'ancre. Je veux dire, je sais qu'il y en a une, je sais qu'il faut écrire, récupérer de cette substance avant que la journée ne l'engloutisse. Alors, je travaille sur le scénario. Celui qui obsède Léo nuit et jour. *Les cent mille balles*. Il me pousse à écrire. Je le laisse me pousser. C'est dur d'adapter son premier roman. On n'éprouve plus la même insouciance. Quelque chose comme passer le doigt sur le glaçage d'un gâteau. Richard, le producteur, dit que le film doit être « jeune, chaud et troublant ». Ce sont les mots qu'il a utilisés. Il dit qu'il aime le côté trash du livre. Dans le bouquin, Augustin et Sacha vont à Disneyland. Est-ce qu'on a le droit de tourner à Disneyland ? Est-ce que je vais devoir déplacer cette scène ailleurs ? Comment filmer une partie à trois, mettant en scène des gamins de quatorze ans ?

Intérieur nuit – Appartement Sacha – Chambre

Augustin et Sacha sont allongés côte à côte sur un lit. La pièce est éclairée par la lumière d'un réveil. Ils se caressent…

Augustin : J'ai envie.

Sacha : Moi aussi…

Augustin descend le long du ventre de Sacha. Il lèche par-dessus son

caleçon. Il mord…

Je suis obligé de boire beaucoup pour les écrire, ces scènes.

En réalité, c’est souvent sur Léo que j’écris. Il ne s’en rend pas compte et puis de toute façon, il s’en fout. Il veut que j’écrive parce qu’il veut de l’argent.

Je n’y arrive pas aujourd’hui. Je tiens mon téléphone. Mes doigts laissent des traces sur l’écran quand je veux voir si j’ai reçu un message. Allumer des cigarettes reste une activité agréable, en dépit de tout. C’est pour ça qu’il faut écrire. Pour tenir des cigarettes, et pour un tas d’autres raisons. Écrire, ça fait plaisir à Léo. C’est déjà ça. C’est entièrement ça. Écrire, ça faisait plaisir à ma mère. C’était entièrement ça aussi. Alors que je fixe la page blanche, assis à mon bureau, une image me traverse l’esprit : ma mère en face de moi à la table d’une brasserie sur les Champs-Élysées. C’était le lendemain de Noël. Les trottoirs étaient couverts d’une neige sale. Je ne me souviens plus quel hiver, ni quel livre. Je lui avais dit que je me sentais seul, que mes amis étaient partis, qu’ils faisaient des études, que je ne savais plus à quelle heure je devais me réveiller le matin.

« Écris, Sacha. Il n’y a que ça à faire. Écris autant que tu peux. Le matin, le soir… surtout, écris. C’est le meilleur de toi. »

C’était sa réponse, systématique et sincère. Il fallait que je retourne m’enfermer, que je continue à avancer sur le chemin escarpé que j’avais choisi.

Il n’y a que ça à faire.

Les rêves de ma mère imprégnaient ma vie comme un gaz euphorisant. Devenir un artiste, devenir écrivain. J’avais besoin qu’elle me protège, qu’elle me façonne, qu’elle tisse autour de moi un voile de mensonges et de fantasmes.

Je ferme l’ordinateur. Une pie s’est posée sur le fil électrique qui traverse le jardin et soudain, je ne le trouve plus si moche. Soudain, il a un sens. Il fait de cet oiseau une note posée quelque part sur la partition du ciel.

Ça ne mène à rien de penser à ça. Ça ne mène nulle part.

Léo n’a pas répondu à mon dernier message. Il m’a appelé plus tôt dans la journée, et puis quand j’ai voulu le rappeler cet après-midi, il n’a plus répondu, bien qu’il sache que ça me rend fou, bien que je lui aie répété mille fois que je ne peux pas écrire quand il disparaît. Il part. Il part tout le temps, toute la journée. Alors je l’appelle sans cesse. Je le gêne quand il est

avec ses amis, avec ses parents, quand il roule sur sa moto. J'appelle pour m'imposer, parce que je ne veux pas qu'il me laisse, je refuse cette douleur et j'en choisis une autre.

Je me fais abandonner.

On ne m'abandonne pas.

Dans la suite incohérente de messages que je lui ai laissés, au milieu des reproches, des blagues, des excuses et des suppliques, auxquelles il a fini par répondre par un énigmatique « je suis sur l'autoroute », avant de couper son téléphone, je lui ai écrit : « Quand tu fais ça, j'ai l'impression de ne pas exister. »

Pourquoi chaque bouffée de cigarette n'est-elle pas aussi bonne que la première ?

Où est Léo quand il ne rentre pas ?

« Je devrais venir te voir. »

Mona me dit ça au téléphone alors que je bois un verre de tequila. Je sais qu'elle ne viendra pas. Je me demande si je suis déçu ou soulagé par cette certitude.

« Est-ce que tu as une copine en Normandie ? dit-elle d'un ton faussement léger.

— Ça te ferait de la peine ?

— Je ne sais pas. »

Il n'y a plus tellement de tendresse dans sa voix.

Il n'y a plus tellement sa voix dans ma vie.

Elle m'appelle une fois tous les dix jours. Parfois, elle dit « je t'aime », avant de raccrocher. Elle avale presque les mots en les disant et chaque fois, je pense à cette façon qu'ont certains couples vieillissants de s'embrasser ; pas vraiment sur la joue et pas tout à fait sur les lèvres, juste à la commissure, comme s'ils se devaient encore, l'un à l'autre, ce petit effleurement et que leur complicité ne tenait plus que par la rencontre furtive et précise du coin de leurs bouches. C'est comme ça que Mona me dit « je t'aime » ; par habitude, en me frôlant, en passant juste à côté de mon cœur. Souvent, j'ai envie de lui demander ce qu'elle avait hurlé le jour où on l'avait emmenée à l'hôpital, avant que je ne la retrouve, car cela me concernait, m'avait-on dit. Chaque fois, je me retiens de lui demander. Au fond, il vaut mieux ne pas savoir.

Je lui ai dit que je partirais un mois, il y a six mois. Elle n'a pas l'air d'être en colère, elle semble simplement inquiète et je ne sais pas pourquoi mais ça me fait plaisir.

« J'avance sur l'adaptation du livre… Je fais un tas de trucs, Mona, il n'y a aucun problème. Ce n'est pas ce qu'on s'était dit ? On fait nos trucs chacun de notre côté et puis on se retrouve.

— C'est pour ça que tu as recommencé à boire ? »

J'aurais préféré ne pas avoir mis le haut-parleur. Il n'y a personne autour

de moi. Mais j'aurais préféré ne pas entendre cette phrase faire vibrer l'air de la chambre. Est-ce que tous les couples finissent par avoir l'horrible sentiment de jouer une partie d'échecs contre Bobby Fischer ? Mona bouge le pion « alcool » en E3. A-t-elle oublié qu'il y a peu, c'était moi qui la retrouvais ivre ? Je suppose que c'est sa vengeance de s'en être sortie.

« Qu'est-ce que t'en sais ?

— Je le sais.

— Tu ne sais rien du tout. Je n'ai jamais autant écrit de ma vie !

— C'est pour ça que je le sais. »

J'aperçois une biche en haut du champ. C'est l'heure à laquelle elles sortent. Je me souviens de mon émerveillement à mon arrivée, les premières fois où je les ai vues. Je me souviens aussi que pour Léo, ce spectacle n'avait rien d'émouvant. Il avait même semblé irrité par mon enthousiasme. Il avait conclu en disant :

« Elles sont méchantes, les biches. Elles tuent les chats. Elles les piétinent avec leurs sabots. Va voir sur Internet. »

Mona soupire à l'autre bout du fil. Je dis :

« Je ne sais pas si tu te rends compte de la quantité de travail que j'ai ! »

Sacha bouge le pion « je travaille » en D7.

Mona bouge le pion « ce que ça coûte à notre couple » en E4.

Sacha déplace le pion « je paie le crédit de l'appartement » en F4.

« Ta mère est inquiète. Tout le monde est inquiet.

— Ah oui ?

— C'est ça que tu veux ? Inquiéter les gens ? Voir jusqu'où tu peux leur faire peur ?

— Ça n'a rien à voir avec *les gens*, Mona. »

Je veux me servir un nouveau verre mais la bouteille de tequila est vide. Il faudra que je demande à Léo d'en racheter. J'ouvre une bière en mettant ma main sur le micro du téléphone quand je la décapsule.

« Et puis d'ailleurs, qui sont *les gens*, Mona ? Hein ? Tu peux me le dire ?

— Je ne sais pas. *Tout le monde.*

— Je ne crois pas que *tout le monde* soit inquiet. »

Elle ne dit plus rien. Un instant, je me demande si ce n'est pas elle qui est complètement défoncée, si elle n'a pas décidé d'augmenter sa dose de Prozac. J'ai envie de lui poser la question, de jouer un nouveau coup

sauvage dans cette interminable partie, mais avant que je n'aie eu le temps d'ajouter quoi que ce soit, elle dit :

« Mon père me manque. Tu me manques… Je suis triste. »

Mona déplace le pion « mon père ».

Échec et mat.

La biche s'est figée dans le champ, ses yeux sont tournés vers la maison, vers la fenêtre derrière laquelle je me trouve.

« Je suis désolé, Mona… »

Elle ne dit rien pendant un long moment. J'entends son souffle rauque à travers le micro du haut-parleur.

« Je devrais venir te voir. »

Et je sais qu'elle ne viendra pas.

Quand je me réveille, le ciel est bleu, jaune et rose.

Je pourrais le boire.

J'ai presque terminé d'écrire le scénario. Léo n'est pas à côté de moi. Il n'est pas encore rentré, le garçon qui me fait réécrire l'histoire de l'autre garçon que j'ai aimé. Je me redresse dans le lit. Il ne m'a pas laissé de thermos de café. Ça fait longtemps qu'il ne m'en laisse plus.

À quoi sert d'être seul ? La réponse est simple : à rien. À attendre. À demander aux autres de revenir ou de rester.

Je pense à l'enfant que je n'ai pas su faire, au film que je n'ai pas réussi à tourner, au scénario que je ne voulais pas écrire.

Je pense à Léo, à un restaurant au bord de l'autoroute, à un bâtiment rutilant et triste, croisé à toute allure. Le genre d'endroit où personne ne s'arrête jamais. Le prix du menu est écrit trop gros sur un panneau qui clignote mal, le soir venu.

Je vais ouvrir la fenêtre. Je suis étonné de le voir dans le jardin. Il est à côté du portail, en face de son père. Ils se parlent à quelques mètres l'un de l'autre. J'essaie d'entendre leur conversation.

« Allez faire vos conneries ailleurs !

— Ce n'est pas chez toi ici !

— Tu te rends compte dans quoi tu t'es mis ?

— Je m'en fous.

— Vous ne pouviez pas faire attention ?

— Casse-toi ! »

Léo lui claque la porte au nez. Je l'entends revenir dans la maison, taper dans une chaise.

Ça y est, le père est au courant. Dans le village, on parle de cette histoire. Le fils du pêcheur et le petit écrivain de Paris. Je me souviens à l'école, quand la rumeur de ma relation avec Augustin avait commencé à enfler dans la cour. Je me rappelle le sentiment de honte, d'inéluctabilité, et puis je me souviens d'avoir pensé que c'était ma faute, cette *affreuse* rumeur,

même si je n’avais rien dit. Ça ne pouvait être la faute de personne d’autre, parce que c’était moi qui étais bizarre. Augustin ne pouvait pas avoir décidé de vivre une aventure pareille. Il avait été détourné, abusé, manipulé. Et moi, j’avais accepté cette culpabilité, comme je l’ai acceptée chaque fois que j’ai laissé un garçon s’approcher. Chaque fois que j’ai pris sur moi le poids de leur honte, de leurs pulsions pleines de colère. Je me suis toujours senti coupable de les révéler à eux-mêmes. Au fond, je les comprenais. Ils ne voulaient pas être gay. Être gay, c’est compliqué. C’est accepter un destin. Et moi, je venais casser leurs cathédrales de glace, leurs certitudes.

Quand je le retrouve dans la cuisine, Léo fait cuire des pâtes. Je sais qu’il ne va pas rester ce soir. Il va aller *quelque part*. Il va me demander avec une douceur feinte si je compte « travailler ». Il va me dire qu’il doit passer voir une moto, loin, dans une ville dont je ne connais pas le nom. Je suis accoudé à la table de la cuisine.

« Peut-être que tu devrais retourner en face… »

Il braque ses yeux sur moi.

« Pourquoi je ferais ça ?

— Ton père a l’air en colère. »

La fenêtre au-dessus des plaques de cuisson est embuée. On ne distingue plus rien dehors.

« Il avait l’air énervé que tu sois ici. »

Léo baisse le visage. Et puis d’un coup, il envoie valdinguer la casserole pleine d’eau bouillante et de pâtes qui atterrit sur le sol.

« Ah bon ? Tu crois qu’il a un problème ? Tu penses qu’il n’est pas content que je vive chez le pédé du village ? »

Il tape sur la table qui manque de se briser. Je réponds :

« Ce n’est pas moi, le pédé du village… »

Je sens qu’il voudrait bondir depuis l’autre bout de la pièce, qu’il voudrait m’éclater la tête sur l’évier. C’est finalement moi qui me lève, qui me dirige vers le buffet. J’attrape une cigarette et un briquet. Il me regarde comme s’il découvrait que j’avais su marcher avant de le connaître.

« Je ne veux pas que t’aies de problèmes, Léo. C’est tout. »

L’eau renversée partout autour de lui fume encore.

« Tu peux aussi rester si tu veux. C’est toi qui décides. »

Il attrape un verre qui vient s’éclater sur le mur à côté de moi. Je ne bouge pas d’un pouce.

Pour la première fois depuis longtemps, il semble fragile. Il ne sait pas où il va.

Avec moi. Dans la vie. Ce soir.

Nous ne sommes pas deux hommes, nous sommes deux détresses. Deux enfants mal finis qui cherchent en l’autre un impossible point de contact.

Je quitte la cuisine en pensant à Gilles, à ces histoires de poissons toxiques qui tuent en mourant.

Être ici ou bien là… Quelle importance ? Quelle différence ça faisait ? Être hier ou bien demain. Qu'est-ce que ça changeait, au fond ?

Après ta fausse couche, Mona, on a dû faire des tests tous les deux. Il fallait comprendre « ce qui clochait », comme disait ma mère. C'est comme ça que je me suis retrouvé dans un petit bureau de l'hôpital Cochin, le même hôpital qui verrait ton père s'éteindre quelques mois plus tard. Le médecin aux sourcils touffus m'avait dit : « Vous souffrez d'asthénospermie, ça veut dire que vous n'allez probablement pas pouvoir concevoir un enfant naturellement. » Cette phrase dont la cruauté et la froide simplicité m'obsèdent encore, il me l'avait dite sans me regarder, ce ponte en urologie que mes parents célèbres avaient su convaincre de me rencontrer pour comprendre ce qui « clochait », et il n'était pas content, docteur urine, de voir un gamin déprimé et fragile dans son cabinet, quand il savait que plus tard dans l'après-midi, il allait devoir annoncer des cancers à des types bien plus à plaindre. Il n'avait pas le temps pour ce genre d'émotion. Il m'avait expliqué que je fumais trop d'herbe, que je prenais trop de substances, que mon « mode de vie » était une explication éventuelle, mais qu'il ne fallait pas exclure une « autre piste génétique ».

Dans la rue, je m'étais effondré. Ce qu'on redoute le plus en secret finit toujours par arriver. La peur la plus ancienne… J'aurais pu la toucher dans le cabinet du docteur. J'aurais pu passer mes doigts sur sa peau rugueuse. Animal réjoui, tapi dans l'ombre. La vilaine voix qui me disait des choses méchantes quand j'étais plus jeune avait raison. Pas pour moi la famille, les enfants, les souvenirs heureux. Soudain, il n'y avait plus que moi sur les photos futures. Moi, dans tous les pays du monde, traînant ma solitude. Plus personne d'autre dans le cadre. Simplement les décors qui changent en arrière-plan. Ma mère partie, mon enfant impossible. Des photos de moi, seul, sans contexte et sans importance. Être ici ou bien là…

En m'effondrant dans la rue, j'ai pensé que le pire, c'était que la douleur n'allait rien provoquer. Il ne fallait attendre aucun déclic. J'allais me

relever, continuer d'avancer sur le boulevard Montparnasse, m'arrêter pour acheter une bouteille d'Absolut, rentrer chez moi, rouler un joint, boire, avaler la vodka comme la phrase du docteur, comme la douleur. Je n'allais rien te dire, Mona. Tu étais de toute façon bien trop mal pour envisager de faire un bébé. En rentrant de l'hôpital ce jour-là, nous avons fait l'amour longtemps. Le lendemain, je me suis remis à travailler.

Il y avait la mort imminente de ton père d'un côté, l'impossibilité de donner la vie de l'autre. C'était les deux moitiés d'un même cercle, cohérent et affreux.

Lorsqu’on vit à Druval, même au milieu de la tempête ou quand on se réveille la nuit, on remarque un étrange silence, grave et solennel.

Et puis, quand la cloche de l’église se met à sonner, le silence devient soudain dramatique, ainsi ourlé de ces perles sonores dont on finit par oublier le sens. Reste-t-il des gens qui attendent que la cloche sonne pour décider quelque chose ?

J’ai vomi sur la moquette. Léo l’a nettoyée. Il m’a mis au lit. Il a ouvert les fenêtres pour aérer. J’ai entendu les dernières vibrations de la cloche. C’était le signal de départ d’une course à laquelle je ne participais plus.

Maintenant, il est assis derrière le bureau de ma mère. Il roule un joint.

« Ils sont où tes parents, tes amis… ? C’est fou quand même. Tu ne penses pas qu’ils devraient être là pour t’aider ? »

Je lui réponds qu’ils ont des choses à faire.

« S’ils tenaient à toi, ils seraient là. »

Il dit que j’aurais peut-être été moins taré si on s’était occupé de moi. Chaque phrase qu’il prononce est comme un écho.

« Mais il n’y a que moi. »

Je sens une fierté cruelle dans sa voix.

« Il n’y a plus que moi pour te ramasser. »

Il a allumé le joint. Je lève la main pour qu’il me le passe. Il me le tend, gardant la partie incandescente tournée vers lui afin que je ne me brûle pas. Derrière les nuages, le soleil disparaît sans cérémonie. Ça fait un moment que je ne l’ai pas vu se coucher. Il y a une bouteille de whisky posée sur le sol. J’attrape la bouteille, avale une longue rasade.

« Tu devrais arrêter de boire. »

De nouveau, c’est Léo le businessman, le vendeur de motos, qui se trouve devant moi.

« Si j’arrête, Léo, je m’arrête tout court. »

Il y a quelques jours, il a mis tous mes médicaments dans des petites boîtes en plastique qu’il est allé acheter au Super U. Il y en a une pour le

Valium, une pour le Xanax, une pour les antidouleurs, une autre pour les somnifères, enfin, une dernière pour les antidépresseurs. Il est allé les cacher dans l'atelier dont je n'ai plus vu la clef depuis des semaines. Je prends ce qu'il me donne. C'est lui qui me dit quoi répondre à ma psy quand elle m'envoie des messages. Parfois, il m'annonce qu'il lui a envoyé un chèque pour régler une séance « vidéo » à laquelle je n'ai pas assisté. Ça fait des semaines que je n'ai pas vu mon porte-monnaie. Je n'en ai pas besoin. Léo connaît les codes des cartes. Léo sait combien il faut mettre de cuillères de café dans la Bodum, quelle quantité de lessive dans la machine, combien d'huile dans les pâtes. Ma mère imagine sans doute que j'ai une nouvelle copine, un nouvel amant, et que c'est pour ça que je réponds si peu. Mona doit penser la même chose. Personne ne s'inquiète vraiment. Après tout, je suis à la campagne et j'écris…

Léo sort de la chambre. Je ferme les yeux. Quand je les rouvre, je regarde l'endroit où il était assis il y a quelques secondes. J'avale une nouvelle gorgée de whisky. Il remonte avec deux pizzas à peine décongelées.

« Mange. »

Léo parle la bouche pleine de pizza froide :

« À quoi tu penses ?

— À mes amis.

— C'est qui tes amis ? Ils sont où ? »

Il éclate d'un rire faux.

« Y a qui à part moi ? »

L'appartement avait pris une odeur particulière.

Ce n'était ni la tienne, ni la mienne, ni même le mélange des deux. L'appartement avait désormais sa propre odeur. Quelque chose de jaune et d'écœurant. Cette puanteur a commencé à imprégner nos vêtements, nos cheveux, nos vies. Elle était partout sur nous, même lorsque nous quittions l'appartement. Longtemps après, il ne me resta plus rien d'autre que le souvenir moite de cette odeur qu'était devenu notre couple. Les jours où l'on ne se parlait pas, on se frôlait, coincés entre le réfrigérateur et le placard à épices. Parfois, je fermais les yeux. Assis sur le canapé, sur le lit. N'importe où. Fermer les yeux était devenu une activité à part entière. Alors, je te devinais, Mona. Certains jours, je gardais les yeux fermés si longtemps que tu n'étais plus qu'un bruit de gorge interminable. Je n'avais jamais entendu autant de variations, autant de nuances de bruits de bouche. Impossible de disposer d'un tel catalogue. Et pourtant, assise sur le lit à côté de moi, alors que je faisais semblant de dormir, j'entendais ta respiration pénible, comme une odieuse ponctuation au silence. « Je suis dans cette pièce. Écoute les mille variations de ce souffle que je t'offre, que je t'impose. »

Ça pouvait durer longtemps. Et puis les souffles – car il s'agissait bien de différents types de souffles – se mettaient à bouger. Les yeux fermés, je pouvais deviner ton itinéraire exact, entre toux, râles, reniflements et raclements de gorge.

Nous étions devenus infâmes, incapables de faire autre chose que d'attendre la mort. La maladie de ton père rendait notre amour nauséabond. Nous attendions la libération comme on peut finir par espérer un ouragan, le sachant inévitable, ne pouvant rien espérer de plus que de se retrouver le plus indemnes possible, une fois la tempête passée.

J'avais acheté un agenda noir en cuir grainé. Parfois, je feuilletais les pages au hasard. Mes yeux passaient sur toutes ces dates qui n'avaient pas encore de sens. Tous ces rendez-vous qui n'existaient pas, ces souvenirs

futurs. Les bons, les mauvais. Comme les rues d'une ville inconnue dont les devantures des magasins restent des énigmes. Je regardais toutes ces colonnes avec la certitude qu'un jour, une date exploserait. Là, au milieu de l'agenda. Cette date deviendrait la seule réalité. Ça serait comme marcher sur une mine. Plus de jambes. Plus rien. L'instant d'avant, on ne savait pas. La libération. Enfin. Peut-être.

Pour rentrer à la maison, j'emprunte la route qui longe la petite rivière de Caudemuche.

Ce cours d'eau d'à peine trois mètres de large serpente autour de la commune et se divise en dizaines de minuscules ruisseaux quand il atteint le centre. Enfant, j'y venais beaucoup. L'eau montait plus haut qu'aujourd'hui. La plupart de mes copains habitaient sur cette route qui traverse le village. J'ai aperçu la maison de mon amie Caroline, une grande bâtisse sans charme que ses parents avaient construite eux-mêmes, après avoir réduit l'ancienne maison au toit de chaume qui se trouvait à cet endroit en un tas de débris. Je ne sais plus rien de Caroline, sinon qu'elle vit quelque part, pas loin, et qu'elle a trois enfants. Je me souviens de nos jeux dans la rivière, de ses cheveux dorés, de son sexe qu'elle m'avait montré, un jour d'été. Je ralentis, essayant d'apercevoir ses parents, mais comme je ne vois personne dans le jardin, je décide de repartir. C'est alors que je remarque, à une centaine de mètres en contrebas, la silhouette d'un motard qui fonce à toute allure.

C'est Léo.

Plutôt que de prendre à gauche pour retourner vers la maison, il continue tout droit vers le nord, en direction de la nationale. Je le rattrape et puis je me mets à le suivre. La nationale offre une descente en pente douce. Léo la dévale à toute vitesse. Je vois son blouson voler derrière lui. Brusquement il bifurque vers la gauche pour emprunter un chemin plus étroit. Autour, il n'y a plus que des champs couverts de mauvaises herbes, des vaches couchées, des corps de ferme en ruines. Je m'arrête pour lui laisser une longueur d'avance. Je repars en roulant juste assez vite pour ne pas le perdre de vue. À sa suite, je dépasse un étal de bord de route où deux jeunes mecs vendent des légumes et des fruits.

C'est seulement au moment où une odeur de merde et de cheveux cramés envahit ma voiture que je comprends… Malgré les vitres baissées, malgré la climatisation, impossible de ne pas sentir. Cinq minutes plus tard, je vois

apparaître un vieux panneau aux couleurs passées sur lequel on peut lire : *Ferme des Enjoux ; Abattoir et laiterie.* La moto de Léo est garée juste en dessous. À l'entrée, un type assis sur une chaise le salue d'un geste. J'attends quelques secondes avant de me garer et de sortir à mon tour. Au loin, j'aperçois d'immenses enclos en métal, pareils aux dents d'une fourchette. Même à cette distance, on peut entendre les cris d'animaux comme une affreuse symphonie désaccordée, rouillée et chaude. J'essaie de me boucher le nez. C'est peine perdue. Il n'y a pas de doigts assez forts pour empêcher cette puanteur de s'insinuer. Cette odeur est dure, compacte. On a le sentiment qu'on pourrait creuser une alvéole dedans. Léo dépasse un petit édifice en brique et se dirige droit vers un bâtiment rectangulaire devant lequel un liquide blanc se répand en flaques immenses. Il y a des types partout qui conduisent des tracteurs. Cette odeur de sang et de crème me fait tourner la tête. J'allume une cigarette qui me donne davantage la nausée, alors je la jette dans une flaque de lait.

Léo a retrouvé une fille. La fille l'embrasse. Je les vois de loin. Elle a les cheveux noirs et courts. Elle a l'air content de le retrouver. Lui, je ne sais pas. Je vois sa nuque. Je remarque qu'il se balance légèrement d'un pied sur l'autre. La fille porte des bottes en caoutchouc, un jean et une blouse trop grande pour elle. Elle a la peau très blanche. Léo lui attrape le visage. Il lui murmure quelque chose à l'oreille. C'est elle qui l'entraîne vers le sous-bois. Léo se tourne dans ma direction. Je me jette presque contre la porte de la laiterie afin d'échapper à son regard.

Autour de moi, des dizaines de bêtes sont alignées dans leurs boxes. Le bruit est insupportable. Plusieurs types déplacent des trayeuses automatiques sous les vaches. Elles ouvrent leurs gueules chaque fois qu'un type aspire leurs pis. Je vois la chair rose compressée dans l'entonnoir en plastique. L'odeur du lait chaud est de plus en plus écœurante.

Léo baise cette fille quelque part dans le sous-bois, à même le sol, et je suis surpris de sentir mon visage devenir brûlant.

Un type s'est approché de moi. Ses lèvres bougent sans que je parvienne à entendre un seul mot. Je dis : « Je me suis trompé, je vais partir », mais le type n'arrête pas d'essayer de me dire quelque chose. Il finit par désigner du doigt mes chaussures et quand je baisse les yeux, je réalise qu'elles sont complètement imbibées de lait.

Chaque nuit, pourtant, je sais que je devrais t'appeler, Mona.

Te demander de venir me rejoindre. Te dire de prendre le premier train. Te jurer que ce que nous sommes l'un pour l'autre n'a plus tellement d'importance, que nous déciderons plus tard, que pour l'heure, il s'agit simplement de me sauver la vie. Chaque fois que je songe à la possibilité de nous retrouver, j'arrive à me calmer et je m'endors en m'imaginant couché contre toi dans une maison, quelque part au bord de la mer. Je peux voir les ombres des pins projetées sur la pelouse à certaines heures de la journée. Je sais à quel endroit le sable se creuse pour former des petits lacs à chaque nouvelle marée… Tous les matins dans cette maison, tu fais les lits, tu tapotes les oreillers avant de les retourner. Tous les jours dans cette maison, je cuisine, pendant que l'enfant, souvent une fille, plus rarement un garçon, joue quelque part dans une tache de soleil, au milieu du jardin. Plus tard, toi et l'enfant allez faire une balade sur la plage, ou bien en ville, histoire d'acheter trois magazines, de partager une gaufre, et puis vous rentrez pour dîner.

Mais au petit matin, je ne suis pas au bord de la plage, je suis de retour dans la maison de Druval. Souvent, Léo respire fort à côté de moi. Je le regarde dans la lumière de l'aube, encore hanté par mon autre vie, celle de mon rêve, celle où la bobine n'a pas déraillé. Je ne songe même pas à partir. Peu à peu, j'oublie la maison, la lumière pâle. J'oublie tes mouvements simples et doux, Mona, quand tu caresses la joue de…

Au lieu de t'appeler, le soir, avant de m'endormir, j'avale des cachets.

L’amour est dangereux pour un garçon comme moi.

Je voudrais éclater l’ordinateur contre le mur. Quand Léo reviendrait, le scénario ne serait plus là. Il n’existerait plus. Il faudrait tout recommencer ou tout abandonner.

Léo voit une fille, belle comme un trait de fusain. Elle a eu l’air tellement rassuré quand il l’a prise dans ses bras. Ils semblaient se connaître depuis longtemps. C’était le maillon d’une longue chaîne de baisers, de promesses. Une étreinte fougueuse et naturelle qui a fait éclater mon cœur. Alors, il faut écrire… J’attrape une feuille de papier, un stylo. Vieux réflexe. Je ne sais rien faire d’autre quand je suis seul, quand j’ai mal, quand on me trahit. Je ne sais pas parler de ce qui me fait souffrir, je ne sais que l’écrire. Aux dîners, je peux faire des blagues, expliquer que j’ai adoré un film ou un livre. Mais je ne sais pas dire : « Mon père ? Qui mon père ? Un homme absent… » Alors je l’écris. Et ce soir… je tremble trop pour terminer la moindre phrase. Je finis par attraper mon téléphone. Je tombe directement sur la messagerie de Léo. D’une voix douce, chargée d’alcool, je dis :

« Allô… C’est moi… C’est le mec le plus connu de ton répertoire… »

Cette phrase pathétique, je l’articule à peine. Je la ponctue d’un rire trop aigu, avant de raccrocher.

Il n’est pas rentré depuis deux jours. Je sais qu’il est avec elle. Il est toujours avec elle. Chaque fois qu’il part, je noircis des carnets Rhodia, tournant dans ma chambre, emmitouflé dans mon peignoir, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, Françoise Sagan.

Il faudrait que j’écrive avec mon sang parce que l’encre ne l’impressionne plus. Je voudrais qu’il sache que c’est pour lui que je travaille, que je tourne dans la chambre, les yeux rouges, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Comme Sylvia Plath. Comme un fou.

L’amour est dangereux pour un garçon comme moi.

Léo ? Qui, Léo ? Un garçon absent…

Je rappelle avec le téléphone de la maison. Cette fois, il décroche. Il dit

« Allô », plusieurs fois. Je ne réponds rien, je n’arrive pas à parler. Il ne raccroche pas. Il ne demande pas qui est à l’appareil. Je reconnais le son d’un téléviseur derrière lui, il reconnaît le silence du presbytère derrière moi. Je me mets à pleurer doucement en serrant fort le combiné. Il respire à l’autre bout de la ligne. Je pleure de plus en plus. J’entends le bruit de son Zippo, celui de ses lèvres mouillées qui tirent sur une cigarette. Une fille l’appelle derrière, mais peut-être que c’est la télé. Il soupire dans le téléphone. C’est moi qui finis par raccrocher.

« Je crois que vous ne m’écoutez pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne vous intéresse pas.

— Je vous écoute, je vous réponds.

— Oui mais… vous ne me trouvez pas intéressant. »

Je la provoquais, ma psy. Elle était habituée. J’étais en analyse depuis des années.

« Je vous écoute quand vous avez envie de parler.

— Vous pensez que c’est bête ce que je vous dis ?

— Je ne suis pas sûre que ce que vous êtes en train de me dire soit exactement ce que vous vous voulez m’adresser. »

Le cabinet du docteur était comme un décor de cinéma. Les endroits dans ma vie ont toujours fini par ressembler à des décors. Que peut-on vraiment ressentir dans des endroits pareils ? Dans ces lieux qui imitent la vie, qui la parodient ? Ma psy participait au film, deux fois par semaine. Elle y jouait le personnage que je lui laissais jouer. Elle était ma mère, mon père, les autres. Elle n’était personne, figure fantomatique. Sur un plateau de cinéma, on dirait : silhouette.

Séquence 34

Intérieur jour –Cabinet du psy

Deux personnages sont face à face. La décoration est simple : un tapis en coco sur le sol, deux fenêtres qui donnent sur une petite rue de Paris.

« Je voudrais un diagnostic.

— Comment ça ?

— Je voudrais que vous me disiez de quoi je souffre, pourquoi je prends des cachets, pourquoi je viens vous voir. Je voudrais que vous me le disiez. Avec des mots de médecin. »

J’avais sorti un stylo et un carnet que j’avais gardés sur mes genoux, cachés sous mon manteau. Je savais que nous allions jouer cette scène aujourd’hui.

« Je voudrais noter les mots.

— Vous êtes fâché de venir ?

— Qu’est-ce que vous en pensez ?

— Vous êtes en colère aujourd’hui. Mais vous êtes venu. »

Quand elle se sentait attaquée, on pouvait voir son corps se raidir. Elle aurait voulu que plus rien ne bouge. Elle aurait voulu ne plus cligner des yeux. Quand je la poussais dans ses retranchements, elle ne voulait pas que son corps la trahisse, que l’on puisse interpréter quoi que ce soit ; un mouvement d’épaule, une jambe croisée… Ce jour-là, elle était plus immobile que jamais.

« Ce que je vous demande n’est pas… extravagant, docteur. Vous prenez des notes, des tas de notes !

— C’est de ça dont il s’agit ? Vous aussi vous voulez prendre des notes ?

— Je n’ai pas le droit ?

— Ce n’est pas un livre. Ici, vous n’êtes pas un auteur, vous n’êtes pas un personnage de roman non plus. Je ne construis pas une histoire, quand je prends des notes.

— Alors qu’est-ce que vous écrivez ?

— Nous avons déjà eu cette conversation… J’écris des réflexions, des remarques, des commentaires… Pourquoi y revenez-vous encore ? Vous ne supportez toujours pas l’idée que l’on puisse raconter à votre place ? »

J’étais resté sans voix. Elle s’était réveillée, ma vieille bique freudienne. Celle qui avait été la dernière analyste de Barbara. Elle me l’avait dit une fois et j’avais senti que c’était important. Elle m’en avait parlé à la suite d’un épisode anxieux que j’avais fait, peu de temps après la sortie d’un livre, et qui m’avait envoyé quelques jours à l’hôpital. J’étais revenu dans son cabinet ; pétrifié, incapable d’aligner trois mots correctement. C’est à ce moment qu’elle avait dit : « Vous savez, j’ai soigné quelqu’un, il y a longtemps… » Elle s’était arrêtée, avait vérifié une dernière fois que sa confidence valait vraiment la peine d’être faite. Elle aurait pu s’arrêter, elle aurait pu ne pas finir sa phrase. Je l’ai aimée de ne pas s’être arrêtée. « Vous connaissez Barbara ? Elle arrivait toujours en avance, comme vous. Elle souffrait et ce n’était pas tellement difficile pour elle non plus de le dire. Elle parlait vite, elle parlait beaucoup. Et puis certains jours, elle ne disait rien, pas un mot. Elle restait en silence et puis, elle se levait. Elle disait : “bonne soirée”, quelle que soit l’heure à laquelle nous nous

retrouvions. Elle ne disait jamais “au revoir”, elle disait “bonne soirée, docteur…”. » Elle s’était tournée vers moi, elle avait esquissé un sourire, et nous n’avions plus jamais parlé de cet aveu, ou bien si, mais alors sans les mots. Ce jour-là, elle m’avait fait un cadeau. Elle m’avait donné un peu du sucre dont elle essayait de me sevrer. Pour que je continue. Ce jour-là, elle m’avait dit : toi aussi tu es important.

« Je voudrais que vous me lisiez vos notes. Je voudrais n’importe quel genre de diagnostic.

— Eh bien…

— Comme vous en parleriez à un confrère, à un ami. Comme vous en parleriez lors d’un dîner en ville. »

Barbara était passée un instant dans son regard. Elle était en colère, ma psy. Pas simplement réveillée. Furieuse. D’une manière presque imperceptible, elle s’était redressée sur son fauteuil crapaud. Elle n’avait pas jeté un œil sur ses notes.

« Vous souffrez d’un désordre de votre propre image. Vous agissez comme vous avez vu vos parents agir, à l’aide d’écrans. Vous avez une “faim écran”, des “sentiments écran”, “une identité écran”. Ou bien des “colères écran”, comme aujourd’hui. Vous aimez vous montrer, au sens figuré. Vous “montrer”, constitue une expérience effrayante ou excitante pour vous. Le plus souvent, les deux. Vous aimez montrer des images de vous, différentes, positives, moins positives… Parce que vous souffrez, Sacha. Il s’agit pour vous de couvrir la douleur par des images de vous-même qui soient vivables, à vos propres yeux. Elles ne sont pas fausses, ces images. Vous le savez, je le sais aussi. Ce sont de vraies images qui vous protègent contre d’autres vérités de vous-même, plus insoutenables… »

Je m’étais mis à crier :

« Je veux des mots ! Comme des maladies, comme des mauvaises nouvelles ! »

Cette fois, elle s’était penchée sur ses notes. Je m’étais demandé si c’était notre dernière séance. Elle avait fouillé et puis d’une voix grave, presque robotique, d’une voix affreuse qui me laissait comprendre que j’avais gagné cette partie à mes dépens, elle avait lu :

« Instabilité émotionnelle. Faille égotique. Nécessité permanente de contrôler sa propre psychothérapie narrative. Troubles narcissiques. Besoin constant d’une approbation extérieure. Ne supporte pas la solitude. Peur

systématique d'abandon. Angoisses paranoïdes, renforcées par la prise constante de stupéfiants. Tendance à la dépression… »

Elle avait relevé la tête vers moi.

« Vous voyez, je m'intéresse à vous. »

Ma mère essaie de m'appeler.

Je ne lui réponds pas.

Je vois le mot *Maman* s'afficher sur l'écran de mon téléphone que je sens vibrer entre mes doigts. Dehors, c'est le déluge. Léo n'est pas là. Je ne me souviens pas de la derrière fois que je l'ai croisé. Depuis la fin de l'été, les jours s'étirent, pareils à des tunnels, tantôt gris, tantôt bleu marine. Il n'y a plus de différence entre le jour et la nuit. Tous les péages ont sauté. Un soir, Léo m'avait dit qu'il aimait les cataclysmes ; les orages, les inondations, la neige qui bloque tout. Il avait dit : « Dans ces moments, l'avenir est bouché, comme les routes. Il n'y a plus rien à faire, alors c'est pas la peine de s'inquiéter. C'est comme pendant la guerre… Si la guerre éclate, je n'aurai pas besoin de trouver du boulot. » Et puis il avait eu un petit rire désabusé et j'avais eu l'impression de comprendre ce qu'il disait.

Ma mère finit le montage de son film en Belgique. Parfois, je lui réponds quand elle appelle. Elle me demande dans quel état je suis, dans quel état est la maison. Je n'ose plus regarder autour de moi quand elle me pose cette question. Je lui mens. Elle le sait. Cette maison qu'elle a achetée pour nous, pour que nous partions en week-end et en vacances, pour que nous invitions des amis, pour que j'écrive… Cette maison qui ressemble à notre relation ; étrange, biscornue, confortable… je l'ai laissée s'abîmer. Je l'ai abandonnée à quelqu'un d'autre. Et me voilà prisonnier de ce cimetière à quelques mètres du cimetière. Gainsbourg avait fait tendre des tissus de chez Braquenié sur les murs. Il avait choisi un motif différent pour chaque chambre. Ma mère les a gardés, protégés, entretenus, avec un soin prodigieux, pendant trente ans. Il aura suffi de quelques mois pour qu'il y ait des trous partout dans les tissus, des petites taches marron, des petites galaxies cancéreuses.

Le mot *Partir* apparaît sur mon écran mental. Les lettres sont comme dessinées par un enfant sur une vitre embuée.

Quand on aime il faut partir.

Peut-être que c’est vrai… Seulement, quand on n’aime plus, il faut partir aussi.

« Tu es folle.
— Tu es violent.
— Toi aussi, tu es violente.
— Ça n'est pas la même chose. »

À Vienne, tu avais déjà perdu la tête. Il faisait un froid polaire. Tu racontais n'importe quoi devant les fresques de Klimt. Toi, qui avais tout su, tout connu. L'histoire de l'art, la musique, Klimt, Kubin, Schiele… Tous tes dieux symbolistes que tu confondais désormais, hagarde, pleine de douleur et de médicaments. Ton père se consumait et toi tu te consumais à côté de lui et moi je me consumais à côté de toi. C'était un grand feu de cheminée. Ton père s'effaçait du monde, doucement. Il sortait par une porte affreuse et minuscule et tu avais décidé de le suivre. Fragile comme lui, pâle comme lui. Perdue pareil. Souvenir d'une dispute épouvantable dans un restaurant dans l'Innere Stadt. Tu ne mangeais plus. Tu ne commandais rien. Je m'étais mis à hurler. Tu portais des lunettes de soleil. Je les avais jetées sur le sol. Le patron nous avait demandé de quitter les lieux. Tu lui avais répondu en allemand et je ne comprenais pas. Le soir, tu étais allée te coucher, comme si de rien n'était. Je te disais que notre histoire était finie, que je ne t'aimais plus. Tu l'avais déjà trop entendu, alors tu avais décidé de mettre tes écouteurs et de dire : « Fais comme tu veux. » Le pire, c'était la vitesse et la facilité avec lesquelles tu t'étais endormie. Moi, je tournais en rond dans la chambre. Je jetais des verres et des vêtements par la fenêtre. Pas de raison, pas de témoin. J'avais fini par fouiller dans ton ordinateur. Je n'avais rien trouvé d'autre que les derniers messages de ton ex-petit copain, cinq ans plus tôt, et je m'étais demandé si nous en étions arrivés au même point. Tu l'avais quitté pour moi. Nous étions amis alors, toi et moi, et tu lui avais dit que tu te sentais tomber amoureuse. Il ne t'avait pas prise au sérieux. Sur l'écran de ton ordinateur, je lisais des messages courts et simples. Des messages désespérés qu'on envoie par mail quand la fille qu'on aime ne répond plus au téléphone. Il écrivait :

« S’il te plaît, parle-moi. » J’aurais voulu lui dire que c’était moi qui te suppliais désormais. Que maintenant, c’était moi qui te quittais en espérant que tu me retiennes. En étions-nous arrivés au même point ? Sinon, dans combien de temps ? Dans l’obscurité de la chambre d’hôtel, je lisais : « T’es avec lui, là ? » Tu étais avec moi. Tu étais sur moi, dans mon lit, tellement loin de lui et de votre histoire. Mais ce soir à Vienne, tu n’étais plus avec moi non plus.

Je lisais : « Tu ne peux pas me laisser comme ça. » Eh ben si, tu avais pu le laisser comme ça… Et j’avais été bête de croire que je valais mieux. J’avais passé la nuit à imaginer ce garçon qui avait été le seul avant de devenir le premier, à ses messages laissés sans réponse. Toute la nuit, je t’avais regardée en pensant à ton corps, à tes parfums, à ton ex, à ton père, à ce soutien-gorge noir que tu mettais au début, à la pâte à cookie que nous mangions crue. Toute la nuit, j’avais fait la liste de ce que nous n’étions plus.

Le lendemain à Vienne, nous n’avions quasiment pas parlé. Nous ne nous étions pas disputés non plus. Tout cela commençait à ressembler à du renoncement. Le soir, alors que tu étais déjà couchée, tu avais dit : « Tu savais que Marilyn Monroe racontait que son père était Clark Gable ? »

Ta voix était blanche, vacillante, comme un lustre dans un château en ruine.

Sur l’écran de télévision, je ne voyais plus que des taches de couleur qui se déplaçaient lentement. Tu avais fini par ajouter : « Peut-être que je devrais commencer à faire la même chose. Moi aussi, je devrais inventer. »

Dans tes rêves, tout se confondait. Les films des années cinquante que tu regardais en boucle. L’enfance de ton père en Californie. Notre couple qui se délitait. Cette même nuit, à Vienne, tu t’étais réveillée dans un état de panique proche de la démence. Tu n’arrêtais pas de me demander où nous étions et aucune des réponses que je te donnais, vraies ou fausses, ne semblait t’apaiser.

Léo a oublié la clef de l'atelier sur la table de la cuisine.

L'atelier, c'est comme ça que ma mère appelle cette pièce pleine d'araignées et de bûches humides, à quelques mètres de la maison. C'est là que Léo répare ses motos, qu'il prend sa drogue. C'est *son* endroit.

« *Voici la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez partout ; mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère.* »

Que va-t-il cacher là-bas, derrière les lourdes portes toujours fermées ? Je marche dans le jardin, je sens l'air et je n'en aime pas l'odeur. Je tourne la clef deux fois dans la serrure. Les joints émettent un grincement strident, un son que l'on dirait venu du fond des âges, comme si un sortilège les avait figés pendant des siècles.

« *La tentation était si forte, qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.* »

Les premières choses que je distingue sont les deux motos de Léo. Ces machines qui lui donnent le sentiment qu'il maîtrise sa vie, un instant au moins. Elles ressemblent au frelon qui avait piqué mon pied, il y a des mois. Je reste quelques secondes interdit devant ces créatures à la beauté complexe et légèrement menaçante, parfaitement alignées dans le noir. Elles semblent attendre une proie. Il y a des formes autour. Je ne parviens pas à trouver l'interrupteur. Le flash de mon iPhone fait briller les scies, les perceuses, les tournevis, accrochés aux murs. La lumière se reflète sur deux grandes bâches qui recouvrent je ne sais quoi. Quand Birkin a quitté Gainsbourg pour Jacques Doillon, on m'a raconté qu'il voulait faire de cet atelier une salle de montage. Ma main continue à frôler le mur à la recherche d'un interrupteur. Je me heurte violemment à un objet lourd et bas que je sens trembler. On dirait une sorte de kart, ou un side-car, peut-être. Il y a des roues, grandes et fines. La carrosserie est en bois. Il y a un autre engin similaire, celui-ci sans roue et peint en bordeaux. En avançant

encore, je manque de glisser sur une tache d'huile. Mon téléphone vient s'éclater sur le sol de l'atelier. C'est le noir total. Je le cherche à tâtons. Et puis d'un coup, je me fige. J'entends le bruit d'une moto qui arrive sur la route.

« *"Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?" Et la sœur Anne lui répondait : "Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie."* »

Je me relève et sans le vouloir, j'agrippe les bâches qui glissent d'un coup. Je pose ma main dans un sac rempli de chutes de tissu. Du coton, de la laine… et puis d'autres petits objets en plastique ; des bouteilles, des anneaux, des rustines. De nouveau, je bute sur le kart. Une douleur fulgurante me traverse la jambe. Les lampes sous le porche se sont allumées. Elles éclairent faiblement l'atelier à travers les meurtrières percées dans le mur. J'attrape mon téléphone, je me précipite vers l'extérieur en boitant, au moment où Léo ouvre le portail. J'ai à peine le temps de refermer la porte de l'atelier à clef.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

Il me dévisage. J'ai soudain le sentiment de me trouver dans les coulisses d'un théâtre, quelque part entre la loge et les projecteurs, prêt à entrer en scène et à jouer une pièce pour laquelle je n'ai pas le bon costume.

« J'avais besoin d'une multiprise. Je crois qu'il y en a dans l'atelier. »

Il prend un air menaçant, m'arrache la clef des mains, ouvre la porte. Il jette un regard circulaire à l'intérieur. Il ne semble remarquer aucune trace de mon passage.

« Je n'ai pas eu le temps de chercher…, dis-je, du ton le plus léger possible. Tu peux m'en trouver une, s'il te plaît ? J'en ai assez de débrancher la lampe pour charger mon ordinateur quand je travaille au lit. »

Il s'enfonce dans les ténèbres de l'atelier. Je remarque que l'écran de mon téléphone est fendu. On dirait un échiquier. Léo ressort, me tend une multiprise avant de refermer la porte à double tour.

« Je t'ai dit de me demander, si t'as besoin d'un truc. »

Il me dévisage un long moment avant de ranger la clef dans sa poche. Il détache son regard du mien et retourne vers la moto garée à l'extérieur, laissant derrière lui une impression de jugement et de méfiance, comme un dieu qui aurait un instant troublé la surface du monde afin de rappeler aux

humains qu’on peut difficilement leur faire confiance et que leurs prochaines maladresses ne seront plus pardonnées.

La fille.

Celle qui couche avec Léo. Celle qu'il va rejoindre et qui laisse des griffures sur son dos. Elle travaille à la laiterie où je les ai surpris. Je le sais parce que j'y suis retourné. J'ai dit à un type que je cherchais une brune aux cheveux courts. Il a tout de suite compris de qui je parlais. Il m'a répondu qu'elle s'appelait Natacha et qu'elle tenait la petite épicerie de la ferme. Sur le chemin du retour, je suis passé à la pharmacie acheter du Doliprane, du Mopral et du Maxilase. Quand Léo m'a demandé où j'étais parti, j'ai dit que j'étais allé faire des courses. Je lui ai montré le sac de médicaments parce qu'il ne me croyait pas.

Il veut aller à Rouen aujourd'hui. Il me demande ma carte de crédit pour acheter des pièces de moteur. Il ne rentrera pas avant ce soir. J'entends le bruit de la moto, comme une fermeture Éclair qu'on remonte trop vite.

Je me lève.

Je vais aller voir cette fille.

Je ne sais pas comment m'habiller.

Natacha…

Je m'attendais à trouver la BMW de Léo sur le parking de la laiterie, mais elle n'y était pas. Chaque fois qu'il part, je suis sûr qu'il est avec elle. Je me gare à côté d'un utilitaire blanc et cabossé. Je me regarde dans le reflet du rétroviseur et soudain, j'ai honte. Je sors de la voiture, claque la portière dans un bruit plus dramatique que prévu. À travers les fenêtres de la petite boutique attenante à la ferme, je devine sa silhouette. Une cloche tinte quand je passe la porte. Ses cheveux ont poussé depuis la dernière fois. Il faut être vraiment jolie pour oser une coupe pareille. Je ne peux rien voir d'autre que ses mèches d'un noir de jais et ses épaules qui dépassent au-dessus du comptoir. Elle finit par lever son visage vers moi.

D'un coup, je la reconnais.

C'est la caissière de Dozulé. Celle qui me faisait des sourires, il y a des mois, à mon arrivée en Normandie.

« Bonjour, monsieur. »

Elle ne semble pas se souvenir de moi. Je me sens vaguement soulagé. Alors qu'elle me demande *ce que je désire* en me vouvoyant, je réalise que ses yeux ne sont pas noirs ; ils sont d'un bleu très foncé, comme deux mûres à la fin de l'été.

Léo se tape la caissière du Super U à qui je croyais plaire.

« Vous voulez peut-être que je vous renseigne ? »

J'ai une furieuse envie de quitter la boutique. Sur la vitrine des mouches se posent et s'envolent sans arrêt. Il y a quelques fromages, des yaourts, des bouteilles de lait alignées à côté d'une pyramide de terrines. Dans un autre bac, des morceaux de viande sont posés à côté d'un panier plein d'œufs. J'improvise d'une voix tremblante :

« Je voudrais des œufs.

— D'accord. »

Elle se déplace rapidement jusqu'à l'extrémité du comptoir.

« Je vous en mets combien ? »

Un instant, je regrette de ne pas avoir mieux préparé cette scène.

« Douze. »

Elle répète *douze* en attrapant une boîte en carton qu'elle commence à remplir.

« Il vous faut autre chose ? »

Ses gestes sont automatiques. J'ai le sentiment qu'elle fait un effort pour ne pas me regarder. Elle semble ailleurs. Je me demande à quoi elle pense, la caissière que j'aimais bien. Celle qui m'offrait parfois les sacs que j'oubliais d'emporter avec moi.

« Je voudrais un fromage de chèvre. Et puis de la confiture. »

Elle a déjà refermé la boîte d'œufs.

« On a du Chavignol, de la tomme, des boutons de culotte… Et sinon, le reste, c'est de la vache. »

Alors que je feins de réfléchir, je regarde son corps et ses mains fines. Elle pourrait facilement me prendre Léo. Elle pourrait faire sa vie avec lui, ici ou ailleurs. Elle pourrait aussi en choisir un autre. Ça ne doit pas être si important, pour Natacha. Elle est jeune, elle doit plaire, cette fille dont mon bonheur dépend.

« Forcément, le pont-l'évêque est super. Surtout en ce moment… Mais c'est du lait de vache aussi. »

Je voudrais lui dire que sa beauté me fait mal. Lui dire que je ne peux pas le retenir quand il s'en va la nuit. Je voudrais qu'elle sache à quel point il compte pour moi, certainement plus qu'il ne comptera jamais pour elle. Que je suis seul et qu'il est le seul pour moi. Je voudrais lui dire qu'elle n'a pas encore vingt ans et que si je pouvais, si elle voulait, je la supplierais à genoux de ne plus le voir.

« La tomme a l'air bien. »

Elle se penche sous le comptoir en Formica. Je vois sa poitrine à travers la vitrine se dessiner sous son tablier. Elle tient un long couteau dont elle pose la lame sur le fromage déjà entamé.

« Comme ça ? »

Une autre vendeuse plus âgée trimballe des cagettes d'un point à l'autre de la boutique. Elle ne cesse de bousculer Natacha en rouspétant. Elle ne me prête aucune attention.

« Comme ça, c'est parfait. »

Elle tranche le fromage épais d'un geste net avant de l'emballer dans du papier marron.

« Et puis vous m'avez dit…

— De la confiture.

— Ah oui, c'est vrai… »

Elle pousse une petite porte battante en bois

« Les confitures sont par là. »

Alors que la porte se referme derrière elle, je remarque que…

Je n'arrive plus à respirer. Je sens mes jambes trembler. Je suis obligé de me tenir à la vitrine pour ne pas perdre l'équilibre.

Son ventre est arrondi.

« On n'a pas beaucoup de choix, mais je vous montre quand même. »

Dès qu'elle a passé la porte, j'ai su. J'ai senti la douleur comme un appel d'air. Le malheur s'est engouffré à la vitesse de la lumière.

Léo a mis cette fille enceinte et il va partir avec elle et l'argent qu'il me prend sert à préparer tout ça.

« On a de la confiture de pomme, de la gelée aussi. De la pâte de coing. Et de la confiture de fraise… »

Il la voyait avant que je le rencontre. Il n'a jamais arrêté de la voir. Bien avant que je les surprenne.

« Fraise », dis-je dans un souffle.

Est-ce que cette fille est déjà venue chez moi ?

Elle attrape le pot. Elle me frôle en retournant derrière le comptoir.

« Ça vous fera dix-huit euros. »

Pour la première fois, elle me regarde.

Elle sait qui je suis.

Elle plisse légèrement les yeux. Depuis le début, elle sait. Elle n'a pas tremblé une fois. Ni elle, ni sa voix. Je tends un billet de vingt euros.

« Garde la monnaie. »

J'attrape le sac. Je quitte la boutique sans me retourner.

Léo va être père avant moi.

Je balance le sac sur le parking.

Léo ne m'a jamais aimé.

Les œufs viennent s'éclater partout sur le goudron. Petits poussins jamais nés, petits œufs au plat jamais mangés.

Est-ce que c'est important ?

Je remonte dans la voiture. J'entends le pot de confiture à la fraise qui se brise sous les roues. Je percute une barrière en faisant marche arrière. Une chanson de Dolly Parton passe à la radio.

Un soir, je regardais un reportage dont le titre était : « Ados et mamans : tout un défi ! »

Tu étais sous la douche, Mona. Tu te frottais avec un gant de crin qui te laissait des marques sur la peau. Tu venais d'apprendre que ton père ne pourrait plus parler. Tu m'avais dit que tu étais incapable de te souvenir des derniers mots qu'il t'avait dits et puis tu étais allée te punir sous l'eau brûlante. Allongé sur le lit, moi aussi je me punissais. Je regardais ces filles, leurs mères, leurs fiancés… Les mots défilaient à toute allure sur mon écran mental, comme un PowerPoint mal réglé : manque, défaillance, absence, asthénospermie, défaut de fabrication. Les mots éclataient un à un, pareils à des bulles de chewing-gum.

J'étais jaloux de ces filles, de leurs fiancés. Je me sentais nul. J'aurais voulu aimer. J'aurais voulu qu'on m'aime. Dieu ne voulait pas. Le docteur avait parlé en son nom.

« Vous ne pourrez pas concevoir naturellement. »

Quel est l'opposé de naturel ? Surnaturel ? Artificiel ? Pourquoi, moi, je ne pouvais pas ? Et pourquoi cette fille de dix-sept ans, qui n'en voulait pas de son bébé, était à la télévision, devant mes yeux rougis ?

Petit à petit, sur l'écran, je la voyais commencer à aimer son enfant. Elle finissait même par être heureuse. Moi aussi j'aurais voulu être heureux. Je me souviens du bruit de la douche, de la vapeur qui s'échappait par la porte entrouverte. J'imaginais la peau de ton dos rougi. Dans la chambre, autour de moi, les visages étaient soudain moqueurs à l'intérieur des cadres. Chacun parlait de mon échec, de mon incapacité. Je m'étais glissé sous la couette. Le manque était un vide, le vide était une douleur, la douleur était abyssale.

Extérieur jour – Los Angeles

Je joue dans le jardin de Jamie Lee Curtis, avec son fils et un de ses copains. Ils sont plus jeunes que moi. On est venus avec ma mère. Je m'amuse avec eux depuis un moment déjà. Plus tard, Jamie et ma mère me

disent que je suis doué pour ça, que les enfants m'ont adoré. Je suis fier. Je n'ai jamais eu de petit frère ou de petite sœur, je n'ai jamais connu d'enfant. Moment fondateur, souvenir gravé au cœur de cet été à Los Angeles. Je n'ai jamais revu le fils de Jamie ni son copain. J'aurais peur de les revoir. Est-ce que c'est à ce moment-là que j'ai pensé qu'avoir des enfants était mon but dans la vie ? Sous ce soleil couchant, orange (il n'était pas orange, évidemment, mais il était couchant), près de l'ombre projetée par la balançoire ?

Il ne faut pas quitter la réalité.

Il ne faut pas avoir la tentation de le faire. Ce n'était ni un rêve, ni une intuition ; cette fille est enceinte de Léo. Cette fille est amoureuse de Léo. Cette fille ne doit pas avoir plus de dix-huit ans. Il faut que je parte. Il faut que je sois suffisamment lucide pour partir. Je roule à toute vitesse. Dans l'atelier… Il ne s'agissait pas d'un kart ou d'un side-car. Il construisait un berceau. C'étaient des tétines, des biberons, des grenouillères que j'ai sentis dans les sacs sous les bâches. C'est comme ça qu'il dépense mon argent. Il prépare leur vie à tous les trois.

Est-ce que la fille dort chez moi ?

Mona qui me demandait ce que j'avais bien pu acheter à La Grande Récré, la banquière qui me reprochait mon train de vie. Je me souviens du matin où je l'ai entendu se disputer avec son père : « Tu te rends compte dans quoi tu t'es mis ? … Vous ne pouviez pas faire attention ? »

Il ne parlait pas de notre histoire, ni de l'embarras dans lequel je le mettais. C'était une autre bêtise que son père venait lui reprocher.

Le film me revient dans le désordre, comme monté par un fou.

L'arbre couché sur la route, Léo qui tient une épuisette.

Les séquences ne s'enchaînent plus. La caméra passe l'axe. Les regards sont faux, à côté de ce qu'ils devraient voir.

Hôtel de Cabourg. Chambre 207.

Tout est désynchronisé. La bouche à côté des mots. Le cœur à côté du film.

Son goût qui changeait, parfois.

Générique de début, de fin, on ne sait plus. Coupez ! Ce n'est pas dans la boîte… Quand il m'a vu la première fois, était-ce du désir ou de la convoitise que j'ai pris pour de l'amour ? Est-ce que Natacha lui avait déjà parlé du mec paumé de Paris qui bégayait quand il achetait sa vodka ?

Mon meilleur ami.

Il me donnait le sentiment que j'étais en vie, je lui donnais le sentiment

qu'il était important.

Mais Natacha… Elle est belle et elle l'aime. Il va rester avec elle. Il va avoir un enfant, peut-être plusieurs, et ils seront beaux. Je n'aurais pas pu faire ça. J'aurais voulu lui donner chaque moment et chaque geste.

Mais nous sommes des garçons.

Nous espérons le paradis.

Je gare la voiture sans la fermer à clef. Je ne jette aucun regard à la maison de Léo quand je passe le grand portail électrique. Je ne sais pas où sont mes valises. Je suis arrivé ici il y a si longtemps. J'attrape deux grands sacs Super U sous l'évier de la cuisine. Ceux que Natacha me vendait vingt-cinq centimes. Je monte dans la chambre sans lumière. Là, je reste immobile, essoufflé.

Léo n'est pas dans ma vie. Il n'y a jamais été.

Je tombe près de la cheminée vide. Les sacs se froissent dans un bruit de ligne téléphonique brouillée. Un appel longue distance, c'est comme ça que je me sens. Loin de tout, hurlant dans le silence d'un appareil qui ne me relie plus à personne. Pas de service. Batterie faible.

Il faut fuir, il faut se réveiller, se relever. Il faut les laisser vivre leurs vies, accepter de revenir à la mienne. Je ne sais pas vraiment ce que j'attrape dans l'armoire. Je tente de donner un sens à ce sac que je remplis, mais mon esprit en est incapable. Plus rien n'est projeté sur l'écran. Pull noir, jean, chaussures en cuir. Je pense à cet enfant qui naîtra dans une collusion secrète et silencieuse. Petit tremblement de terre. Je n'existerai pas pour lui.

J'attrape mon ordinateur, mes notes sur le scénario, mon journal, ma montre et mes beaux stylos. Je lui laisse le reste.

Je suis un pion sur un jeu de l'oie. J'avance d'une case, je recule de trois. Finalement, je tombe dans le puits. Je suis un petit morceau de bois entre les mains d'un gamin.

J'ouvre une bouteille de vin dont j'avale d'une traite la moitié. J'imagine les parents de Natacha. Ils doivent être furieux. *Une fille-mère*, c'est peut-être comme ça qu'on les appelle encore dans le coin. Elle a dû attendre que ça se voie vraiment pour leur annoncer. Elle leur a crié dessus quand ils lui ont crié dessus. Elle leur a dit qu'elle était prête. Et puis elle a appelé Léo et il est allé la chercher. Ils doivent être excités tout le temps. Ils n'arrêtent pas de faire l'amour. Le danger est partout. L'urgence aussi. C'est un formidable cocktail. Quand il couche avec elle, il ne fait pas semblant. Il lui

dit qu’il l’aime et qu’ils vont partir. Elle se dit qu’il va l’emmener, qu’il est assez fort pour le faire. C’est juste une question d’heures, de jours. Il lui jure qu’ils s’en sortiront. Qu’il a un plan.

Le plan, c’est moi.

Elle vient se blottir contre lui. Elle dit : « Avant toi, y avait pas grand-chose. J’aimerais être la seule à te trouver beau. »

Elle veut mourir quand il n’est plus avec elle, quand il doit revenir me surveiller. Elle a peur qu’il s’en aille. Elle a besoin de lui. Ici. Ailleurs. Partout.

Quand elle l’embrasse, sa transpiration a le goût de la douleur et des regrets. Ils sont seuls dans ce village, au milieu de tous les cons et de leur mesquinerie. Devant leurs petits airs gagnants. Les autres, leurs vilains masques, leurs réputations, leurs toutes petites vies, comme des milliers de boules souvenirs couvertes de poussière, posées sur une étagère. Chacun chez soi. Sans mélange. Mais eux, Natacha et Léo, ils s’aiment, et ça doit être beau à voir. Où se sont-ils rencontrés ? Peut-être se connaissent-ils depuis que Léo est arrivé dans la région, depuis qu’ils sont gamins, depuis toujours. Il a dû lui raconter des souvenirs émouvants sur son enfance. Les personnages principaux de cette histoire auraient dû être ce petit motard bien foutu et cette crémière belle comme un cygne. C’était ça, le livre à écrire. Leur amour, leur enfant, leur fuite, le danger, la peur. Il lui dit :

« Je te promets qu’on va se casser. »

Ça la rend folle quand il attrape ses hanches. Ça n’arrête jamais de lui faire de l’effet.

Il lui mord l’épaule, comme il fait avec moi. Mais cette fois, plus d’effets spéciaux, plus de doublure. Il passe la main derrière sa nuque. Il descend le long de son ventre, comme il fait. Pareil. Tout pareil. Mais en vrai. Ils peuvent parler des heures avant de s’endormir. Ils rêvent de tropiques qui leur ressemblent.

« Où est-ce que tu veux aller ?

— Vers le sud.

— À Biarritz ?

— Peut-être…

— Il paraît que c’est beau… Qu’est-ce qu’on fera là-bas ?

— Ce que tu voudras. »

Ce n’est peut-être pas la vérité, mais c’est éblouissant, on en conviendra.

L’amour est de leur côté. La vie aussi. Natacha et Léo, il faudrait graver leurs noms sur tous les arbres du monde.

Dehors, le village a traversé la frontière silencieuse entre le jour et la nuit. Je vais me passer le visage sous l’eau du lavabo. J’ai mon téléphone dans la poche. Il y a cinquante euros cachés dans la boîte à gants de la voiture.

Alors que je me dirige vers la porte de la chambre, j’entends le bruit de sa moto. Mon corps entier se raidit quand résonne le bruit de ses pas qui passent le portail. J’ai à peine le temps de jeter les sacs sous le lit qu’il se tient devant moi, immense et menaçant.

J’essaie d’avoir l’air concentré. Je ne cherche pas à sembler décontracté ou calme parce que je sais que je n’y arriverai pas. La concentration est la seule attitude possible dans mon état.

« Tu fais quoi ? »

L’incongruité de cette question banale m’apparaît pour la première fois. Qu’est-ce que tu fais ? C’est une vraie question à laquelle on répond toujours trop vite.

« Je bloque sur le scénario. »

Il pose son casque à côté de la porte. Il a le souffle court. Je l’ai entendu se précipiter pour monter jusqu’à la chambre.

« Ça fait deux jours que je travaille dessus. Il y a des scènes qui sont faciles à raconter dans un livre et qui deviennent nulles en dialogues. »

Les mots sortent de ma bouche comme des planches de bois. Ils s’enchâssent les uns aux autres et forment un pont qui m’éloigne de sa colère. Je fais comme si je tapais sur le clavier. Je sens son souffle derrière moi. Il s’est déplacé sans que je ne m’en aperçoive. Léo comme un grizzli. Il arrive sans faire de bruit et puis il finit par prendre toute la place.

« Tu es sorti aujourd’hui ? »

Il n’y a absolument aucune intonation dans sa voix.

« Non. »

Il a des griffures sur le cou. Je vois des gouttes de sueur perler le long de sa joue. Il passe dans la petite salle de bains attenante à la chambre. Je n’avais pas remarqué que les volets étaient restés fermés. Le soleil couchant filtre à travers les lames de bois. Ils viennent strier le visage et le torse de Léo. Je me lève. Pourquoi suis-je à ce point conscient du poids de mes pas

sur la moquette ? J’attrape la bouteille de whisky posée sur la cheminée. Je me tourne, je lui adresse un grand sourire.

« Tu veux un verre ? Tu dois être fatigué. »

Il va s’asseoir sur le lit défait et je suis soudain gêné de ne pas avoir changé les draps pendant qu’il ramassait du bois, pendant qu’il achetait des motos.

Pendant qu’il faisait un enfant avec Natacha.

Par la fenêtre, je vois le clocher de l’église. Je regarde le haut des arbres éclairés par les derniers rayons de soleil. Je n’ai pas envie de me retourner. Je finis quand même par m’y résoudre. Je vais m’asseoir à mon bureau. Je commence à écrire un message à mon éditrice que je n’enverrai pas.

Ma chère Isabelle…

« Ça me fait du bien, tu sais… »

Je l’entends qui se lève. Il continue à parler en s’approchant.

« De baiser vraiment. »

Il pose ses mains sur mes épaules. Il les serre. Il m’enfonce dans la chaise. Je sens ses doigts, trop proches de ma gorge. J’attrape sa main sans vraiment essayer de me dégager. Il dit :

« On ne sera jamais honnêtes l’un avec l’autre ? »

Je parviens à répondre dans un souffle :

« Je suis honnête avec toi. »

Il m’étrangle presque.

« Tu n’es jamais honnête. »

Il retire ses mains. Il s’éloigne.

« Ni avec moi. Ni avec personne. »

Je suis allongé sur un lit dans une maison faite de verre et de miroirs.

Je me sens épié, moqué. Je suis seul et je suis nu. La maison a la forme de celle de Druval, les mêmes poutres, les mêmes proportions. Le monde imaginaire et le monde réel se chevauchent. L'atmosphère est comme imprégnée de souvenirs faux, de projections involontaires. J'ai peur de marcher sur le sol. J'essaie de me lever. Je sens le verre glacé sous mes pieds. Et puis, quelqu'un dehors jette une pierre sur la maison. Je la vois transpercer le plafond, briser le sol, continuer sa course à travers les fondations translucides. Je réalise que le lit sur lequel je me trouve est lui aussi en verre. D'autres pierres sont jetées sur la maison. Très vite, elle se brise. Littéralement. Des morceaux de verre tombent sur moi. Ils s'enfoncent partout dans ma peau. Des milliers de bris de verre qui taillent des milliers de petites fentes dégoulinantes de sang. Je reste sans voix, à regarder mon corps mutilé, à mesure que la maison s'écroule, se fracture, s'annihile.

Je me réveille.

Ce ne serait pas aussi terrifiant si ce rêve n'avait pas le caractère tragique et rougeoyant des prophéties.

J'ouvre les yeux. Est-ce que j'ouvre les yeux ? Il est possible que je dorme encore, que ce qui se trouve devant moi soit la suite du cauchemar dans lequel je vis depuis des mois et qui ne semble vouloir être arrêté par aucun bruit de réveil. Je sais que je ne dors plus parce que je vois la chambre, à peine moins floue qu'en rêve. Je ne dors plus parce que je me souviens et que j'ai mal. Léo, les coups, les dizaines de cachets qu'il m'a fait avaler, m'enveloppant de paroles, tantôt chaudes, tantôt glacées, avant de me mettre au lit.

« Bois. »

Un verre d'eau opaque et des pilules qu'il fourre dans ma gorge.

« Je t'aime. Elle m'a coincé. »

Ces doigts qui veulent caresser mon dos et qui finissent par le griffer.

« Il ne faut pas que tu sois fâché. Il faut que tu dormes. »

Le sentiment vague que quelque chose de grave est en train de se produire.

J'attrape le joint que j'ai laissé sur la table de nuit. J'aspire cinq ou six bouffées comme un nourrisson assoiffé. Je voudrais me rendormir. Léo est assis devant le bureau. Il regarde l'ordinateur ouvert sur de nouvelles annonces, sur de nouvelles motos. Sans se tourner, il dit :

« Tu étais vraiment dans un sale état, hier soir. »

Je me rallonge. Il me semble que le silence grandit, qu'il prend une densité suffocante au-dessus de nous, qu'il s'installe autour du lit, du bureau, partout. La télévision est allumée. Elle ne diffuse rien. Sur l'écran on peut lire : « Signal faible ou inexistant ».

« Tu devrais essayer de te rendormir. »

Il est moche, ce matin. C'est son calme qui le rend moche. Je me redresse, je passe ma main dans mes cheveux trop longs. Je me lève. Mes gestes sont incertains et mes yeux ne se fixent sur rien. En moi, de grandes roues tournent à rebours. Elles grincent, elles vont trop vite. Je me dirige vers la porte de la chambre. Elle est fermée à clef. Je me sens vaciller, à quelques mètres de mon lit. Je me concentre sur la forme de mon ombre projetée sur la moquette qui tombe à l'oblique derrière moi, comme du satin.

Il a trop chargé la dose. Il ne veut pas que je me lève. Il a fermé la porte à clef.

Il est debout devant moi.

« Je t'ai dit de te reposer. »

Hip hop dans la canicule, Mona. Toi et moi. Tu te souviens ?

Notre voyage en Espagne, un western sans shérif. Le désert partout et nos sentiments qui roulaient dans le vent. Ton père était à l'hôpital depuis deux mois. On ne savait pas qu'il allait y agoniser pendant plus d'un an. Nous nous traînions lentement dans les villes de la Costa del Sol. Il y avait tellement de chagrin dans ton regard, et le mien ne cessait de fuir. Nous avions loué une voiture à Perpignan. Il n'y avait pas une seconde sans musique. Devant les bordels de La Jonquera. Tu avais voulu t'arrêter parce qu'une fille portait un T-shirt sur lequel on pouvait lire : « In Jesus we trust », et un string en dessous.

« Tu devrais baiser une pute pendant que j'attends dans la voiture.

— Pourquoi tu dis des trucs comme ça ?

— Parce que c'est drôle. »

Hip hop dans la canicule. Tu trouverais cette phrase ridicule.

La Jonquera, la nuit. C'était néons et néant. On avait pris une chambre. Tu n'arrêtais pas de te mordre les doigts. Ils saignaient. Où que nous dormions, les oreillers étaient tachés de sang. Tu fumais des cigarettes devant la fenêtre de l'hôtel qui donnait sur un club dont le nom était El Paradisio. Le « P » avait la forme d'un palmier. Tu ne t'étais pas tournée vers moi.

« Je veux que tu ramènes une fille ici. »

Hip hop dans la canicule.

Tu m'avais demandé d'en choisir une qui ne te ressemblerait pas. Je t'avais engueulée et tu t'étais mise à pleurer.

« Tu ne peux pas faire ça pour moi ? »

Accoudé au bar du Paradisio, j'avais regardé les filles. Je pensais à toi, Mona. À tes mains égratignées. À tes gestes blancs et délicats, comme un film de Méliès. Il y avait des groupes de mecs, des Français surtout. Eux aussi regardaient les filles. J'essayais de faire signe au barman mais je ne

le voyais nulle part. Sur le miroir au-dessus du bar, il y avait écrit « Red blood vodka 2 for 5 euros ». Une fille avait fini par s'approcher de moi.

Hip hop dans la canicule, Mona. Que faisais-tu en m'attendant ?

Je ne l'avais pas ramenée à l'hôtel. Nous étions montés par un petit escalier dans les étages du Paradisio. C'était 50 euros la pipe, 100 euros pour baiser, 200 euros si je voulais « autre chose ». Il n'y avait pas de fenêtre dans la chambre. Je lui avais demandé si c'était ici qu'elle vivait. Elle avait éclaté de rire. Elle voulait que je lui donne l'argent tout de suite. Moi, je voulais que rien de tout ça n'existe. J'avais laissé les billets sur une table maculée de brûlures de cigarette. J'avais remarqué un téléviseur qui diffusait un film porno sans le son. La fille s'était agenouillée. Elle n'était plus qu'une image floue, et j'avais pensé à ton père qui ne pouvait plus parler, et puis je n'avais plus pensé à rien.

Hip hop en été. Dans la canicule, tu n'écoutais plus que ça, Mona.

J’ai besoin de sortir.

Léo est d’accord. Sur la route, je regarde les maisons basses, éparpillées le long de la nationale. Quelque chose d’artificiel, de faux, se dégage de toutes ces baraques. Je me souviens de journées entières passées avec mes parents sur les plateaux de cinéma, dans les studios, au milieu des décors. Il y avait des moitiés de salons, de chambres, des bouts de cuisine, de bureaux, de salles de bains… Tout donnait le sentiment d’un corps éclaté, d’une figure composite dont je ne découvrais le véritable visage qu’une fois assis devant l’écran. Toutes ces façades dont l’envers laissait pourtant voir un enchevêtrement de panneaux de bois, de cales, de poutres, formaient un labyrinthe qui me semblait toujours vraisemblable. C’est le sentiment opposé que je ressens alors que Léo conduit sur cette route. Il est difficile d’imaginer que ces maisons posées les unes à côté des autres sont de vraies maisons, avec de vraies personnes à l’intérieur, qui se débattent qui vivent, qui luttent, qui s’aiment, se trahissent, s’en vont. Il n’y a personne sous les porches, personne sous les vérandas. À travers les vitres, je regarde les noms sur les panneaux qui annoncent l’entrée ou la sortie des villes. Villerville, Cabourg, Côte d’Albâtre, Côte Fleurie, Côte de Nacre… Tout ça ne désigne rien d’autre qu’une couleur, une impression, un tracé infini. Ces noms sont pareils à ceux qui défilent sur les génériques à la fin des films. Je les vois passer, étranges et familiers, et puis je les oublie. C’est ainsi que les enfants regardent à travers les vitres des voitures, inquiets et fatalistes.

Je suis venu ici pour devenir l’enfant que je n’ai pas pu avoir.

Le père de Mona est mort et on m’a dit que je ne pourrai pas être père.

Léo va avoir un enfant.

De combien de mois est-elle enceinte ?

Voilà ce qui s’est passé.

Le mot *Papa* s’inscrit en lettres de sang sur mon écran mental. Les barres des P coulent en deux interminables lignes rouges.

Nous avions choisi des noms de fille et des noms de garçon. Quand on a

su que nous ne pourrions pas faire d'enfant, c'est comme si tous ces noms, tous ces bébés, étaient morts d'un coup, nous laissant, hagards, au milieu de dizaines de cadavres invisibles. Nous les enjambions dans l'appartement ; des petites Luna, Anne, Lucie, des petits Benjamin, Pierre, Simon. Parfois, on se mettait à pleurer sans raison dans la maison hantée par ces fantômes qui n'avaient pas eu le temps de naître.

« Qui voudrait t'avoir comme père, sérieusement ? » La légèreté avec laquelle Léo dit ça me serre la gorge. Le rire qu'il a ensuite embue mes yeux.

« Tu crois vraiment que t'aurais été capable ? »

J'ai envie d'ouvrir la portière de la voiture. Je n'ai jamais pensé que je pourrais me suicider autrement. C'est curieux mais c'est l'option qui m'effraie le moins. Je me vois tomber sur la route, rouler, rebondir comme une poupée de chiffon. La voiture serait déjà loin quand je finirais par mourir. Est-ce que les portes des voitures se bloquent à partir d'une certaine vitesse ?

« J'aurais pu…, suis-je étonné de m'entendre répondre.

— T'es complètement malade, Sacha. »

Ce n'est plus mon ami. C'est une ombre. Ou plutôt, non, c'est moi qui suis devenu son ombre.

Alors que nous passons sur un pont au-dessus de l'autoroute, je lui demande de s'arrêter. Les voitures se croisent sur l'A13, leurs phares blancs sont pareils à des yeux d'aveugle. Le mot *captif* me traverse l'esprit. Il veut que je retourne écrire. Mais il me donne le droit de regarder dans le vague. Il m'autorise encore certains mystères. Je remonte à la place du passager. Il reprend le volant. Alors qu'il conduit, je le caresse à travers son jean.

Nous passons devant un hôtel Formule 1. Un panneau lumineux affiche « 34 euros la nuit ».

« Je veux m'arrêter là.

— Pour quoi faire ?

— Pour continuer à écrire. »

Il se gare sur le parking. J'attends dans la voiture alors qu'il se dirige vers la réception. La façade rose de l'hôtel est creusée par le vent salé. À l'intérieur, les couloirs sont miteux et les murs décrépis. Où sommes-nous ? À côté de Cabourg ? Du Havre ? Je ne m'en souviendrai plus demain. À peine arrivé dans la chambre, je dis à Léo que je veux qu'il me prenne. Je

me déshabille. J’entends le bruit de son jean et de sa ceinture qui tombent sur le sol. Il crache dans sa main. Il avance vers moi, sans un mot. Je reste immobile. Il me pénètre avec rage. Il voit que je serre dans ma main un coin d’oreiller que je passe doucement sur mes lèvres. Il ne dit rien. Je continue d’effleurer le morceau de tissu contre ma bouche alors que je sens son sexe qui entre et qui sort. La fenêtre ne donne pas sur la mer mais sur l’autoroute. J’ai l’étrange sentiment que je ne suis pas en train de vivre ce moment. Il ne s’agit pas de Léo. Il s’agit de moi et du vide dans lequel j’ai grandi, un vide dont Léo pourrait être devenu le roi. Au cœur de notre relation, il y a un terrible secret, un grain de sable, un poison. Le secret, c’est que cette histoire ne compte pas, ne change rien, n’a pas de sens. Il pleut toujours sur la mer. Les plaques tectoniques se poussent les unes contre les autres pendant que nous baisons. Les vipères rampent dans l’herbe et les marins se battent dans la Manche. Et notre amour n’a pas beaucoup d’importance.

Il va de plus en plus fort. Il attrape mes hanches pour amplifier ses mouvements.

« Putain est-ce que tu la sens, Sacha ? »

Aucun mot ne me vient.

Tu n’auras plus ma bouche, tu n’auras plus ma voix. Mon cul, prends-le tant que tu veux. Ce n’est pas une partie de moi. Parce que je ne suis pas dans cette chambre. Parce que ce moment n’existe pas. Parce que je n’existe pas.

La bouche, c’est le rire, la confidence, la promesse.

Le cul c’est l’emprise, la fragilité, l’avilissement.

Il n’aura plus ma bouche.

Il y a une histoire que mes parents racontaient beaucoup à leurs amis quand j’étais plus jeune. Je venais d’avoir trois ans et ma mère avait loué une maison à côté de Saint-Paul-de-Vence. Un après-midi, j’avais disparu. Le jardin était grand, la maison aussi. On m’avait cherché longtemps. Finalement, on m’avait trouvé derrière l’énorme poste de télévision du salon, empêtré au milieu des câbles et des fils. Le matin même, mon père avait fait une interview que j’avais regardée sans comprendre. J’avais pensé le trouver derrière l’écran.

Je ne l’ai pas trouvé.

Ni derrière l’écran, ni ailleurs.

Natacha est dans mon salon.

Je l'entends discuter avec Léo. Leur conversation entrecoupée d'éclats de rire monte depuis la cuisine. Je reste dans la chambre, effrayé dans ma propre maison.

Ma maison ?

Depuis quelques jours, je les entends souvent. Après, Léo remonte et nous ne disons rien.

En rêve, je vois sa fenêtre, la seule ouverture dans le toit de sa maison, du côté de la route. Je me sens flotter, aspiré par ce petit carré de malheur. Je trouve un papier sur lequel j'ai écrit : « Ce n'est plus une histoire d'amour. » Je suis incapable de me souvenir du moment où j'ai noté ça. Je me sens comme dans ces films d'anticipation compliqués, à me laisser des indices à travers le temps et l'espace. Un Sacha du futur me dit quoi faire, me raconte la suite.

Je les entends dans la cuisine. Par la fenêtre, je vois la pelouse dont le jardinier ne s'occupe plus depuis des mois. Est-ce que Léo l'a viré ? Est-ce qu'il m'a demandé mon avis avant de le faire ? Parfois, une voix enfantine résonne au fond de ma tête.

Maman va être fâchée.

C'est loin tout ça. C'est hors cadre. Parfois, la voix qui résonne n'est plus enfantine. Elle est froide et directe.

Tu as fait une dépression, et tu t'es enfui, et maintenant tu es prisonnier mais ce n'est pas grave parce que tu ne veux pas partir.

J'ai quitté l'appartement de ma mère à vingt-cinq ans pour emménager avec Mona. Je ne savais rien faire d'autre qu'écrire. Vraiment rien. Je considérais ça comme une faiblesse. Que pourrais-je faire en cas d'attaque nucléaire, de prise d'otage, de guerre ? Je ne sais pas courir, je ne sais pas me battre, je ne sais pas tuer un animal, je ne sais pas réparer un moteur ou allumer un feu.

Léo me demande de continuer à écrire et moi je reste…

Est-ce que j’ai trop honte pour rentrer chez moi ?

Chez moi ?

Il me suffirait de téléphoner à quelqu’un.

À travers la cheminée, je l’entends lui raconter que c’était la maison de Gainsbourg, *le mec qui brûlait des billets à la télé*. Il dit que maintenant, elle appartient à *une meuf qui fait des films*.

L’été, il faisait tellement chaud dans l’appartement, rue du Commandant-René-Mouchotte. Il y avait plus de fenêtres que de murs. Nous nous sentions comme des fourmis sous la loupe d’un enfant sadique. Souvent, tu rentrais ivre ou défoncée. J’entendais ton pas lourd à travers la porte et puis les clefs qui se heurtaient contre la serrure dans une multitude de petits bruits sinistres. Tu apparaissais, les yeux encore plus rouges que la peau et tu te mettais à raconter n’importe quoi. Tu avais été à Saint-Germain, à Saint-Lazare, chez Saint Laurent, à Sainte-Anne. Tu avais passé du temps avec Margaux, avec ta sœur, avec ton conseiller bancaire. Tes histoires étaient comme les rêves qu’on raconte mal à ses amis. Je fouillais tes sacs. Je connaissais les poches secrètes, les doublures fendues. Je savais qu’il y aurait toujours des restes de cocaïne dans un blush, quelques Valium à demi écrasés dans un poudrier. Et toi, double, folle, tu te mettais à m’insulter, à pleurer, à t’arracher le visage, quand je découvrais le pot aux roses.

Tu étais devenue accro, Mona. C’était la vérité. Accro, comme moi. Sauf que toi, ça se voyait. Toi, tu ne savais pas écrire. Toi, ton père ne pouvait plus parler. Tu voulais te détruire quand moi, je cherchais à survivre. Quand on avale un Xanax, c’est soit pour continuer soit pour oublier. Et tu ne voulais plus continuer, Mona.

Tu pesais quarante kilos.

J’avais dû mal lire les chiffres sur la balance !

Deux mille euros disparaissaient de mon compte…

J’avais sans doute oublié que j’avais dépensé autant ce mois-ci ! Vous savez comme je suis tête en l’air !

« Mona est fatiguée. Son père, la maladie… C’est pour ça qu’elle ne peut pas dîner avec nous. C’est pour ça qu’elle dort à quinze heures, qu’elle ne sait plus parler, sourire, dire bonjour. C’est pour ça qu’elle a des mèches roses et bleues. Mona est épuisée, tout simplement. Rien de grave ! »

Mes amis me regardaient, tristes, consternés, se sentant certainement

chanceux de ne pas vivre dans mon cauchemar. Au bout d'un moment, ils ne sont plus beaucoup venus chez moi, mes amis. Je ne leur en voulais pas. Ton malheur planait partout sur l'appartement comme une odeur d'évier. Je t'entendais parfois respirer fort dans ton sommeil. L'air était imprégné de parfums lourds. Il y avait des paquets de chips près du lit. Dans un coin, des dizaines de trousses à maquillage entassées les unes au-dessus des autres. Quand tu avais pris trop de Silnox, tu avalais l'air par grandes bouffées humides. Je savais reconnaître le souffle associé à chaque molécule.

L'appartement était fait de fenêtres. Le reste, c'était des murs couverts de tableaux, de photos, de miroirs. Avec le temps, j'ai appris à connaître chaque reflet, chaque poste d'observation. En vérité, c'était un savant périscope que j'avais su créer. Partout, je pouvais te voir boire dans une bouteille, tituber jusqu'à la balance, t'écrouler sur le lit. Nous étions tous les deux captifs, tous les deux geôliers.

Je ne finis jamais mes phrases.

Il manque toujours quelque chose à ma vie. Une année d'études, une histoire d'amour, un enfant. Même la moquette de mon appartement ne recouvre pas entièrement le sol du salon. J'étais juste un gamin vaguement doué, un garçon qui promettait…

On promet toujours à vingt ans.

J'ai échoué et la méchante voix est revenue vriller mes oreilles, aiguë et moqueuse, sans appel. Elle est revenue en même temps que la douleur, celle qui détruira tout ce que je suis et qui s'installera à ma place. Sur le bureau en bordel, je regarde mon ordinateur. Le curseur clignote sur un document Word, au milieu de l'écran. J'ai dû écrire… Je ne fais plus que ça. Depuis que Léo attend le bébé que moi je n'attends pas. J'écris et personne ne me pose de question. Ils sont contents de me voir recommencer. Mon éditrice, ma mère, mon agent, Mona. C'est *bien* d'écrire. C'est ce qu'on m'a dit de faire, alors c'est ce que j'ai fait. Depuis toujours. Un mot après l'autre. Un livre après l'autre. Un stylo, un ordinateur, un chagrin d'amour après l'autre. On ne m'encourage jamais à *ne pas écrire*. C'est toujours *formidable* que j'aie *tous ces projets*. Quelle importance que je me sente pulvérisé, éclaté, difforme, tant que je travaille ? Quelle importance que je raconte ma vie, ma sexualité, ma famille… Je pense à mon histoire avec Léo, à quelque chose qui se raconterait dans la confusion, morceau par morceau. Un ensemble de points dans le désordre. Un réseau de sentiments, de décisions, d'erreurs, de trahisons.

J'enfile une paire de chaussures. Je ne me rappelle pas la dernière fois où je suis sorti de la maison sans lui. Il va être surpris de ne pas me trouver s'il rentre avant moi. Il sera en colère…

La semaine où je l'ai rencontré, au milieu de la nuit, il m'avait dit qu'il voulait me montrer le Mont-Saint-Michel. Il était trois heures du matin quand nous avions pris la route. Sur le chemin, il me racontait comme

c’était magnifique, comme c’était fou, ce machin flottant au milieu de rien, entre deux éclats de lune.

« C’est le seul truc beau dans le coin. » Et puis nous avions manqué d’essence. Je me souviens de l’avoir regardé faire le plein. Au milieu de nulle part, comme d’habitude. Le logo BP brillait dans la nuit.

En descendant les marches de l’escalier, je réalise que c’est la première fois depuis des jours que vais au rez-de-chaussée. Je découvre mon salon. Il y a des cannettes, des bouteilles, des cendriers remplis partout.

La cuisine est dans un état encore plus catastrophique. La femme de ménage n’était-elle pas censée venir ? Depuis combien de temps ne l’ai-je pas vue ? Est-ce que Léo a décidé de la virer, elle aussi ? Il fait beau dehors. J’ai des choses à faire dehors. Léo s’occupera du ménage et du reste.

Ce soir-là, après avoir fait le plein, quand il était remonté dans la voiture, Léo avait complètement changé d’attitude. Il ne voulait plus aller nulle part.

« On s’en bat les couilles du Mont-Saint-Michel. »

Alors nous avions fait demi-tour.

J’enfile un blouson trop épais, celui que je portais quand je suis arrivé ici avant l’été, il y a des mois. Il me tient trop chaud à présent, il me serre. Il faudra que j’en achète un plus léger pendant ma balade. Je plonge mes mains à l’intérieur des poches. Un sourire se dessine sur mes lèvres alors que mes doigts frôlent quelques pièces de monnaie, des bouts de tabac, un paquet de bonbons acheté dans une station-service. En sortant la main de ma poche, en la tendant vers la porte, je suis d’attaque.

Je vais aller dehors. Je vais conduire.

La porte est fermée à clef.

Je tourne la poignée dans tous les sens. Elle ne bouge pas. La clef n’est posée nulle part autour de moi.

Je recule doucement en fixant la serrure. Je vais vérifier que les autres portes de la maison sont aussi fermées. Je ne cours pas. Je m’efforce de marcher à pas lents, comme quelqu’un qui ne paniquerait pas.

Tous les autres verrous sont tournés.

Depuis combien de temps, combien de semaines, me garde-t-il ainsi ?

Je remonte dans la chambre sans quitter mon épais blouson d’hiver. J’avale les deux cachets de Xanax que Léo m’a laissés *au cas où*. J’allume la télévision. J’essaie de pas regarder mon téléphone.

Quand Léo rentre, il me jure qu’il n’a pas fait exprès et qu’il ferme toujours la porte, « par réflexe ».

« J’ai fait un rêve dans lequel j’avais tout ce que je désirais… Ce n’était pas ce que vous croyez. Et si j’étais honnête, je vous dirais sans doute que c’était un cauchemar… »

Les paroles étaient diffusées à fond sur les enceintes, dans notre appartement, le jour où tu m’as laissé. Parce que tu ne voulais plus que « je te voie dans cet état ». Tu avais rempli une valise et tu étais partie. C’était quelques semaines avant la mort de ton père, juste après la fausse couche. C’était le bout de notre colère. Toi, tu avais préféré partir. Quand tu as quitté l’appartement, tu voulais trouver une manière de t’en sortir… Tu n’en as jamais trouvé.

Souvenir d’une conversation, deux jours avant ton départ. Nous venions de faire l’amour. Tu m’avais demandé d’un ton léger, affecté, si j’avais déjà envisagé de me suicider.

« J’évite », avais-je répondu en enfilant mon caleçon, espérant que tu n’allais plus me poser de question. Au lieu de ça, tu t’étais attaché les cheveux, tu avais cherché quelque chose dans ton sac à main posé au pied du lit. Tu étais revenue t’allonger sans avoir rien sorti de ton sac et tu avais dit :

« Tu ne penses pas à la mort ? En général ? »

Je m’étais soudain demandé ce que tu avais pris comme médicament. Tu étais devenue une dizaine de personnes différentes. Parfois, j’avais l’impression de te connaître. D’autres, plus du tout. Parfois, c’était important. D’autres pas. Je ne savais plus quelle réponse tu attendais. Il s’agissait d’une conversation après l’amour. Une conversation qui venait de nulle part et qui n’allait nulle part. Un dialogue entre deux marionnettes brisées.

Je m’étais levé. Je voulais aller dormir dans la chambre d’à côté. Je ne pouvais plus être près de toi. Alors que j’allais quitter la pièce, tu avais dit :

« Et l’amour, Sacha ? Est-ce que tu penses à l’amour ? »

J’avais compris que tu allais partir. Je m’étais tourné vers toi. J’avais la certitude que ce regard que nous échangions était le dernier.

« Je ne pense qu’à ça, Mona. »

Léo est endormi, un bras posé sur le ventre, l'autre levé au-dessus de la tête.

Les draps sentent l'alcool et l'essence. Avant de s'écrouler, il a réussi à déboutonner son jean. Je regarde son ventre qui se soulève à intervalles réguliers.

Je ne l'aime plus.

Il m'a trahi.

Peut-être qu'il ne faut pas être triste, qu'il faut simplement dénouer un à un les fils emmêlés qui m'attachent encore lui. Et puis essayer de ne pas avoir peur, même des sentiments les plus laids. Est-ce qu'il restera autre chose que ces lignes clandestines ? Il ne m'a fait aucune promesse. Il ne s'agissait pas de ça. Il ne m'a jamais demandé combien de temps je comptais rester en Normandie. Il n'a jamais été question que je reparte.

Jamais avec, jamais sans…

Il ne m'aime plus. Il a simplement besoin que je reste.

Le jeune homme d'à côté.

Je sors de la chambre.

Quand j'arrive dans le salon, deux mecs sont couchés tête-bêche sur le canapé blanc récupéré par ma mère après le tournage de *Sagan*. L'un des deux est déjà réveillé. Il me regarde. Il ne sait pas comment réagir et moi non plus. Dans un mouvement très enfantin, il donne des petits coups contre les côtes de son copain. Une abeille n'arrête pas de se cogner contre la vitre au-dessus de leurs visages.

« Tranquille ? »

Le mec qui m'a vu entrer dit ça d'une voix somnolente. Je me demande quel âge ils ont. Je me demande pourquoi Léo leur a dit de dormir sur le canapé alors que toutes les chambres sont vides dans la maison. Je me dis que ce ne sont pas les questions que je devrais me poser.

« Ça va et toi ? » je réponds, ajoutant ma réplique à ce dialogue absurde. Le type qui me parle est mat de peau. Il a une moustache et un tatouage au

milieu du bras sur lequel on peut lire : *The End*. Il ne semble pas bien comprendre où il se trouve. Il y a des bouteilles vides sur le sol. Il y a des traces grasses sur un DVD posé sur la table. Encore une fête dans mon salon à laquelle je n'étais pas invité.

« C'est toi, Antoine ? »

Le mec s'est redressé. Mes yeux se posent sur un autre tatouage qui orne son épaule et j'ai beau me concentrer de toutes mes forces, je ne parviens pas à comprendre ce qu'il représente.

« Non.

— Ah…, dit-il, déçu. Je pensais que c'était toi… »

Je regarde l'abeille qui s'épuise. Elle se cogne et se recogne de plus en plus bas contre la vitre.

« Je n'ai aucune idée de… »

Je m'arrête au milieu de la phrase. Je suis saisi d'une quinte de toux. Impression d'avoir avalé du vinaigre de travers. Je cache mon visage derrière mes mains. Entre deux souffles, je parviens à articuler :

« Je ne… connais pas… d'Antoine… »

Je suis obligé de prendre appui sur le buffet à côté de moi. Je sens le marbre froid sous mes doigts.

« Tout va bien, mec ? »

Je ne réponds pas. Je cours dans la cuisine. Je tousse jusqu'à l'évier dans lequel je finis par vomir.

Dans le couloir de l'hôpital.

Si je réussissais à me concentrer, ne serait-ce qu'une minute, sur une image de moi à huit ans, allongé contre la porte de ma mère – il y avait un sas entre ma chambre et la sienne. Parfois, elle décidait de fermer une seule porte à clef. Parfois, elle fermait les deux. Alors je restais simplement allongé devant la porte, un peu plus près d'elle – si je parvenais à me concentrer une minute encore sur le souvenir du sas, sur le tapis gris, sur le chat qui était de la même couleur, eh bien, ça ferait deux minutes durant lesquelles je n'aurais pas été complètement là, dans ce couloir d'hôpital, à attendre la fin.

Deux minutes dans le sas, deux minutes avec ma mère, deux minutes ailleurs… Ça ne pouvait pas durer pour l'éternité.

Tu ne disais plus rien, Mona. Tu ne voulais plus aller le voir. À un moment, tu m'avais demandé : « Est-ce que je suis une horrible personne ? »

Ta mère et ta sœur faisaient des allers-retours. Chaque fois qu'elles revenaient, nous arrêtions de respirer. Je me souviens d'avoir imaginé l'intérieur d'un volcan, de m'être dit que la situation était insupportable, suffocante, au-delà de toute limite, et la possibilité de me mettre à courir, de partir en laissant tout derrière moi, m'avait soudain semblé la seule raisonnable. Mais je n'étais pas parti. J'avais fixé le mur bleu derrière ton visage. Plus loin dans l'hôpital, quelqu'un regardait une vidéo, certainement sur un téléphone. C'était un film en anglais. Je m'étais concentré sur les dialogues qui me parvenaient étouffés. Le moment que je vivais était un moment parmi des milliers d'autres. Pas plus important, pas moins important. La douleur sur ton visage n'avait pas d'autre sens qu'elle-même. Elle ne représentait pas un événement plus tangible, plus vrai, qu'une scène diffusée sur un téléphone au milieu d'un hôpital. Le type, sûrement jeune, en jean et basket, était assis quelque part à regarder un film, et moi, j'étais assis là, et je ne regardais pas un film.

Voilà tout.

Plus tard, je m’efforcerais de me souvenir de la manière exacte dont ta mère était sortie de la chambre, de son regard qui ne s’était pas posé sur moi. Du cri de ta sœur et de ton silence. Plus tard, j’essaierais de me souvenir de ta tenue, Mona, de l’heure qu’il était, du moment où je suis entré dans la chambre et où je l’ai vu.

Plus tard, tout cela me semblerait important.

Dans le taxi qui nous a ramenés chez nous au petit matin, j’ai réalisé que c’était ton anniversaire.

Ton père est mort ce jour-là.

Il y a une dizaine de mecs assis autour de la table du jardin.

Leurs rires éméchés me parviennent à travers la fenêtre. Je viens de me réveiller. Il est quatorze heures. J'essaie de faire correspondre ces deux informations. J'ouvre les volets, ce qui n'est pas facile depuis que la glycine a poussé, depuis que Léo a décidé de congédier le jardinier.

Il est assis au milieu de garçons que je ne connais pas. Il y a trois motos garées sur le gravier. Elles ont laissé des traces noires. J'enfile un T-shirt sur lequel un ours en peluche fume un joint. Je descends dans la cuisine. Je me prépare un café. Je relis les notes prises la veille. Elles sont illisibles. Léo n'était pas là hier soir.

Léo est avec des mecs dans la maison de ma mère.

La maison de ma mère est une poubelle.

Il vend des motos qu'il achète avec mon argent.

Il va être père.

Il achète des jouets, des vêtements. Il construit un berceau en bois.

Une première rencontre, il faut toujours la vivre comme la dernière. Tout ce qui sera important par la suite s'y trouve déjà. Le jour où j'ai croisé son regard, quand l'arbre était couché en travers de la route, j'ai scellé nos destins. Il y a eu cette attraction, ma manière d'être perdu, sa façon d'être abîmé. Je ne connaissais plus que le vide et il est passé devant moi, incandescent, furieux. Il a traversé ma forêt de silences et de renoncements.

Et maintenant, il est dans ma maison. Il m'a vidé. Volé. Il m'a pris… Je n'arrive pas à trouver le mot exact. Quelque chose qui a un rapport avec l'innocence. Qu'est-ce qu'une histoire d'amour ? Une promesse à laquelle on croit plus qu'à une autre. Alors, quand ça se termine, ce sont toutes les promesses d'après qui se corrompent.

Garçon sous influence. J'ai aimé ce rôle. Et ce matin, devant le bol de café que j'ai préparé moi-même, je ne l'aime plus. J'ai soudain le sentiment que ce n'est plus ma cuisine qui se trouve autour de moi. C'est celle de quelqu'un autre. Quelqu'un que j'aurais connu. Ce n'est peut-être même

pas une vraie cuisine, au fond, mais un bout de décor qui imiterait une maison de campagne.

Ma maison est ailleurs.

J'habite dans une tour. La couleur des murs du salon, douce et mate, pas tout à fait blanche, donne un sentiment de tranquillité artificielle. Il y a des immeubles beaucoup plus bas, en dessous des fenêtres qu'aucune branche d'arbre ne viendra jamais gratter.

Ici, dans cette cuisine, je regarde le buffet, les assiettes ébréchées ornées de trèfles, les couteaux et les spatules accrochés à la crédence, les verres alignés derrière les vitres du meuble en chêne… Je connais tous ces objets, mais dans la pâle lueur de ce début d'après-midi, c'est comme s'ils ne m'appartenaient plus.

Fin du tournage. On remballe tout. La cuisine était une boîte à lumière, la boîte à lumière était faite de quatre planches, les meubles étaient loués, les fleurs dans les vases étaient fausses.

Je me sens comme un fantôme, lucide et détaché. Un réalisateur qui viendrait hanter le décor de son film, longtemps après le clap de fin, cherchant désespérément les traces de l'histoire qu'il a cru raconter. Mes yeux passent sur les motifs des assiettes, sur le plan de travail, sur l'évier… Plus rien de cet endroit n'a de rapport avec moi.

Je pourrais m'en aller, retrouver Paris où n'existent ni Léo, ni l'enfant à naître, ni les verres alignés derrière les vitres du meuble en chêne. Je me sens brusquement, divinement, merveilleusement seul, habité du sentiment oublié que les choses se trouvent peut-être encore devant moi. J'allume une cigarette. J'enfonce mes pieds dans mes pantoufles. Il fait beau aujourd'hui. Je décide de mettre une goutte de lait dans mon café. Je vide la bouteille dans le bol. Je finis par ne plus avoir envie de rien boire et je laisse tomber ma cigarette dans la mixture marron.

C'est terminé.

Dans mon cerveau, ça fait le bruit d'un accident. Fort et tellement rapide. Je me lève. Je me dirige vers la porte de la cuisine. Je sens le soleil dans mes yeux. J'avance dans le jardin. Je me souviens des roses que j'avais coupées, comme ma mère m'a appris. Je me souviens de cet après-midi durant lequel j'ai recommencé à écrire. Le jardin de ma mère. Sa force aussi, quelquefois, dans les meilleurs jours.

Personne ne m'a encore remarqué. J'aperçois Léo et soudain, cela

m'épuise de le voir parler en bougeant les bras, ivre, rouge, froissé pareil à une bouche mal maquillée. Quand j'arrive devant les types attablés, ils me regardent comme si j'étais un grand-père sénile qui vivrait caché dans la maison et qui se serait égaré sur le chemin des toilettes. Léo bondit de sa chaise. On dirait que son sourire est tombé sous la table. Je le sens soulagé alors qu'il m'entraîne dans la maison et qu'il referme la porte derrière moi. Je l'entends dire :

« Non, c'est rien, c'est personne. »

Je me fige.

Sait-il que de toutes les choses affreuses qu'il m'a dites, c'est celle-là qui m'a fait le plus mal ?

Je me tourne, je rouvre la porte. Nouveau silence gêné autour de la table.

« Je voudrais acheter du lait, il n'y en a plus. Et puis des cigarettes… » J'entends mes propres mots, comme assis à côté d'eux-mêmes. Ça fait longtemps que ce n'est plus exactement ce que je veux dire qui sort de ma bouche. Chaque phrase est comme diffractée. Je voudrais que mes paroles soient claires et blanches, comme de la lumière. Au lieu de ça, elles sont éparpillées et multicolores. Certains mecs rigolent en essayant d'être discrets.

« Fais ce que tu veux. »

Ses yeux sont plantés dans les miens.

« J'ai besoin de la voiture. »

Je sais qu'il ne peut pas me dire non devant tous ces témoins. Il me jette un regard sombre. Il fouille la poche de son jean et me balance les clefs que je ne parviens pas à rattraper. Je me penche pour les ramasser. Quand je me relève, Léo s'est remis à parler avec ses copains. Je reste à les observer quelques instants, comme si j'avais déjà quitté la scène, avec le sentiment étrange d'être absent, de l'avoir été pendant longtemps.

Je rentre dans la maison. Je traverse le salon, le hall, la cuisine. Je sors par la porte de l'autre côté. *La porte de derrière*, comme l'appelle ma mère, bien qu'il n'y ait ni avant, ni arrière dans le presbytère. Je réalise à peine que je suis en caleçon alors que je dépasse l'atelier fermé à clef. Des graviers roulent dans mes pantoufles. J'ouvre le portail électrique. Je monte dans la Mini. Les pédales sont trop loin de mes pieds. J'avance le siège.

Je démarre le moteur. Je sens la voiture vibrer. Le plein est fait. Je n'aurai pas besoin de m'arrêter en route.

J’accélère sans regarder le mur d’enceinte, sans regarder la maison de Léo, *sa fenêtre*, cette petite blessure noire au milieu de la façade en crépi.

Je retiens mon souffle en passant devant le panneau Druval.

J’emprunte la nationale, puis l’autoroute.

Je rentre chez moi. Je ne sais pas où. Mais je rentre chez moi.

Il y a tant de choses que Léo ne pourra jamais comprendre, tellement de détails auxquels il n'a pas prêté attention, tellement d'autres que je ne lui ai pas laissé voir, trop emmitouflé dans la laine de mon chagrin pour oser, pour dire, pour faire deviner, et il y aura toujours ces interstices, ces zones d'ombre, cette vapeur dorée et malsaine qui semblait s'être insinuée partout entre nous.

Ignorait-il à quel point on pouvait lire la haine dans ses yeux quand il se regardait dans un miroir ? Savait-il que parfois, en plein sommeil, il se mettait à pleurer en grinçant des dents ? Se souvenait-il du jour où il avait, pour la première fois, posé son regard sur un garçon, sur un homme, sur moi ? Avait-il conscience de l'énergie dépensée à ne pas se rappeler ces regards interdits ? Tous les renoncements, les discussions réécrites, tous les sacrifices nécessaires et inutiles, le travestissement et la violence poussés à leurs extrêmes… Avait-il conscience que tout le trahissait ?

Moi aussi, je suis resté silencieux, Léo, même quand j'étais bavard. Surtout quand j'étais bavard. Tu n'avais jamais rencontré d'écrivains. Tu ne connaissais pas l'étendue de nos forces. La première étant de savoir dévoiler nos faiblesses. De ne montrer que la part d'ombre que l'on préfère. De garder la lumière pour nous-mêmes, la sachant rare et précieuse. Tu ne t'es pas méfié. J'ai fait de toi une parenthèse. Tu ne sais pas combien, dans ma vie, j'ai laissé de points en suspens. Combien de virgules j'ai tracées dans le cœur de ceux que j'aimais. Transformer les autres en lignes noires et horizontales. Les sauvegarder dans un dossier, dans une clef, dans un livre.

« Pomme S », Léo. C'est comme ça que je me souviendrai de toi.

Tu as joué avec moi et je t'ai laissé gagner chaque fois, à chaque coup, aussi, tu n'as jamais vraiment gagné. Je me suis inventé d'invisibles royaumes dont je t'ai laissé entrevoir certains détours. Mais c'est seul, à l'abri et malheureux, que j'ai vécu avec toi et tu n'auras jamais mis un pied dans mon histoire.